

James Hadley

# CHASE



**Ça n'arrive  
qu'aux vivants**

Gallimard

James Hadley

# CHASE

Bibliothèque nationale du Québec  
475, boulevard De Maisonneuve Est  
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

## Ça n'arrive qu'aux vivants

Traduit de l'anglais par P. Sarkissian

S'il n'y avait pas les fins de mois difficiles, on ne se plaindrait pas. On a un bon boulot, une bonne petite femme, de bonnes petites idées d'honnêteté. L'avenir n'est pas folichon, mais c'est mieux que rien. Et puis un jour on embarque une belle fille dont la bagnole est en panne. Et elle vous fait rêver. À son corps. Et à son fric. Car manifestement, du fric, elle en a. Et des projets, et des promesses. Alors, sans presque s'en rendre compte, on vire au salaud intégral, et le sang et la mort ne sont pas très loin...

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0250 4852 6

Illustration de Jean-Claude Claeys.  
Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



9 782070 497423



98-1 A 49742 ISBN 2-07-049742-9

catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

*Parutions du mois*

36. ÇA N'ARRIVE QU'ÀUX VIVANTS

37. C'EST MA TOURNÉE

JAMES HADLEY CHASE

*Ça n'arrive  
qu'aux vivants*

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR PIERRE SARKISSIAN

*nrf*

CENTRALE

GALLIMARD

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0250 4852 6

*Titre original :*

THE THINGS MEN DO

© *James Hadley Chase, 1952.*

© *Éditions Gallimard, 1953, pour la traduction française.*

Les phares de mon camion l'isolèrent au milieu de l'ombre. Inondée de lumière, elle faisait un peu penser à l'artiste qui, seule sur la scène, va commencer son tour de chant.

Vêtue d'une jupe de flanelle grise et d'un blouson lie-de-vin à fermeture éclair, elle se tenait debout près d'une Buick Roadmaster 1939 qu'on n'avait certainement pas lavée depuis des mois ni repeinte depuis des années. Elle me fit signe de la main.

J'ai pour principe, quand je suis au volant, de ne pas m'arrêter pour une fille qui fait de l'auto-stop, mais cette fois-ci, c'était différent. Selon toutes les apparences, elle devait avoir des ennuis mécaniques et il se trouve que les ennuis mécaniques, c'est mon affaire.

Je m'arrêtai près d'elle et me penchai à la portière du camion.

— Je suis en panne, m'annonça-t-elle, vous pouvez m'aider?

La montre du tableau de bord marquait onze heures vingt. J'avais faim, j'étais fatigué et je venais de me bagarrer pendant deux heures avec une bagnole tombée en carafe à environ quinze cents mètres de l'autre côté

de l'aérodrome de Northolt. Je descendis quand même du camion :

— Qu'est-ce qui ne va pas?

— Ce n'est pas l'essence. Le réservoir est presque plein. C'est le moteur qui s'est arrêté.

J'allai jusqu'à la Buick, soulevai le capot et une odeur de brûlé m'en dit assez pour ce que je voulais savoir. Je pris mon temps pour diriger le jet de ma lampe électrique dans la mécanique puis rabaissai le capot.

— Le contact est grillé. Il faudra quelques jours pour arranger ça.

— Ah zut! Mais vous êtes sûr? Vous avez à peine regardé.

— Je n'ai pas besoin de regarder. Il suffit de sentir. Je suis du métier, vous savez.

Par-dessus son épaule, elle jeta un coup d'œil sur le camion et à la lumière réfléchiée de ma lampe, put voir l'inscription en lettres rouges sur fond blanc :

HARRY COLLINS Ltd  
*Garage-Réparations*  
*14, Eagle Street W I*

Quelques années auparavant, j'avais été très fier de ce camion. Quand j'en avais pris livraison, je n'arrivais pas à le quitter des yeux, mais, maintenant, mon enthousiasme s'étant calmé, il incarnait à peu près l'idée que je me faisais des sépulcres blanchis.

— C'est à ne pas croire, fit-elle en riant. N'importe qui aurait stoppé un gigolo, moi je tombe sur un garagiste. J'ai toujours eu de la veine.

— Vous n'avez pas tellement de veine parce que tout ce que je peux faire pour vous, c'est de vous emmener jusqu'au garage le plus proche.

— Mais il n'y a pas de garage ouvert à cette heure-ci.

— Alors je vous remorque jusqu'à ce qu'on trouve un endroit où vous garer.

— Merci, non, je n'aime pas beaucoup me faire remorquer. D'ailleurs cette vieille carcasse n'est pas à moi et je vais l'abandonner ici. Mon ami viendra la chercher demain.

— Eh bien! ça va lui faire une bonne surprise, à votre ami.

Elle se mit à rire :

— Ça, c'est son affaire. Je voudrais rentrer chez moi. Voulez-vous m'emmener jusqu'au West End?

— Si ça peut vous rendre service.

Elle ouvrit la portière du camion et s'installa.

J'hésitai un moment, considérant la silhouette noire de la Buick :

— Je n'aime pas beaucoup laisser une voiture comme ça sans lumière. Quelqu'un pourrait rentrer dedans.

— Oh, là, là! Vous vous inquiétez toujours pour tout comme ça? c'est étonnant que vous n'ayez pas les cheveux blancs.

— J'essaie simplement d'éviter les accidents. Je ne voudrais pas rentrer dedans moi-même.

J'allai à l'arrière du camion chercher une lanterne rouge que j'allumai et pendis à la poignée de la portière arrière de la voiture, du côté du milieu de la route.

— Vous ne récupérerez pas votre lanterne, me fit-elle remarquer.

— Eh bien! tant pis, je ne la récupérerai pas.

Je grimpai près d'elle et mis le moteur en marche. La lumière du tableau de bord tomba sur ses jambes fines gainées de nylon. Elle montrait ses genoux, de jolis genoux. Je l'observai du coin de l'œil; elle avait le regard fixé droit devant elle, le menton légèrement

rejeté en avant. La lumière n'était pas assez forte pour me permettre de voir grand-chose. Je n'avais pu jeter qu'un coup d'œil rapide lorsque mes phares l'avaient éclairée. J'avais remarqué ses cheveux sombres, séparés par une raie au milieu, et roulés à l'intérieur, qui lui tombaient sur les épaules. J'avais la vague impression qu'elle était plus que moyennement jolie, mais sans en être autrement sûr.

— C'est à vous, ce camion?

Elle ouvrit son sac tout en parlant, en sortit un paquet de cigarettes et m'en offrit une.

— Oui, et l'affaire est aussi à moi.

Elle tenait une allumette devant ma cigarette. J'aurais voulu la regarder à la lueur de la flamme, mais un camion arrivait en sens inverse et je ne pouvais pas quitter la route des yeux.

— Alors, vous êtes Harry Collins?

— Exactement.

— Moi, je m'appelle Gloria Selby.

On roula encore quelques centaines de mètres en silence, puis elle me demanda :

— Vous travaillez souvent loin de chez vous?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je reviens de travailler?

— A vous voir, on a l'impression que, sorti du travail, vous ne resteriez pas avec des mains aussi sales.

— Vous avez raison. Un de mes rares clients est tombé en panne et m'a appelé. Il y avait un garage à cinq minutes de l'endroit où il était arrêté, mais il a si bonne opinion de moi qu'il m'a arraché à un dîner confortable pour me faire faire vingt-cinq kilomètres. Quel bon bougre, hein?

— Enfin, vous n'avez pas eu à sortir de votre lit, non?

— Oh! avec les affaires telles qu'elles sont en ce

moment, de toute façon, il aurait fallu que j'y aille.

— Je croyais que tous les garagistes roulaient sur l'or.

— Oui, moi aussi, je le croyais et c'est pour ça que je me suis mis dans le business. Mais je n'en ai pas eu pour longtemps à changer d'avis.

— Il n'y a pas d'argent à gagner, là-dedans?

— Si, faut croire, mais j'ai choisi le mauvais endroit.

— Tiens, j'aurais cru qu'Oxford Circus était un très bon secteur.

— C'est aussi ce que je croyais jusqu'au jour où je m'y suis installé. Vous n'allez pas me dire que vous connaissez Eagle Street?

— Elle donne dans Oxford Street, près de chez Peter Robinson.

Mon regard glissa vers elle puis se reporta sur le ruban sombre de la route qui se déroulait vers moi sous la lumière des phares.

— Vous êtes la première personne que je rencontre qui sache où se trouve Eagle Street. Ils viennent de la mettre à sens unique et de la remplir de signes de stationnement interdit. Maintenant les clients ont peur de s'arrêter même pour prendre de l'essence. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, ça ne peut pas vous intéresser.

— Est-ce que je vous ai dit que ça m'ennuyait?

On roula encore en silence une minute ou deux, puis elle reprit :

— Je viendrai vous voir pour l'entretien de ma voiture et je parlerai de vous à mes amis.

— Je vous remercie, c'est épatant.

— Vous croyez que je ne parle pas sérieusement, n'est-ce pas?

— Si, vous ferez probablement ce que vous dites. Si vous vous en souvenez. Mais peut-être n'habitez-vous

pas dans le coin et demain, quand vous aurez oublié qu'il y a un garage dans Eagle Street, vous retournerez chez votre garagiste habituel. C'est comme ça que ça se passe d'habitude.

— J'habite New Bond Street, à deux pas de chez vous.

Elle se payait sûrement ma tête.

— Qu'est-ce que vous avez comme voiture?

— Une Jaguar nouveau modèle, une merveille.

Là, j'étais sûr qu'elle se payait ma tête.

— Ça ne demande pas beaucoup d'entretien.

— Il faut quand même la nettoyer. Est-ce que je pourrais garer chez vous? Pour l'instant, je la laisse à Shepherd Market; c'est beaucoup trop loin de chez moi.

— J'ai de la place, mais je n'ai pas de box privé.

Elle me faisait sûrement marcher.

— Je rentre souvent tard le soir.

— J'habite au-dessus du garage et je me couche tard aussi.

— Et quel est votre tarif?

— Trente shillings par semaine et cinq paï lavage et nettoyage.

— Mais c'est ce que je paie pour un box fermé.

— Ça m'étonne, fis-je en hochant la tête.

— Bien, reprit-elle en riant. Je réfléchirai. Faites-moi une livre et je marche.

— Trente shillings, c'est bon marché et vous le savez. Je ne peux pas faire mieux.

— Eh bien! je réfléchirai.

J'étais bien persuadé que je n'entendrais plus parler de la Jaguar et que je ne reverrais plus la fille après l'avoir déposée à Bond Street.

Mais j'étais également bien décidé à lui faire comprendre que je ne me laissais pas prendre à toutes ses belles histoires.

— Mais qu'est-ce qu'elle a votre Jaguar pour que vous ayez pris la Buick ce soir?

Elle se pencha en avant pour secouer la cendre entre ses pieds.

— La sœur de mon ami devait prendre l'avion pour Paris ce soir. Il avait autre chose à faire et il m'a demandé de la conduire à Northolt. Vous connaissez Paris?

— J'y ai passé trois ou quatre jours, quand j'étais dans l'armée.

— Et ça vous a plu?

— Pas mal. La vie y était déjà chère à ce moment-là, mais maintenant il paraît que c'est le coup de bambou.

— C'est toujours la même chose; quand on a de bons tuyaux, on s'en tire. J'ai des amis là-bas, et je descends dans un endroit très bon marché. Je m'en sors très bien et ça ne me revient pas cher.

— On dirait que vous y allez souvent.

— Une fois par mois environ.

— Pour affaires?

— Oui. Je crée et je fabrique des modèles de lingerie.

Je trouvais cela un peu inattendu.

— Et c'est un bon business?

— Pas mauvais, je ne me plains pas. J'ai de bonnes relations à Paris.

— J'aurais cru que c'était un peu comme apporter de l'eau à la rivière?

— Il n'y a qu'un marché limité, évidemment, mais il est entièrement à moi.

— Vous êtes un peu jeune pour avoir une affaire à vous, non?

Cela la fit rire.

— Vous êtes plutôt jeune aussi, vous, pour avoir une affaire.

— Je ne sais pas. J'ai trente-deux.

— Marié?

— Oui. Et vous?

— Moi? Pourquoi est-ce que je me marierais? Je dois d'abord penser à mon métier.

Je tournai dans Wood Lane et me dirigeai vers Shepherd's Bush.

Je commençais à me demander si au fond elle ne disait pas la vérité. Après tout elle avait peut-être un appartement dans Bond Street, une affaire de lingerie et une Jaguar. Et elle faisait peut-être des voyages à Paris. Et tout à coup, je me rendis compte avec une certaine irritation que j'avais été tellement longtemps au bord de la faillite que j'avais fini par oublier qu'il existait des gens qui gagnent de l'argent.

J'avais vraiment fait une bêtise en plaçant tout ce que j'avais dans ce garage. Si j'avais mis de côté une partie de mon capital, j'aurais pu me tirer de la mélasse où j'étais en achetant des machines, un tour, etc. Il y a un tas de boulots sur contrat qu'on peut faire quand on a le capital nécessaire. Au lieu de claquer tout mon fric dans un matériel compliqué pour le nettoyage, le graissage à pression et tout le bazar que j'employais une fois tous les trente-six du mois, j'aurais bien mieux fait de garder une réserve pour les moments difficiles. Mais à ce moment-là, j'étais tellement gonflé que je ne croyais pas aux moments difficiles.

La fille qui était là, à côté de moi, pouvait se permettre d'aller à Paris, d'avoir une Jaguar et un appartement dans Bond Street. Trois choses nettement au-dessus de mes moyens et ça me faisait bien râler. J'avais travaillé, étudié, je m'étais perfectionné dans mon boulot et de tout ça, je ne retirais rien, qu'un véritable casse-tête. Pour autant que je pouvais en juger, elle n'avait rien de plus qu'un bon petit talent pour faire

de jolies choses et pourtant, le monde avait l'air d'être à elle.

— Cette montre marque l'heure juste? demanda-t-elle tout à coup. Il est si tard que ça?

— Non, elle avance un peu. Il est exactement minuit moins vingt.

— Ah! bon, je ne me lève pas tellement tôt demain matin. D'ailleurs, j'ai horreur de me lever tôt. Et vous?

— Oh! moi, que j'en aie horreur ou non, il faut que je me lève tôt, répliquai-je d'une voix qui trahissait ma mauvaise humeur. J'ouvre à six heures et demie. C'est à peu près la seule heure à laquelle je vende de l'essence. Il y a quatre ou cinq camions de livraison près de chez moi et ils viennent faire le plein avant de commencer leur tournée. Si je ne me levais pas tôt, je perdrais leur clientèle.

— Vous n'avez pas l'air de bonne humeur.

— Quand je suis fatigué, je n'ai pas souvent l'air de bonne humeur. La vie n'est pas si drôle.

— Vous ne savez peut-être pas y faire.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Je connais un type qui tient un garage. Il gagne plein d'argent.

— Je vous l'ai déjà dit: je suis tombé au mauvais endroit.

— Il achète et revend des voitures d'occasion, et là il y a de l'argent à gagner.

— Pas en ce moment. Vous n'avez pas entendu dire que les affaires allaient mal?

— Je n'y crois pas. Les mauvaises affaires, c'est l'excuse de ceux qui n'ont pas l'esprit d'entreprise. Quand on ne peut pas gagner d'argent d'une façon, on peut toujours en gagner d'une autre. Vous n'avez jamais pensé à ça?

Je m'agitais sur mon siège. Tout ça commençait à

m'agacer. Encore un peu et elle allait m'indiquer la façon de m'y prendre pour faire marcher mon affaire.

— Occupez-vous donc de votre lingerie. Moi, je m'occupe de mon garage.

Elle se mit à rire.

— Comme vous voudrez.

Je descendis Edgeware Road, tournai à la hauteur de Marble Arch et accélérâi en entrant dans Oxford Street. On ne prononça plus un mot avant que je ralentisse pour m'arrêter de l'autre côté de New Bond Street.

— Nous voilà arrivés.

— Je ne sais vraiment pas ce que j'aurais fait sans vous. Merci mille fois.

— Pas de quoi.

Je me penchai devant elle et lui ouvris la porte. Elle descendit et la referma.

— J'irai vous voir bientôt.

— 14, Eagle Street. A droite en montant.

— Je trouverai. Merci encore. Bonsoir, Harry.

— Bonsoir (j'hésitai un instant)... Gloria.

Elle traversa la rue et se dirigea vers New Bond Street. Perché à la portière, je la regardai s'éloigner. Je n'avais pas encore très bien vu son visage et si je la revoyais, habillée autrement, je ne la reconnaîtrais sûrement pas.

Arrivée au coin de New Bond Street, elle se retourna, me fit un signe de la main et disparut dans la nuit.

J'allumai une cigarette, démarrai et me dirigeai vers Eagle Street. Je fis le court trajet en pensant à elle, et en me demandant si je la reverrais jamais et si elle était aussi jolie que je l'avais imaginé. Ces longues jambes fines... ces genoux... Je n'avais jamais pensé à une fille de cette façon-là depuis Ann et l'époque de mon mariage, mais maintenant, ça me revenait.

J'y pensais encore en rentrant le camion et en fer-

mant la porte, mais elle me sortit de l'esprit comme un rêve qui s'évanouit lorsque j'entendis la voix d'Ann :

— C'est toi, Harry?

— Je monte tout de suite.

Je grimpai l'escalier; Ann m'attendait à la porte de notre appartement de quatre pièces. Elle portait le peignoir de lainage léger qu'elle avait pendant notre lune de miel. Il commençait à être pas mal usé et j'avais promis de lui en acheter un autre, mais ça n'avait pas encore été possible. L'argent était trop rare pour acheter des robes de chambre.

— Comme tu as été long, Harry!

— J'ai bien cru que je n'arriverais jamais à remettre cette sacrée machine en route.

Ann avait vingt-six ans, mais elle ne les paraissait pas. Elle n'était pas ce qu'on appelle jolie, mais elle avait un teint agréable, de grands yeux bruns au regard sérieux et une bouche large et charnue. Petite, agréablement proportionnée, elle avait quelque chose de solide, et je lui avais souvent dit qu'elle était le genre de fille qu'on épouse et avec qui on ne pense pas seulement à s'amuser. Selon elle, ça revenait à dire qu'elle n'avait pas de charme, mais l'apparence d'une bonne cuisinière. Ce n'était peut-être pas une ensorceleuse, mais elle était bonne, ça se voyait rien qu'à la regarder, et pour moi, la bonté compte plus que l'ensorcellement. Infiniment plus.

— Va faire un peu de toilette, chéri. Je t'ai préparé du thé. Tu as faim?

— Je mangerais bien un peu, s'il y a quelque chose.

— Je vais te faire un sandwich.

Lorsque je sortis de la salle de bains pour entrer dans notre petite chambre à coucher, elle était au lit. Sur la table de nuit, elle avait posé le thé et des sandwiches à la pâte de poisson.

Tout en mangeant et en me déshabillant, je lui racontai la panne. Et ce ne fut qu'une fois couché, la lumière éteinte, que je lui parlai de Gloria Selby.

Je ne sais pourquoi je m'arrangeais pour paraître tellement indifférent.

— Au retour, j'ai été stoppé par une fille. Son contact était grillé. Il y a vraiment trop de ferraille sur les routes.

— Elle allait loin? demanda Ann la voix pleine de sommeil.

— Je l'ai ramenée jusqu'ici. Elle habite Bond Street. Elle fait de la lingerie. Ses affaires ont l'air de marcher. Elle va à Paris tous les mois.

— Je voudrais qu'on puisse aller à Paris une fois, Harry.

— Elle doit se faire quelque chose comme fric. Elle a une Jaguar.

— Ah oui? fit Ann sans manifester un grand intérêt.

— Et elle dit que quand on ne peut pas gagner d'argent d'une façon, on peut toujours en gagner d'une autre. Tu sais, Ann, je commence à en avoir pardessus la tête d'être toujours fauché.

— Je sais bien, chéri, mais il ne faut pas te répéter ça sans arrêt. Bientôt, tu en gagneras, de l'argent. Et puis, elle a probablement eu des ennuis, comme nous, cette fille.

— Enfin, on ferait peut-être mieux de dormir. Dans cinq heures et demie, il faut que je me lève.

— Demain, c'est moi qui ouvrirai, Harry. Ça me fera plaisir.

— Tu n'ouvriras rien du tout. Bonsoir, chérie.

— Mais je t'assure que ça me ferait plaisir, Harry. Je peux très bien faire marcher les pompes. Pourquoi est-ce que c'est toujours toi qui te lèves de bonne heure?

— C'est mon boulot. Tu n'aimerais pas que ce soit moi qui fasse la cuisine, non?

Elle rit.

— Je crois que tu n'aimerais pas ça non plus.

— Bonne nuit, Ann.

Depuis un bon moment, à son souffle régulier, j'avais compris qu'Ann s'était endormie. Moi, je ne dormais toujours pas; je pensais au garage, à l'argent que je devais, à celui dont j'avais besoin. Et la voix de Gloria me restait dans les oreilles : *Les mauvaises affaires, c'est l'excuse de ceux qui n'ont pas l'esprit d'entreprise. Vous ne savez peut-être pas y faire. Quand on ne peut pas gagner d'argent d'une façon, on peut toujours en gagner d'une autre.*

Les phrases bourdonnaient dans ma tête. Il y avait de quoi devenir cinglé.

Quelques jours plus tard, vers quatre heures et demie de l'après-midi, Tim Greensleeves entra dans l'espèce de cagibi qui me servait de bureau, en s'essuyant les mains sur un chiffon gras.

Tim avait dix-sept ans. C'était un grand gars, à l'esprit extraordinairement fin et pénétrant, au visage émacié, aux grandes lunettes à monture d'acier qui le faisaient ressembler à un hibou et aux cheveux ébouriffés couleur de paille. Il travaillait avec moi depuis un an et en savait autant que moi sur les moteurs.

Je le payais quatre livres par semaine, mais il valait bien le double. Les affaires ne justifiaient pas un employé et pourtant il m'était indispensable. Il fallait que quelqu'un reste au garage quand j'étais appelé pour un dépannage. Je me répétais bien que j'aurais dû me débarrasser de lui, mais je remettais constamment l'inévitable décision.

D'ailleurs, il n'avait même pas demandé d'augmentation et il avait pour Ann une véritable dévotion de caniche qui me donnait un préjugé favorable à son égard.

— Hello! Tim, fis-je en repoussant de côté le livre de comptes sur lequel je travaillais, tu as déjà arrangé ces freins?

— Oui, monsieur Collins. Il y a une jeune dame qui vous demande.

— Okay. (Je repoussai ma chaise et me levai.) Tu devrais aller vérifier un peu les réservoirs à essence, Tim. Je n'ai pas envie d'en acheter cette semaine si on peut faire avec ce qui reste.

Il me jeta un regard rapide et hocha la tête. Je ne lui avais pas dit à quel point les affaires étaient mauvaises, mais il n'était pas idiot. Il s'était certainement rendu compte que je me bagarrais dur pour arriver à faire mes échéances hebdomadaires.

J'entrai dans le hangar obscur qui servait à la fois de garage et d'atelier. A part le matériel, le dix tonnes sur lequel Tim travaillait et mon camion, l'endroit avait l'air bien désert et bien abandonné. Et pourtant on aurait pu loger là vingt grands camions.

Une fille se promenait autour des établis : vêtue d'une robe de toile bleu marine, sans chapeau, elle portait un sac à main en lézard accroché à l'épaule.

— Bonjour, fis-je en me demandant ce qu'elle voulait. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

Elle se retourna.

Vous est-il arrivé de bricoler dans un commutateur électrique défectueux et de recevoir une bonne secousse dans le bras? C'est à peu près ce que je ressentis quand elle se retourna : une secousse qui me traversa tout le corps ; j'avais la bouche sèche et mon cœur battait à se rompre.

Il ne faut pas en déduire que c'était une beauté. Non ; son visage et sa silhouette attiraient l'attention, évidemment, et les hommes devaient la regarder à deux fois, même à trois, mais c'était encore autre chose. Elle avait ce que les hommes recherchent : appelez ça du sex-appeal, si vous voulez, mais c'était plus que du sex-appeal. Une sensualité animale, quelque chose qui

avait l'air de sortir en ligne droite de la jungle...

Son visage était un peu trop long et étroit pour prétendre à la beauté, mais elle avait des pommettes hautes qui lui donnaient un peu l'air d'une Chinoise et, dans ses yeux sombres au regard brûlant, on pouvait lire la promesse à demi voilée de délices indicibles.

Et puis elle avait des formes aussi provocantes qu'ostensibles. La robe qu'elle portait n'était pas conçue pour masquer les lignes de sa silhouette, mais au contraire pour les accuser. Ses petits seins tendaient la toile sombre comme pour la percer. La taille fine s'élargissait vers des hanches pleines qui, à leur tour, descendaient en s'affinant vers de longues jambes fines gainées de nylon.

— Hello! Harry, fit-elle en souriant et en montrant ses dents blanches.

Et quand elle souriait, il y avait dans ses yeux un éclat qui valait la peine d'être vu.

Plusieurs fois pendant ces deux derniers jours, son souvenir m'était revenu insidieusement à l'esprit et je m'étais demandé si je la reverrais jamais. J'étais parvenu à me convaincre à moitié qu'elle ne viendrait pas et voilà... elle était là, sortie de l'ombre maintenant, plus excitante encore et beaucoup plus dangereuse que mon imagination ne l'avait faite lorsque je m'étais laissé aller à penser à elle.

— Eh bien! pour une surprise... Je ne m'attendais pas du tout à vous revoir.

J'avais du mal à reconnaître ma voix qui avait tout d'un croassement rauque. Elle m'examinait des pieds à la tête du même air absorbé que je devais avoir, moi, pour la dévisager.

— J'avais dit que je viendrais.

Tout à coup, je me rendis compte que Tim nous regardait et je fis effort pour me reprendre.

Son regard glissa de moi à Tim, puis s'arrêta assez longtemps sur lui pour que le garçon se mette à rougir et s'en aille à l'autre bout du hangar.

— Il a l'air amusant, ce garçon. Il travaille avec vous?

— Il est plus malin qu'il n'en a l'air.

— Je préfère ça, fit-elle en riant; je voudrais garer ma voiture ici.

Je me rendis compte alors, comme par une réaction instinctive que je devais lui dire que j'avais changé d'avis. Ce que je ressentais, maintenant que j'étais devant elle, était trop inquiétant. Il ne fallait plus la revoir. Il fallait arrêter ça avant que ça n'aille trop loin. Je le savais. Je savais que si je la revoyais, ça ferait du dégât.

— Vous savez que je n'ai pas de box privé. D'ailleurs, vous trouverez probablement quelque chose plus près de chez vous.

Son regard sombre glissa vivement sur mon visage et ses sourcils peints se froncèrent.

— Je ne vous demande pas de box privé et votre garage est assez près de chez moi. Maintenant, si vous ne voulez pas de ma voiture, vous n'avez qu'à le dire.

— Ce n'est pas que je n'en veux pas. Je pensais à votre commodité.

— Ne vous en faites pas pour moi. Je paierai trente shillings par semaine et cinq par lavage. Alors, ça marche ou ça ne marche pas?

Ma raison me disait que ça ne marchait pas, mais ma voix dit autre chose :

— D'accord. Si vous garez là-bas contre le mur, vous ne serez pas sur mon passage et ça vous sera plus facile pour entrer et sortir.

Le froncement de sourcils disparut et ses yeux se remirent à briller.

— Parfait, fit-elle en ouvrant son sac. Je vais vous payer un mois d'avance. Donnez-moi un reçu.

— Venez dans mon bureau.

Nous allâmes jusqu'au fond du hangar, passant devant Tim qui prenait sa jauge sous un tas d'étaupe étalé par terre. Il leva les yeux et la regarda s'éloigner. Je vis bien son air désapprobateur et pour la première fois depuis qu'il travaillait avec moi, il m'agaça.

J'ouvris la porte du bureau et m'effaçai.

— Ça n'est pas très luxueux, comme vous pouvez voir.

Elle passa devant moi, son bras frôla ma manche et je sentis l'effluve légère de son parfum.

— Quelle importance, si le travail se fait?

— Vous avez raison.

Elle posa sur le bureau un billet de cinq livres, deux d'une livre et un de dix shillings.

— Je paierai les lavages au fur et à mesure.

— Entendu.

Je fis le tour de ma table.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Elle s'assit sur la chaise boiteuse à dossier droit et croisa les jambes sans beaucoup se gêner. D'où j'étais, je voyais un genou et un petit triangle de cuisse blanche à l'endroit où la jupe s'était relevée. J'avais la bouche aussi sèche que si elle avait été pleine de poussière.

Je sortis mon carnet de reçus et en remplis un. J'avais du mal à écrire lisiblement : on aurait dit l'écriture d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans.

Lorsque je relevai les yeux pour lui tendre son reçu, je vis qu'elle m'observait. J'avais comme une idée qu'elle se rendait bien compte de l'état dans lequel elle me mettait, mais lorsqu'elle sourit, ses yeux ne trahissaient rien de ses pensées.

— J'amènerai ma voiture demain. Je ne m'en sers

pas tellement... alors, comment vont les affaires, Harry?

Je lui souris en tordant la bouche :

— Aujourd'hui, plutôt bien; je suis sur le point de battre un record : deux livres d'essence, dix shillings pour arranger un ruban de frein et sept livres dix de garage. L'argent afflue.

Elle me lança un long regard de ses yeux en amande, ferma son sac et se leva.

— Quand on ne peut pas gagner d'argent d'une façon...

— Oui, je sais : on peut toujours en gagner d'une autre. Vous m'avez déjà dit ça. Mais ça n'est pas si facile que ça en a l'air. En tout cas, si vous avez des tuyaux, vous pouvez toujours me les repasser.

Elle vint vers moi. Je m'étais levé et j'avais quitté le bureau. Son parfum était aussi capiteux que sa silhouette.

— Vous voulez des idées?

— J'y réfléchirais volontiers. Je ne suis pas fier.

Elle leva la main et chassa un imaginaire brin de duvet sur mon revers. Il y avait dans le regard étincelant de ses yeux noirs une invitation qui ne laissait place à aucun doute. Je me rendis compte que je serrais les poings derrière mon dos pour éviter de la prendre dans mes bras.

— Alors, j'y penserai. Il se pourrait que j'aie une idée pour vous.

— Harry!

La voix d'Ann emplissait l'escalier.

Nous reculâmes chacun d'un pas comme si quelque force invisible se fût glissée entre nous pour nous séparer brutalement.

— Tu es là, Harry?

D'un pas un peu hésitant, j'allai ouvrir la porte.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a?

— Pourrais-tu monter un moment?

— J'arrive.

— C'est votre femme? fit-elle tout bas.

Et elle se rapprocha de moi de nouveau.

— Oui. Il faut que j'y aille.

Nous parlions comme des conspirateurs.

— J'amènerai la voiture demain. Au revoir, Harry.

— Au revoir.

Elle glissa devant moi et traversa le garage d'un pas rapide. Je remarquai qu'elle roulait légèrement les hanches en marchant. Si j'avais été un peu moins troublé je me serais rendu compte qu'elle le faisait exprès.

Je grimpai l'escalier quatre à quatre.

Ann se débattait avec le couvercle à vis d'un pot de fruits en conserve.

— Je ne peux pas arriver à l'ouvrir.

— Donne-moi ça.

J'essayai de faire tourner le couvercle qui ne bougea pas. Au deuxième essai, j'arrivai à le dévisser.

— J'espère que je ne t'ai pas dérangé.

Je lui jetai un regard sans tendresse.

Elle portait un vieux sweater et un pantalon bleu tellement rétréci par les lavages qu'il ne lui arrivait même plus aux chevilles et lui bridait les fesses. Une mèche de ses cheveux bruns lui tombait sur un œil et elle avait une tache de poussière sur le menton. Une demi-heure plus tôt, je me serais dit qu'elle était plutôt bien roulée, mais maintenant j'étais encore ébloui par la robe de toile bleue et les formes agressives qu'elle contenait.

— Pour l'amour de Dieu, Ann, tu ne pourrais pas t'attifer autrement? Ce pantalon te fait un derrière deux fois plus gros que nature, et ce sweater est tout juste bon à mettre aux vieux chiffons.

Je vis l'air stupéfait qui envahit brusquement son visage, puis elle se mit à rire.

— Je suis désolée, chéri. Je sais que je suis horriblement fagotée, mais je viens de faire un tas de choses. Je vais me changer. (Elle me mit les bras autour du cou.) Je suis désolée d'avoir l'air d'une souillon, mais j'ai été tellement occupée!

J'eus tout à coup honte de lui avoir parlé sur ce ton et le sang me monta au visage.

— Je ne voulais pas te faire de peine, Ann. Je veux seulement que tu aies toujours l'air aussi jolie que tu l'es en réalité.

— Je suis flattée, tu sais, Harry. Il y a des maris qui ne remarquent même pas ce que leurs femmes portent.

— Ce n'est pas mon cas. (Je lui donnai un baiser.) Je te retrouve dans un moment. J'étais en train de vérifier la comptabilité.

— Tu as trouvé des erreurs?

C'était Ann qui tenait les livres, s'occupait des timbres d'assurance et de toute l'inévitable paperasserie. Je vérifiais le tout une fois par mois, par simple précaution.

— Tout est parfait, répondis-je en lui donnant une petite tape sur les fesses. Et retire ce pantalon, il est indécent.

— Mais il n'y a jamais que toi qui me vois avec, fit-elle en baissant les yeux sur le pantalon d'un air désolé qui avait quelque chose de comique. Bon, enfin, je vais mettre autre chose. On ne pourrait pas en acheter un neuf, non? Ça m'économise des bas, tu comprends.

Dans ma poche, le billet de cinq livres de Gloria me brûlait les doigts. Je le sortis. Je savais que je me sentirais moins coupable si je dépensais pour Ann l'argent que m'avait donné Gloria.

— Tiens, achètes-en un neuf. Je viens de louer une place dans le garage, pour une voiture. Voilà une par-

tie du tarif d'un mois. Vas-y, achète-toi un pantalon.  
Ann ouvrit de grands yeux.

— Oh! non, je plaisantais seulement, Harry. On ne peut pas acheter de vêtements en ce moment. On doit encore...

— Ne t'en fais pas pour ce qu'on doit. Je fais passer ça à l'as. Ça n'entre pas en comptabilité. Achète-toi un pantalon dès demain.

— Mais il faut être raisonnable, Harry...

— Oh! pour l'amour de Dieu, ne discute pas. Achète-toi un pantalon.

Je lui glissai le billet dans la main et descendis l'escalier.

Je restai quelques minutes assis à mon bureau, irrité, excité et un peu mal à l'aise. Je ne m'étais jamais disputé avec Ann. Je ne l'avais jamais critiquée. Je voyais encore le regard stupéfait, blessé qu'elle m'avait lancé quand je l'avais quittée. Je pensais à Gloria et à moi, à nos airs de conspirateurs en entendant la voix d'Ann. Il n'y avait pas de doute, il fallait que tout ça cesse. Quand Gloria viendrait pour amener sa voiture, je lui dirais que j'avais changé d'avis. Si elle garait chez moi, je la verrais souvent. Je me rappelais ce regard quand elle avait fait semblant de m'enlever un brin de duvet. Les femmes n'ont cet air-là que quand elles cherchent des histoires. Je sentis quelque chose de froid et d'humide qui me coulait sur le visage. Rien qu'à penser à elle comme ça, je transpirais.

Tim Greensleeves poussa la porte.

— Vous n'avez rien d'autre, monsieur Collins? J'ai vérifié l'essence. Il y en a assez pour la semaine. Si c'est tout, je rentre à la maison.

— Okay, Tim.

Il me regarda d'un air perplexe.

— Bon, alors, bonsoir monsieur Collins.

— Bonsoir.

Tim parti, je me levai, enfilai une veste blanche pour le cas où quelqu'un serait venu prendre de l'essence, poussai la porte du bureau pour pouvoir surveiller le garage et me replongeai dans la comptabilité.

Je travaillai distraitemment pendant une demi-heure, l'esprit bien loin des comptes. J'essayais bien de ne pas penser à Gloria, mais elle ne me sortait pas de la tête. Finalement, je laissai choir mon crayon et repoussai ma chaise en arrière avec un grognement de colère.

Je descendis jusqu'à l'entrée du garage et regardai passer les voitures. La circulation ne se ralentissait pas de la journée, car toutes les voitures prenaient Eagle Street pour rejoindre Piccadilly en évitant les barrages de Regent Street. De l'autre côté de la rue se trouvait un bureau de tri des postes. Deux voitures postales étaient arrêtées devant l'entrée et les postiers affairés y chargeaient les sacs de courrier.

Je les regardais travailler sans grand intérêt, lorsque soudain, avisant Bill Yates qui venait de lâcher deux sacs sur la chaussée, je lui fis un signe de la main.

Bill avait été dans mon bataillon pendant la guerre. Nous nous étions battus ensemble à Caen, nous avions été blessés le même jour avant de passer un mois dans le même hôpital. Nous avions même été démobilisés ensemble et peu de temps après avoir ouvert le garage, je m'étais aperçu qu'il faisait partie du personnel du bureau de tri, de l'autre côté de la rue.

Il vint vers moi, un large sourire sur sa face rouge et réjouie. C'était un petit bonhomme de près de quarante ans, aux puissantes épaules, aux jambes courtes et robustes.

— Hello! Harry, comment va?

— Comme d'habitude.

Il cligna de l'œil.

— Allez! ne me raconte pas d'histoires. Et qui c'est, cette pin-up que je viens de voir sortir à l'instant? Vingt dieux! Elle a une de ces avant-scènes! Je m'en suis presque jeté par la fenêtre pour mieux voir!

— Elle voulait garer sa voiture ici.

— Vraiment? Alors je vais avoir l'occasion de la voir un peu mieux, pas vrai? On n'a pas souvent la chance d'étudier de belles anatomies, dans ta rue. Oh! oh! mais dis donc, Harry, c'est une veine que tu sois un homme marié et respectable avec ça parce que, entre nous, si elle garait sa voiture chez moi, elle s'en sortirait pas comme ça...

— J'aurais cru que tu étais revenu de ces choses-là. (J'essayai de sourire, mais ça ne venait pas et j'étais plutôt pressé de changer de sujet.) Mais qu'est-ce qui te rend tellement heureux? Tu as eu une augmentation?

— Mieux que ça, mon vieux : de l'avancement. A partir de lundi, je deviens le garde Yates. Fini de traîner ces bon Dieu de sacs. Je reste assis dans la voiture et je prends l'air terrible. Ça, c'est dans mes cordes.

— Félicitations, Bill. Et qu'est-ce que tu as à garder?

— Tu ne me croiras pas, répondit Bill en souriant, mais de temps à autre, on trimbale des chargements de valeurs dans ces bagnoles que tu vois là et à l'avenir, dans ces cas-là, ton serviteur gardera le chauffeur et veillera à ce que personne ne touche à la camelote. C'est un boulot tout ce qu'il y a de pépère, bien meilleur que ce que j'ai fait jusqu'ici.

— Pas si pépère que ça en cas de hold-up.

— Ma foi, un peu de sport serait pas pour me déplaire. Tu te rappelles le bon vieux temps, Harry, quand toi et moi on...

— Eh, Bill! hurla un des postiers de l'autre côté

de la rue, t'as pas fini de te les rouler? Allez, viens un peu te coltiner les sacs.

Un nuage assombrit le visage de Bill.

— Tu vois, ils sont tous jaloux de moi, maintenant. Enfin, si on veut que le courrier parte ce soir, vaudrait peut-être mieux que je m'en mêle. Y a que moi qui bosse, là-dedans. A bientôt, Harry.

Et il retourna à son fourgon.

Ann était dans le bureau. Elle avait passé une robe et s'était brossé les cheveux. La robe, c'était elle qui l'avait faite. Elle se débrouillait très bien en couture. Je me demande comment j'aurais fait si elle n'avait pas été capable de faire ses vêtements elle-même.

— D'où vient ce parfum, Harry?

Je me sentis changer de couleur. Elle m'interrogeait du regard, l'air vraiment surpris.

— Quel parfum? Je ne sens rien. C'est peut-être... peut-être que Miss Selby avait du parfum. Je n'ai pas remarqué. Justement, je voulais te le dire... tu te rappelles, cette fille qui m'avait stoppé l'autre soir, celle qui fait de la lingerie? Elle vient de passer. Elle veut garer ici. Elle paie sept livres dix par mois. Je me suis dit que c'était une bonne idée.

Son visage s'éclaira.

— Formidable! Tu sais, Harry, on a plein de place, ici. On ne pourrait pas avoir d'autres voitures à garer?

— Je n'ai pas de boxes privés. La plupart des gens veulent pouvoir fermer la porte de leur garage.

— Pas elle, par exemple.

— Non, mais elle, elle n'est pas maniaque. La plupart des gens y tiennent absolument.

J'allumai une cigarette et m'assis au bord du bureau.

— C'est de la veine qu'elle m'ait stoppé. (J'essayai d'être le plus naturel possible, mais sans grand succès.)

Ça remonte le standing de la boîte d'avoir une Jaguar ici.

Ann me regarda, puis contempla le plancher.

— Oui.

Nous étions assis là tous les deux et je me torturais les méninges pour trouver un moyen d'alléger l'atmosphère.

— A propos, Bill a eu de l'avancement. Ils l'ont nommé garde.

— Ah! oui? Et il est content? Qu'est-ce qu'il aura à faire?

— S'asseoir près du chauffeur et garder les bandits en respect, répondis-je avec un sourire. Bill prétend que c'est un boulot pépère. On peut lui faire confiance pour ce qui est de se trouver quelque chose de tout repos.

— Oui, mais ça a l'air plutôt dangereux.

— Je ne sais pas. Autant que je m'en souviene, voilà des années qu'on n'a pas eu de vol de courriers postaux.

— Harry...

Je la regardai.

— J'ai fait la liste des notes à payer.

— Et alors? C'est mauvais?

Elle hocha la tête :

— Quatre-vingt-neuf livres.

J'en sifflai d'étonnement.

— Ça ne peut pas faire tant que ça.

— Si. J'ai mis les cinq livres dans la petite caisse. Il faut absolument être raisonnable et faire attention au moindre penny.

— Et les relevés du mois? Qu'est-ce que ça donne?

— S'ils règlent tous leurs factures, ça fera dans les cinquante livres, un peu plus peut-être. On n'aurait pas dû acheter toute cette huile, on ne la vend pas.

— Ce bon Dieu de représentant! Il arriverait à faire acheter de la mort-aux-rats à des souris. Eh bien! ils attendront un peu après leur argent.

— Il y a une chose que je me demandais, Harry. Si tu renvoyais Tim, est-ce que tu crois que je pourrais m'occuper des pompes?

— Toi? Ecoute, Ann, ton travail, c'est de t'occuper du ménage. Tu as assez à faire comme ça. Et puis, tu ne connais rien aux moteurs. Non, ce n'est pas la solution. On ne peut pas se passer de Tim. Je ne peux plus attendre que les affaires viennent toutes seules. Il faut absolument que je fasse quelque chose, que je trouve une idée.

L'inquiétude envahit soudain ses yeux bruns :

— Quel genre d'idée, Harry?

— Je ne sais pas. Je vais y réfléchir.

Après un moment de silence, Ann me demanda :

— Ça t'ennuie vraiment que je porte ce pantalon? Il peut encore faire de l'usage, tu sais, et puis, il faut que je pense à mes bas.

— Non, ça m'est égal, fais comme tu veux.

Je lui avais répondu sur un ton impatient parce que j'étais en train de penser à ce que Gloria m'avait dit : *J'y penserai. Il se pourrait que j'aie une idée pour vous.*

— Alors, je continuerai à le mettre.

Je l'avais à peine entendue.

Gloria pourrait-elle trouver quelque chose? Peut-être pourrait-elle me mettre sur une voie quelconque. Peut-être connaissait-elle les gens utiles. Peut-être avait-elle de l'influence.

— Harry...

Je levai les yeux, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Est-ce que Miss Selby est chic? Est-ce qu'elle est bien habillée?

Je sentis un petit frisson me courir dans le dos. Nous nous regardâmes, puis je baissai les yeux.

— Je ne sais pas, je n'ai pas fait attention. Pourquoi?

— Je me demandais... comme ça. (Tout à coup, sa voix avait quelque chose de très las.) Je monte, je vais préparer le dîner.

Je restai assis, immobile, écoutant le bruit de ses pas dans l'escalier, le regard fixé sur mes poings serrés. Je me haïssais.

### III

Le lendemain matin en me sortant du lit, j'étais plutôt de mauvaise humeur. J'entrai dans la cuisine et branchai la bouilloire pour me raser.

La veille au soir, après la fermeture du garage, Bill Yates avait fait son apparition, les bras chargés de quelques livres de saucisses, de frites achetées à la poissonnerie du coin et de deux bouteilles de bière, en annonçant son intention de célébrer avec nous dans les règles sa nouvelle promotion.

Lui était tout disposé à s'amuser, mais pas nous. Je sentais qu'Ann était vexée et j'étais hanté par cette idée désagréable que je l'avais comparée à Gloria Selby et que la comparaison était à son désavantage. Evidemment, elle avait raison. J'avais agi comme un idiot en critiquant sa mise. Je savais qu'elle aimait les jolies choses et qu'elle n'aurait pas usé jusqu'à la corde son vieux sweater et son pantalon trop petit si elle avait eu d'autres vêtements à se mettre. Mais de la retrouver dans cette tenue après avoir constaté l'élégance de Gloria m'avait lancé sur la mauvaise voie avant que j'aie eu le temps de réfléchir.

A cause de Bill, nous avons fait effort pour paraître gais, mais on ne peut pas dire que la soirée avait été

réussie. J'avais trop de soucis avec mes dettes, avec Gloria, avec Ann que j'avais terriblement vexée, je le savais, pour essayer de partager l'hilarité de Bill. Ann, qui était manifestement très lasse, réussit pourtant à faire meilleure figure que moi.

Mais nous nous sentîmes bien soulagés quand enfin Bill s'en alla. Il était tellement heureux de sa nouvelle affectation et du dîner qu'il avait organisé qu'il n'eut pas l'air de se rendre compte à quel point nous étions tous les deux abattus.

Pendant que je descendais pour fermer la porte derrière lui, Ann se coucha. A mon retour, elle me tournait le dos et faisait semblant de dormir.

Je me couchai près d'elle et nous restâmes là tous deux, dans le silence et l'obscurité, faisant semblant de dormir, tous les deux malheureux et irrités l'un contre l'autre.

J'espérais bien qu'elle allait se retourner vers moi et venir dans mes bras comme chaque fois que nous avions une petite brouille, mais, cette fois, mon attente fut vaine. Cela m'irrita encore davantage et je finis par m'endormir sans que la colère m'eût quitté.

A six heures, quand je me levai, elle ne se réveilla pas et, en me rasant, je me dis que j'avais devant moi une bien sombre journée.

Après avoir vendu la quantité habituelle d'essence aux trois camions du matin, je fis de la place pour la voiture de Gloria, en attendant l'arrivée de Tim.

Finalement, j'avais décidé de la laisser garer chez moi. J'avais pris l'argent et je lui avais donné un reçu. Je ne pouvais plus changer d'avis maintenant, il était trop tard. De plus, je ne pouvais pas continuer longtemps comme ça et j'étais presque sûr qu'elle ferait quelque chose pour moi. Je ne savais pas quoi, mais j'étais persuadé qu'elle avait un faible pour moi et

qu'elle trouverait une idée pour me sortir de cette mélasse.

Le bon sens me disait bien que je me trompais, mais je chassais constamment cette idée de mon esprit, et me répétais que Gloria était mon dernier espoir. Il fallait que je la revoie, ne serait-ce que pour le cas où elle aurait trouvé une solution à mes problèmes. Pourtant, je sentais bien au fond de moi-même que ce n'était qu'une simple excuse, et ma conscience me faisait de cruels reproches.

Pour une matinée de juin, il faisait froid et humide : une journée qui allait bien avec mon humeur. La pluie entra par les portes ouvertes et venait former des mares boueuses et grasses à l'intérieur du garage, près de l'entrée.

Quelques minutes avant huit heures, Tim entra, poussant son vélo. Il portait une cape imperméable jaune et la pluie avait plaqué sur sa tête ses cheveux couleur de paille.

— 'jour, monsieur Collins.

— Sale journée, Tim.

— Oui, c'est plutôt moche.

Il appuya son vélo contre le mur, se dépouilla de sa cape, et regarda l'endroit que j'avais dégagé.

— Tiens, Tim, tu devrais balayer là. J'ai loué la place à Miss Selby pour sa Jaguar.

Ses yeux de hibou clignotèrent.

— Je vais le faire tout de suite. C'est la jeune dame qu'est venue hier?

— C'est ça.

J'entrai dans le bureau avant qu'il ait le temps de me poser d'autres questions, ouvris le bureau et le tiroir-caisse, puis montai pour le petit déjeuner.

L'odeur du café me rappela que j'avais faim.

— Hello! Ann.

Elle portait le vieux sweater et le pantalon, mais elle avait ramené ses cheveux sur le dessus de sa tête et les avait attachés avec un bout de ruban rouge. Tout à coup, je me rendis compte qu'elle était vraiment bien faite, chose que j'avais oubliée depuis plusieurs mois.

— Hello! Harry.

Elle était en train de préparer quelques galettes au poisson sans regarder dans ma direction.

— Ça sent bon.

— Oui.

Je m'assis à la table et attendis en la regardant, espérant qu'elle allait me regarder aussi et cesser de bouder.

Elle apporta l'assiette et la posa devant moi.

— Tu as bien dormi, chérie?

Je passai un bras autour de ses hanches et l'attirai contre moi.

— Très bien. Et toi?

Je levai les yeux vers elle.

— Pas particulièrement, non. Je regrette pour hier, tu sais, Ann. Est-ce que tu ne peux pas essayer d'oublier ça?

Elle me donna une petite tape légère sur la joue.

— J'oublierai.

Je repoussai ma chaise en arrière et la pris sur mes genoux.

— Ça n'avait rien de terrible, tu sais. Je suis juste un peu à cran. Les choses ne vont pas... qu'est-ce que tu veux, mais il ne faut pas faire attention, ça va s'arranger.

— C'est quand les choses vont mal justement que je veux être sûre que tu as besoin de moi. Je veux t'aider, Harry, et ce n'est pas en ce moment que nous devons perdre confiance l'un dans l'autre.

— C'est vrai. Et je t'ai, Ann... toi et personne d'autre.

Son visage se rida soudain comme celui d'un enfant à qui on a fait mal. Elle se mordit la lèvre et détourna son visage.

— Ça fait plaisir de t'entendre dire ça.

— Je suis un bel imbécile, Ann, mais je t'aime. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi. Je suis désolé pour hier. Pardonne-moi, veux-tu?

Ses bras entourèrent mon cou et son visage se pressa contre le mien.

— Il n'y a rien à pardonner. Je sais que tu es ennuyé, Harry. Et c'est ça qui te rendait si drôle hier, n'est-ce pas? Ce n'était pas ce... cette fille?

— Bien sûr que non. Il n'y a pas d'autre fille que toi, Ann, sincèrement. Il ne faut pas te mettre en tête des choses pareilles.

— Je sais que j'ai l'air d'une souillon et que je devrais m'appliquer à devenir un peu plus élégante, mais c'est très difficile, Harry. Il faut être très patient avec moi.

— Ne dis pas ça. C'est toi que j'aime, et non ce que tu portes. Seulement, nous sommes dans la mélasse et il faut en sortir. Si ça continue encore longtemps comme ça, nous sommes lessivés. Alors qu'est-ce que nous ferons?

— Eh bien! nous vendrons et nous chercherons du travail. Tu peux trouver une place quand tu veux et moi aussi. Tant que nous sommes bien unis, Harry, rien d'autre n'a d'importance. Est-ce que tu crois que cela vaudrait mieux de vendre tout de suite pour limiter les dégâts?

— Pas encore, fis-je en repensant à Gloria, accrochons-nous encore un peu, Ann. On trouvera peut-être le moyen d'en sortir. J'aurai peut-être une idée.

Elle m'embrassa et se leva.

— Très bien. Et maintenant prends ton déjeuner

avant qu'il ne soit froid. Et si je travaillais? Ça serait peut-être une idée. Ça arrangerait quand même un peu les choses, tu ne crois pas?

— On va attendre encore un peu. Je ne veux pas que tu t'éloignes de la maison. Tu es une chic fille, Ann, et je ne sais pas ce que je deviendrais sans toi.

Vers dix heures, un de mes rares clients amena sa voiture pour faire arranger un gicleur. J'arrivai à le persuader de changer son huile pour celle dont j'avais fait une réserve impressionnante. Au moment où je disais à Tim de s'en occuper, Bill entra.

— Hello! Harry, tu as du travail?

— Pas beaucoup, mais c'est toujours quelque chose.

— Je voudrais te dire un mot.

Je le regardai :

— Viens dans le bureau, Bill. Qu'est-ce qui se passe?

— Rien de terrible. (Il me suivit et ferma la porte.)

T'as une sèche?

Les cigarettes allumées, il s'assit sur la chaise à dossier droit et moi derrière le bureau.

— Comment va Ann?

— Très bien.

— Tant mieux.

— Tu sais, Bill, ce dîner nous a fait bien plaisir, hier soir. C'est chic de ta part d'avoir fêté ton avancement avec nous.

Bill ôta sa casquette, se gratta la tête, puis se recoiffa.

— C'est normal. Après tout, il n'y a guère que deux personnes qui m'intéressent, c'est Ann et toi.

— C'est pareil pour nous, tu sais.

Bill me regarda avec un sourire embarrassé :

— Je sais. On a passé de bons moments ensemble, hein?

— Oui, et des mauvais aussi.

— Ça, c'est bien vrai.

Nous fumions en silence. Je ne quittais pas des yeux la bonne face rougeaude de Bill, mais lui regardait le plancher d'un air soucieux.

— Mais qu'est-ce qui te tracasse, Bill? lui demandai-je enfin.

— Toi et Ann.

Je ne pipai pas.

— Ça ne me regarde peut-être pas, reprit-il, mais je vous aime bien tous les deux. Les choses ne vont pas toutes seules, hein?

— Non, elles ne vont pas toutes seules, mais tu n'as pas à te casser la tête pour ça.

— Ah oui? Eh bien! tu vois, Harry, moi, j'avais l'impression que les amis, c'était fait pour s'aider. Si jamais j'ai un coup dur, je compte bien que tu m'aideras à m'en sortir.

— Naturellement, Bill; mais tu n'y peux rien. C'est comme tout, quoi...

— Il y a quelque chose que je peux faire. Hier soir, c'était pas très réussi, tu ne trouves pas?

Je lui lançai un regard plutôt vif et il sourit.

— On n'était pas en train, c'est tout, Bill. Et on espérait que tu ne t'en étais pas aperçu.

— Pas aperçu? Bon Dieu! Vous aviez l'air de deux croque-morts. Qu'est-ce que tu te figures? Que je suis aveugle?

— Désolé, Bill, mais on a pas mal d'ennuis en ce moment.

— Et c'est grave?

— Assez.

— Ecoute, Harry, cesse de répondre comme si j'étais le contrôleur des contributions. Ça fait huit ans que je te connais. On est copains, non? Alors, où en es-tu au juste?

— Eh bien! je dois quatre-vingt-neuf livres et j'en

ai à peu près cinquante pour faire mon échéance. Et si les factures ne sont pas réglées, on me coupe les fouritures. Voilà où j'en suis.

— Alors, cinquante sacs, ça te tirerait d'affaire?

— Pour ce mois-ci, oui. Mais il y a le mois prochain. Vois-tu, Bill, nous commençons à nous rendre compte qu'Eagle Street est un fiasco complet.

— Arrangeons ça pour ce mois-ci. Le mois prochain, on verra bien. (Il sortit un carnet de chèques de sa poche.) Je te prête cinquante livres, Harry, comme tu me les prêteras si j'étais dans la purée.

— Pas question! Ecoute, Bill, c'est très gentil de ta part, mais il faut que je me débrouille tout seul. Même si je prenais ton argent, ça n'arrangerait pas mes affaires, je me casserais la tête pour trouver le moyen de te le rendre. Non, je ne peux pas accepter.

— Ces cinquante sacs te tirent d'affaire jusqu'à la fin du mois. Entre-temps, tout peut s'arranger. Allez, Harry, fais pas le fier. Ça m'est égal, tu me les rendras quand tu pourras.

— Mais non, Bill, tu ne peux pas te permettre de me prêter cinquante sacs, tu le sais bien.

— Eh bien! mon gars, ça t'étonnera peut-être, mais j'ai cent cinquante livres en banque. J'ai économisé depuis que j'ai été démobilisé, et cet argent, je ne peux le dépenser que pour moi. Allez, prends ça. Tu ferais la même chose pour moi et moi, je ne crânerais pas tant.

J'hésitais. Cinquante livres en ce moment, c'était la manne céleste. L'idée de me débarrasser de toutes ces petites factures qui encombraient mon bureau était trop tentante.

— Eh bien! d'accord. C'est rudement chic de ta part. Tu attendras peut-être un bon moment avant que je te les rende.

— Je ne suis pas pressé. Rembourse-moi quand tu voudras.

Il remplit le chèque et le jeta sur le bureau. J'avançai la main et saisis la sienne.

— Merci, Bill. Je te suis drôlement reconnaissant. Une seule chose: n'en parle pas à Ann. Ça ne lui plairait pas.

La surprise envahit son visage et il me regarda d'un air intrigué:

— Tu crois vraiment que ça vaut mieux, Harry? Je me disais que toi et Ann, vous ne faisiez qu'un, sans petites cachotteries, sans secrets.

Je me sentis devenir tout rouge.

— Bien sûr, on ne fait qu'un; mais là, c'est un peu différent. Je sais qu'elle n'aimerait pas ça et que ça l'ennuierait. Les femmes ne sont pas comme les hommes. Les hommes se servent de leurs amis, les femmes pas. Tu sais que je t'aiderais en cas de besoin. Je suis prêt à accepter ton aide quand tu me l'offres; mais Ann, non. Je préférerais que tu ne lui en parles pas.

— D'accord, mais à mon avis, c'est une erreur. (Sa figure rougeaude avait une expression penaude.) Tu sais, Harry, je vous aime autant l'un que l'autre. Vous faites un couple formidable. A voir la façon dont vous êtes tous les deux, eh bien! ça m'a ouvert les yeux. Avant de vous voir, je me figurais que le mariage, c'était la vie de chien et chat. N'abîmez pas ça, hein?

— Qu'est-ce que tu dégoises aujourd'hui comme bêtises sentimentales! fis-je en essayant de rire. Ann et moi, on ne changera jamais l'un pour l'autre.

— J'espère. (Il rempocha son carnet de chèques et se leva.) Bon, enfin, il faudrait peut-être que je retourne au turbin. Plus que trois jours et je commence mon nouveau boulot. Si Ann et toi, vous n'avez rien de mieux à faire samedi, on pourrait peut-être aller tous

les trois au hangar à puces du coin, ils passent un bon film, avec Katherine Hepburn. Moi, elle me plaît, cette fille-là. Qu'est-ce que t'en dis?

— Okay. Viens dîner. Vers sept heures.

— Espérons que ça ne sera pas une veillée funèbre comme hier soir, fit Bill avec un sourire.

Je le raccompagnais jusqu'à l'entrée du garage lorsqu'une Jaguar noire vint se ranger le long du trottoir.

Gloria était au volant, vêtue d'un chic imperméable blanc, mais toujours nu-tête.

A sa vue, je sentis mon cœur me marteler la poitrine. Elle me fit un geste de la main pour m'indiquer qu'elle allait entrer. Je sentais que Bill me regardait.

— A samedi, fit-il.

Et il s'éloigna sous la pluie.

Je grommelai quelque chose tout en indiquant à Gloria la place que je lui avais préparée.

La tête de Tim jaillit de sous la voiture qu'il réparait et il regarda fixement la scène. Je fronçai les sourcils dans sa direction et après un dernier regard de hibou, il disparut de nouveau sous la voiture.

— Quel temps de chien! fit Gloria en ouvrant la portière de sa Jaguar.

Elle ne fit aucun effort pour cacher ses jambes en descendant de voiture et j'eus, dans un coup d'œil rapide mais électrisant, le spectacle de ses dessous bleus, de ses jarretelles bleu ciel sur ses cuisses blanches, qui me laissa bouche bée comme un gamin boutonneux qui regarde par un trou de serrure.

— Bonjour.

Je la regardai ajuster son imperméable et se pencher dans la voiture pour prendre son sac et son parapluie.

— Je vais la laisser ici pour aujourd'hui. J'en aurai

peut-être besoin demain s'il fait beau. Pourriez-vous me la laver?

— Oui, je vais arranger ça.

Elle se retourna pour regarder la voiture.

— Jolie bagnole, hein?

— Du tonnerre.

— Vous en avez déjà conduit une?

— Non.

— Essayez-la, un de ces jours. Elle file comme le vent, et elle a de ces reprises à vous faire mourir de peur.

— Ça me plaira sûrement.

Elle regarda les longues jambes de Tim qui dépassaient de sous la voiture. Puis, haussant les sourcils, elle posa les yeux sur moi et laissa son regard glisser vers l'entrée du bureau.

— Si vous voulez venir au bureau pour que j'inscrive les renseignements...

Elle me répondit par un sourire et un coup d'œil espiègle.

Lorsque nous fûmes dans le bureau, elle reforma la porte et s'y adossa.

— Il est difficile de s'isoler dans votre garage, n'est-ce pas, Harry?

— Oh! Tim est un type très bien.

J'avais la voix rauque. Elle leva les yeux vers le plafond puis me regarda.

— Elle est partie faire des courses, l'informai-je.

— Vous vous enflammez vite, hein? (Elle rit en plissant le nez.) Je ne veux pas faire de mystères, mais certaines femmes n'aiment pas que leur mari bavarde avec d'autres femmes.

— Ann n'est pas comme ça.

Je sentis les poils se hérissier sur ma nuque, comme ceux d'un chat qui voit un chien.

— Pardon si j'ai gaffé.

Et elle me sourit en enfonçant les mains dans les poches de son imperméable.

— J'aimerais que vous veniez à la petite réunion que je donne samedi soir chez moi, reprit-elle. Vous y rencontrerez quelqu'un qui peut vous être utile. Il s'occupe de radio et j'ai pensé que ça pourrait être utile pour vous de le rencontrer.

— La radio? Je n'y connais pas grand-chose.

— Ça ne serait pas nécessaire. D'après ce qu'il m'a dit, il cherche une agence qui se charge de la vente de pièces de rechange. Il faudrait que ce soit dans le West End. Vous avez toute la place qu'il faut, ici. Vous pourriez emmagasiner les stocks, et vous feriez la vente des pièces de rechange. Vous ne trouvez pas que c'est une bonne idée?

Je compris tout de suite que oui :

— Je sauterais sur l'occasion, s'il me prenait comme concessionnaire. Mais voilà, est-ce qu'il marchera?

— C'est probable, fit-elle en souriant. J'ai un peu d'influence sur lui. Venez samedi, vous le verrez. Vous avez un smoking?

J'étais à deux doigts de dire que je n'en avais pas, mais je me retins à temps.

— Mais est-ce que ça va être une de ces soirées chic...?

— Naturellement, répondit-elle en haussant les sourcils. Voulez-vous venir avec votre femme ou préférez-vous qu'on reste sur le terrain des affaires? Dans ces cas-là, les femmes peuvent souvent devenir encombrantes, vous ne trouvez pas?

— Je n'amènerai pas Ann.

Elle acquiesça puis pencha la tête vers ses élégantes chaussures, avant de me fixer droit dans les yeux.

— Alors, c'est entendu; vous viendrez. C'est au

deuxième au-dessus de chez Kenwick, le bijoutier, au milieu de la rue à droite. Venez vers huit heures.

Tout à coup, je me rappelai avoir promis à Bill que nous irions au cinéma avec lui samedi soir. Je fis travailler mes méninges à toute vitesse : je pouvais sortir et laisser Bill emmener Ann, comme ça elle ne passerait pas la soirée seule.

— Voulez-vous me rendre un service?

— Bien sûr. Qu'est-ce que c'est?

— Appelez-moi au téléphone samedi vers sept heures. Composez simplement le numéro et dès que je répondrai, raccrochez.

Les yeux noirs et brillants scrutaient mon visage.

— Vous vous préparez un alibi, Harry?

J'avais les joues en feu.

— Quelle importance? Pouvez-vous m'appeler?

— Oui, je vous appellerai.

Maintenant, je voulais qu'elle s'en aille avant le retour d'Ann. Je fis un pas vers la porte.

— Qui était ce drôle de petit bonhomme à qui vous parliez, à l'instant, devant la porte? questionnait-elle d'un air indifférent en prenant son sac sur le bureau.

— C'est Bill Yates. On est copains depuis des années.

— Qu'est-ce qu'il fait?... C'est un postier?

— Pour l'instant. Mais il a eu de l'avancement. A partir de lundi, il est garde.

— Garde? Il y a des gardes dans les bureaux de poste?

— Il y en a dans les fourgons qui transportent les valeurs déclarées.

— Ah oui? Je ne savais pas. Il a l'air gentil.

— Il est très gentil. C'est mon meilleur ami.

Au moment où elle passait l'entrée du garage pour sortir, Ann arrivait presque en courant, abritée sous

un parapluie. Elles passèrent si près l'une de l'autre qu'elles auraient pu se toucher en tendant la main. Gloria regarda les bas de fil d'Ann et ses grosses chaussures éculées puis s'éloigna dans la rue.

La tête baissée sous le parapluie, Ann ne l'avait pas vue.

Tout à coup, je remarquai la tête de Tim qui était ressortie de sous sa voiture. Il regarda Ann, puis moi et je me fis un peu l'effet d'un voleur pris la main dans le sac.

#### IV

Le vendredi, vers trois heures de l'après-midi, je dis à Tim que j'allais chez Ward, dans Charing Cross Road, pour chercher quelques ampoules Gnome Auto.

Après avoir pris les ampoules, j'allai chez Moss Bros et louai un smoking. Comme j'avais touché le chèque de Bill, l'opération se fit sans difficulté. Je pris également une valise pour y mettre le smoking, la chemise et les accessoires, puis emportai le tout à la consigne de la gare de Charing Cross.

Il ne faut pas croire que ces cachotteries m'amusaient, mais je n'emmenais pas Ann et je n'arrivais pas à lui dire que Gloria m'avait invité.

Ce serait la première fois depuis notre mariage que je sortirais sans elle, et, ce qui est pire, que je sortirais avec une autre femme. Je me répétais qu'il s'agissait d'un rendez-vous d'affaires, que c'était la chance de ma vie, que j'aurais été fou de refuser l'invitation, mais je savais bien que j'avais eu tort de ne pas insister pour qu'Ann m'accompagne. Dire à ma femme où j'allais alors qu'elle-même m'avait demandé si Gloria était la cause de notre brouille, je ne m'en sentais pas la force. Je savais que je n'aurais pas pu la regarder en face en le lui avouant. D'ailleurs, elle n'irait pas, parce qu'elle

ne pouvait pas y aller; elle n'avait pas de robe du soir. J'avais donc choisi la solution facile en décidant de ne rien lui dire.

Après une semaine de pluie ininterrompue, la journée de samedi fut belle. L'après-midi, Ann fit ses préparatifs pour le dîner et passa un bon moment à repasser sa seule robe convenable. Elle était tout excitée à l'idée d'aller le soir au cinéma avec Bill et moi. Nous n'y étions pas allés depuis au moins six mois et je me sentais plutôt mal à l'aise en voyant sa joie et en me disant que je n'irais pas avec eux.

Elle avait fait un pâté de lapin, le plat favori de Bill. Vers sept heures, elle entra dans le salon pour annoncer que tout était prêt.

Elle était radieuse et jolie dans sa robe toute simple, debout devant moi, attendant mes compliments. Je levai les yeux en sentant les affres de la mauvaise conscience me pénétrer jusqu'au fond des entrailles.

— Tu es formidable, Ann. (Je me levai et tournai autour d'elle.) Qui oserait dire que je n'ai pas épousé une jolie fille?

— Je te plais?

Elle tendit les bras et je l'embrassai.

— Tout est prêt, annonça-t-elle. J'espère que Bill ne va pas tarder.

— Il est moins dix. Il va arriver. Tu peux lui faire confiance, il ne va pas rater un pâté de lapin.

— Qui parle de pâté de lapin?

C'était Bill, arrêté sur le pas de la porte. Il avait mis son meilleur costume bleu et sa face rouge était rasée de frais. Il entra avec un sourire un peu embarrassé, un bouquet d'œillets à la main.

— Voilà, Ann. Je ne crois pas qu'ils dureront longtemps. J'ai battu d'une tête un mec au coin de la rue et je les ai raflés sous son nez.

Je me sentis un peu écœuré en voyant le visage d'Ann s'illuminer lorsqu'elle prit les fleurs. J'étais à deux doigts de laisser tomber l'invitation de Gloria. Jamais je n'avais vu ma femme plus jolie. Et Bill lui-même, qui ne remarquait jamais ces choses-là, en fit la réflexion :

— Tu sais, Harry, tu as épousé une fille adorable. C'est la première fois que je m'en aperçois.

Ann se mit à rire.

— Taisez-vous donc, Bill. Ce n'est pas du tout un compliment. Venez plutôt manger. Il ne faut pas se mettre en retard.

Quelques minutes avant sept heures, nous étions à table. Gloria allait appeler d'un moment à l'autre et la sonnerie du téléphone allait déclencher un enchaînement de mensonges qui risquerait de se poursuivre indéfiniment. Cette idée me coupait l'appétit et me donnait honte de moi-même.

Bill était trop occupé avec son pâté pour le remarquer, mais Ann ne tarda pas à se rendre compte que quelque chose n'allait pas.

Elle me sourit d'un air un peu inquiet :

— Ça va, Harry?

— Très bien! (Mon sourire était un peu figé.) Il est formidable ce pâté, hein, Bill?

— Parfait. Si jamais je me marie, j'obligerai ma femme à apprendre à faire le pâté de lapin, mais je parie qu'elle n'arrivera jamais à le faire comme Ann.

La sonnerie du téléphone retentit.

Ann se mettait déjà en mouvement pour aller répondre.

— Ne te dérange pas, j'y vais, fis-je en bondissant vers la porte.

La nécessité de devancer Ann m'avait jeté dans une

telle panique que j'en avais renversé ma chaise et fait tomber mon couteau et ma fourchette.

En ouvrant la porte, je vis la surprise qui marquait les traits de Bill et le regard soudain anxieux d'Ann, qui restait assise, immobile.

Je descendis l'escalier, entrai dans le bureau et décrochai.

— Allô?

— Et voilà, Harry, vous m'avez dit de vous appeler, je vous appelle.

Le son de cette voix grave me déclencha une sorte de fourmillement le long de la colonne vertébrale.

— Merci, murmurai-je, je serai là un peu après huit heures.

— Je vous attends sans faute. Tout va bien?

Nous étions redevenus des conspirateurs.

— Oui. A tout à l'heure.

— A tout à l'heure.

Je raccrochai tout doucement puis restai un instant immobile près du bureau. Je n'étais pas obligé de mentir à Ann, je pouvais remonter et lui dire que Gloria m'avait téléphoné et demandé de venir chez elle pour rencontrer cet individu. Je pouvais lui parler de l'agence. Mais je savais que je ne pourrais pas les regarder en face, elle et Bill, en songeant qu'il ne s'agissait pas seulement de faire connaissance avec l'ami de Gloria.

J'avancai jusqu'à la porte et plongeai mon regard dans la profondeur sombre du garage, essayant de prendre mon courage à deux mains pour remonter et en finir.

— Harry? Qu'est-ce que c'est?

Ann était sortie sur le palier.

— C'est le vieux Lewis. Il a encore une panne. Il va falloir que j'y aille.

Les mots passaient mes lèvres sans que j'y pense.

— Oh, Harry! mais tu ne peux pas y aller ce soir! Je remontai doucement l'escalier :

— Je suis désolé, chérie, mais c'est comme ça.

Et, m'avancant encore un peu, je lui passai un bras autour de la taille et la pressai contre moi pour ne pas avoir à la regarder dans les yeux.

— Il faut que j'y aille. J'ai trop peu de clients pour en laisser tomber un seul.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda Bill en se levant de table.

— Une panne à Edgewart. C'est un vieux client. Alors, écoute, tu vas emmener Ann au cinéma. Je reviens aussi vite que possible.

— Il faut vraiment que tu y ailles, Harry? Bon Dieu! mais il ne peut pas se faire réparer ailleurs? C'est au diable, Edgewart.

— Il peut très bien se faire réparer ailleurs, mais s'il le fait une fois, je ne le revois plus. C'est mon meilleur client, tu comprends; alors je n'ai pas le choix.

— Je ne veux pas aller au cinéma sans toi, Harry, décida Ann.

— Penses-tu! mais si, mais si, va donc avec Bill, fis-je en lui tapotant le bras. D'ailleurs, je n'ai pas le temps de discuter. Il faut que je passe ma combinaison et que je sorte le camion.

— Non. Je suis sûre que Bill comprendra. Je viens avec toi, Harry.

Je n'avais pas prévu ça et durant un instant, restai un peu désespéré.

— Ne dis pas de bêtises, Ann. Tu ne ferais que me gêner. Va au cinéma avec Bill.

Au moment même où je parlais, je me rendais compte que je n'aurais rien pu dire de pire. Je la vis se raidir et le rouge lui monta au visage.

— Je m'excuse, Harry. En effet, tu as parfaitement raison, je dis des bêtises. (Elle se tourna vers Bill.) Ça ne vous embête pas de m'emmener, Bill? Moi, je serais contente...

— Mais on va y aller, bien sûr, répondit-il.

— Y a-t-il quelque chose que je peux faire, Harry?... pour que tu partes plus vite?

Elle avait parlé sans me regarder, et si elle m'avait donné une gifle, je ne me serais pas senti plus dégoûté de moi-même.

— Ça va très bien comme ça. Finissez de dîner, je vais me changer.

En entrant dans la chambre à coucher, mon regard croisa celui de Bill et je vis bien qu'il soupçonnait quelque chose. Rien ne lui échappait. En cherchant une combinaison blanche propre dans l'armoire, je m'aperçus que mes mains tremblaient.

Je descendis, ouvris les portes du garage, et sortis le camion. Puis je remontai l'escalier.

Ils étaient à table. Ann ne mangeait pas, mais Bill s'occupait activement de la salade de fruits comme si rien ne s'était passé.

— Bon, eh bien! je m'en vais. Amusez-vous bien.

Ils levèrent les yeux, mais j'avais déjà tourné les talons. Et pour être sûr de ne pas rencontrer leurs regards, j'allumai une cigarette.

— J'espère que tu vas bien t'en tirer, Harry, fit Ann tranquillement.

— Je m'en sortirai toujours. Amusez-vous bien.

— Salut, Harry, fit Bill.

— Salut.

Je descendis l'escalier et m'installai au volant du camion avec le sentiment d'avoir fait la chose la plus méprisable de ma vie.

Je m'arrêtai dans un parc à voitures près du Strand

et m'en allai chercher la valise à la consigne de Charing Cross. Je me lavai et me changeai aux lavabos de la gare, puis fourrai mon costume et ma combinaison dans la valise, que je reportai à la consigne.

Il était huit heures moins le quart quand je sortis de la gare. J'avais tout mon temps et je marchai jusqu'à Bond Street. A huit heures et quelques, j'arrivais chez Gloria.

L'entrée latérale se trouvait devant une rangée de garages, mais un peu en contrebas. La porte était peinte en rouge vif et les fenêtres garnies de caisses contenant des géraniums et des lobelias donnaient à l'endroit un petit air gai, comme en ont souvent les maisons du continent. Trois grosses voitures étaient arrêtées là : une Cadillac, une Humber et la Buick que je connaissais déjà.

Je m'arrêtai, hésitant, les yeux fixés sur les fenêtres : fallait-il sonner ou fuir ?

Je sonnai.

Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit.

— Hello! Harry.

J'avançai d'un pas puis m'arrêtai. Elle portait une robe du soir noire tellement décolletée qu'elle laissait voir le haut de ses seins et le sillon qui les séparait. A la lumière, ses épaules semblaient faites de porcelaine blanche. Sous la lampe de l'entrée, les paillettes qui bordaient le haut de sa robe étincelaient et un gros clip de diamant scintillait dans ses cheveux.

C'était vraiment la femme la plus excitante et la plus sensuelle que j'aie jamais vue; rien qu'à la regarder, je sentais passer en moi un sentiment si violent que j'en eus peur.

— Mon Dieu! Quel beau garçon! fit-elle en me tendant la main. Les autres vont en être verts d'envie.

— Et vous, alors? Vous avez l'air de sortir tout droit d'un film.

— Vraiment? C'est le premier compliment qu'on m'a fait ce soir. J'ai mis cette robe à votre intention. Elle vous plaît?

— Terrible. J'en suis K.-O.

— Montons retrouver les autres.

— Il est là?

— Oui. Il s'appelle Dix, Ed Dix. Quand l'atmosphère se sera un peu réchauffée, je m'arrangerai pour que vous puissiez bavarder avec lui.

Elle me précéda dans un escalier plutôt raide et nous entrâmes dans une longue pièce enfumée au plafond bas. Les rideaux tirés masquaient le crépuscule et la pièce était éclairée par des lampes à abat-jour de parchemin, fixées aux murs.

— Holà, tout le monde! annonça-t-elle de la porte, je vous présente Harry Collins, mon nouveau petit ami.

Cela me parut plutôt surprenant, mais il n'y avait vraiment rien à y faire. Je me laissai conduire jusqu'au milieu de la pièce.

— En lisant de gauche à droite, fit Gloria d'une voix rapide, voici Betty, Connie, Paula et Madge. Ne vous laissez pas tomber entre leurs griffes et vous, les filles, rappelez-vous qu'il est ma propriété.

Les filles étaient richement habillées et abondamment maquillées: deux blondes, une rousse et une blonde platinée. Aucune ne me paraissait particulièrement attrayante. Je fis une petite courbette assez raide devant chacune pendant que Gloria, qui avait glissé son bras sous le mien, me couvrait des yeux d'un air de propriétaire plutôt embarrassant.

Toutes souriaient. Paula, la rousse, cligna de l'œil et Madge, l'une des blondes, roula les yeux dans ma direction.

Une légère traction sur le bras et je me retournai pour saluer les quatre hommes.

Trois d'entre eux étaient en smoking, le quatrième en complet veston gris perlé, coupé à l'américaine. Sa cravate peinte représentait des têtes de chevaux sur fond jaune. Il était grand et massif, dans les vingt-cinq ou vingt-six ans, avec des petits yeux sombres au regard pénétrant, une petite bouche aux lèvres rouges et une mâchoire lourde.

— Eddie, je voudrais te présenter Harry Collins.

C'était donc lui Ed Dix. Au premier coup d'œil, il me déplut.

— Hello! comment va? fit-il avec un fort accent américain en s'avançant vers moi d'un pas nonchalant.

— Pas mal. Je suis très heureux de faire votre connaissance.

— Vraiment? dit-il avec un petit sourire moqueur. Eh bien! tant mieux. Je vous présente Joe, Berry et Louis.

Les trois hommes avaient dans les vingt-sept ou vingt-huit ans. Berry, petit et râblé, avec un visage blanc aux traits marqués et des cheveux rouge vif; Joe, un grand type qui avait l'air presque aussi fort que Dix, avec une face de boxeur, toute bosselée et écrasée; Louis, un joli garçon au type plutôt efféminé, avec une moustache qui semblait dessinée au crayon et un œillet à la boutonnière.

Leurs allures ne me plaisaient pas plus que celle de Dix, mais tous avaient l'air nettement décidés à être aimables et chacun me serra la main en souriant.

— Maintenant que vous connaissez tout le monde, venez boire quelque chose, fit enfin Gloria en me conduisant vers un bar luxueux.

Elle se glissa derrière.

— Qu'est-ce que vous prendrez? Whisky?

— Oui, s'il vous plaît.

Et mon regard retomba sur ses seins à moitié nus. Pendant qu'elle agitait un shaker à glace, l'une des filles mit un disque sur le pick-up et les quatre couples se mirent à danser. Penchée sur le bar, Gloria les regardait en me jetant de temps à autre un coup d'œil.

J'avais maintenant tout mon temps pour observer la pièce où nous nous trouvions. Des fauteuils clubs et de vastes canapés étaient disposés le long des murs, sur un parquet verni. L'endroit était luxueux, les meubles modernes et plutôt voyants. Dans un coin, j'aperçus un poste de télévision, le plus grand que j'aie jamais vu.

— Vous ne voulez pas danser avec moi, Harry?

— C'est que je ne dois plus être bien fameux pour la danse, maintenant.

Elle sortit de derrière le bar :

— Vous ne voulez pas essayer?

Je la pris par la taille; elle se pressa contre moi. Je sentais ses seins contre le devant de ma chemise et le parfum qui montait de ses cheveux. Et de nouveau cette sensation qui me prenait aux entrailles...

Je m'accordais avec elle aussi facilement que si j'avais dansé tout seul. Il y avait eu un temps où Ann et moi, on avait dansé pas mal, mais depuis qu'on avait le garage, il n'en était plus question. Je me rendis bien vite compte que je n'étais pas aussi rouillé que je l'aurais craint et au bout d'une ou deux danses Gloria leva les yeux avec un sourire :

— Qui a dit que vous ne saviez pas danser? Vous êtes aussi calé qu'Ed.

— C'est un compliment?

— Plutôt. Il n'y a rien qu'Ed fasse mal. Absolument rien.

Dix dansait avec Madge. Il restait dans un coin avec elle, se balançant au rythme de la musique, mais

sans bouger les pieds, et cela avait l'air de lui suffire.

Ce ne fut qu'à la fin du disque, quand tout le monde se rabattit vers le bar que, soudain, je pensai à Ann. J'étais bien content de ne pas l'avoir amenée. Elle aurait été désespérément déplacée parmi ces filles parfaitement à leur aise, aux toilettes trop recherchées. En les regardant se presser sous la lumière plus crue du bar, et réclamer à boire, je me demandais si ce n'était pas tout simplement des putains : toutes les quatre avaient ce regard dur et brillant, ces voix stridentes et cette familiarité facile de la catégorie supérieure des filles du trottoir. Cette idée me saisit.

J'observai les hommes : leur niveau n'était guère plus brillant. Berry aurait pu être bookmaker, Joe boxeur à la petite semaine et Louis n'importe quoi, gigolo peut-être.

Dix était plus difficile à situer. Ce qui ne faisait aucun doute, c'est qu'il était Américain. Quelque chose en lui me disait qu'il pouvait être dangereux. Appuyé nonchalamment contre le bar, mâchant du chewing-gum, un whisky à la main, ses petits yeux brillants constamment fixés de côté sur Gloria, il avait tout du mauvais garçon de cinéma.

— Harry danse à la perfection, annonça Gloria. Ed, il va falloir faire attention à tes lauriers.

— A ce point-là ? C'est grave. (Il se retourna à moitié, s'adossant au bar pour me regarder.) Eh bien ! mon vieux, je vais vous montrer quelque chose que vous ne savez pas faire.

Il s'arracha au bar, s'approcha de la cheminée et s'empara d'un lourd pique-feu en acier.

— Ed va nous montrer ses talents, fit Gloria en riant.

Saisissant le pique-feu dans ses deux mains massives, Ed le courba en arc de cercle, puis, sans effort apparent, le redressa.

— Eh bien! mon petit vieux, qu'est-ce que vous en dites?

Je hochai la tête.

— Ça, c'est du beau travail.

Il jeta le pique-feu qui retomba avec fracas dans la cheminée, puis revint au bar.

— Pour l'amour de Dieu, fit Gloria de mauvaise humeur, pourquoi faut-il absolument que, pour te faire admirer, tu abîmes mon pique-feu? Tout le monde sait que tu es l'homme le plus fort du monde.

Une lueur méchante passa dans les yeux de Dix.

— Toi, ma cocotte, tu parleras quand on te sonnera, sans ça tu vas prendre une bonne claque à l'endroit où ça fait le plus d'effet.

Le visage de Gloria se durcit, mais elle se força à rire :

— Quel langage! Nous ne sommes plus à l'époque de l'homme des cavernes, Eddie.

D'un seul mouvement rapide, il l'attrapa par le poignet, la retourna et lui appliqua sur les fesses une claque qui retentit comme un coup de revolver. Gloria poussa un cri aigu.

Je sentis le sang me monter au visage, serrai les poings et m'apprêtais à lui en envoyer un dans la figure quand Joe se glissa vivement entre nous, me tournant le dos, face à Dix.

— Ecoute, Ed, c'est pas une façon de traiter une dame, fit-il calmement.

Et comme j'essayais de tourner autour de lui, il se déplaça vers la droite, me barrant le passage.

— Bon. Laissons tomber, fit Dix en me regardant par-dessus la tête de Joe, mais elle la ramène un peu trop!

— Oh! fermez-là, tous tant que vous êtes! s'écria Gloria en se frottant la fesse et en grimaçant. Ed, tu

n'es qu'un gorille. Je parie que tu m'as laissé la marque de tes doigts.

— Je parie que non, rétorqua Dix redevenu tout à coup souriant. Montre-nous, pour voir.

— Vraiment... Ed! (Elle se tourna vers Louis.) Mettez un disque, qu'on danse un peu.

La tension de l'atmosphère se dissipa et tout le monde se remit à danser. Gloria se glissa dans mes bras et en dansant, je la conduisis à l'écart.

— Il vous a fait mal?

— Oh! il ne faut pas faire attention à Ed, répondit-elle en riant. Il a la main un peu lourde, mais ça ne prête pas à conséquence. Vous aviez l'air d'être sur le point de déclencher une bagarre.

J'étais encore pas mal énervé.

— Oui, j'allais lui rentrer dedans.

— Ne faites jamais ça, Harry. Il est beaucoup trop fort et trop rapide. Il a fait de la boxe, en Amérique; il est monté sur le ring avec des types comme Baski et Mauriello. Ne vous imaginez pas que vous pourriez l'avoir comme ça. Même Joe qui a pourtant été professionnel ne se mesurerait pas avec lui.

— Ça ne fait rien. S'il vous frappe encore une fois, je rentre dedans.

Elle leva la tête; ses yeux brillaient.

— Je crois que vous en seriez capable, Harry, mais vous savez, il ne pensait pas du tout à mal.

On repassa au bar, puis on dansa de nouveau, puis on but encore, Berry commençait à être saoul et j'étais moi-même un peu parti. Je n'avais pas l'habitude de boire du whisky et chaque fois qu'un disque s'arrêtait, je retrouvais un verre rempli qui m'attendait au bar. Et c'étaient des verres bien tassés...

Une discussion éclata soudain dans un coin entre Berry et Madge. Elle était aussi partie que lui; mais

pas autant qu'il aurait voulu. Il essayait de l'entraîner dans une autre chambre quand Gloria s'en aperçut.

— Ed, je t'en prie! Vas-y et fais cesser ça. Qu'il fasse tout ce qu'il veut ailleurs, mais dans ma chambre, pas question.

Dix arbora un sourire paresseux :

— Et alors? Laisse-le donc tranquille.

— Si tu n'y vas pas, c'est moi qui irai.

Il haussa les épaules et se dirigea vers Berry.

— Dès qu'il a de l'alcool dans le ventre, c'est une véritable brute, me dit Gloria en plissant le nez.

Dix dit quelque chose à Berry qui lâcha Madge et alla s'asseoir, l'air renfrogné. Puis Dix revint au bar.

— Ed, est-ce qu'il n'est pas temps que tu parles à Harry?

— Okay. Passons dans l'autre pièce, Harry.

— Ne te couche pas sur mon lit, comme tu as fait la dernière fois, recommanda Gloria.

— Et à quoi ça sert, un lit, sinon à se coucher dessus?

Il m'adressa un signe de tête et je traversai la pièce derrière lui. Au moment où je passais devant Berry, celui-ci lança en ricanant :

— Hé! les deux poulettes, qu'est-ce que vous allez faire ensemble? Vous poudrer le nez?

Dix se retourna; avec la rapidité de l'éclair, il bondit vers Berry et lui envoya une gifle si violente que l'autre, qui n'avait pas même eu le temps de lever le bras pour se protéger, bascula sur le canapé et alla échouer par terre.

— Ed! s'écria Gloria.

Les autres filles battirent vivement en retraite contre le mur, laissant le passage libre. Louis et Joe restaient immobiles. Louis paraissait effrayé, mais Joe souriait, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon.

Tout un côté de sa face pâle devenu rouge vif, Berry était couché sur le côté, les yeux levés vers Dix, qui se tenait debout au-dessus de lui.

— Qu'est-ce que tu as dit, morveux? fit Dix d'une voix dangereusement calme.

— Je n'ai rien dit, répondit Berry sans bouger.

— Alors, ta gueule!

Dix rajusta son veston sur ses solides épaules et se tourna vers moi :

— Allons-y. On a à causer.

Et sans se retourner, il entra dans l'autre pièce. Encore ébahi et un peu secoué par l'incroyable rapidité avec laquelle la scène s'était déroulée, je le suivis et fermai la porte.

Je me retrouvai dans une pièce luxueusement meublée, au décor bleu et argent. Un lit à deux places, à la tête de satin bleu capitonné, s'appuyait contre un mur. Des portes de placards en noyer garnissaient le mur voisin. Un immense miroir éclairé par des tubes lumineux occupait presque entièrement le troisième côté et une table de toilette couverte de bouteilles de lotions, de flacons de parfum et de pots de crème faisait face au lit.

Dix flânait dans la chambre, les mains dans les poches.

— Parlez d'un appartement! Ça vous plairait de coucher dans toutes ces dentelles?

— Pas tellement, mais ça plairait sûrement à la plupart des filles.

— Ouais, c'est probablement vrai. Posez vos fesses quelque part.

Il alla lentement jusqu'au lit et s'y étala tout de son long, puis chercha ses cigarettes dans ses poches, m'en jeta une et les alluma.

— Gloria me dit que vous avez un grand garage

dans Eagle Street. Vous a-t-elle dit que je cherche une agence dans le West-End?

— Oui, elle m'en a parlé.

— Eagle Street me conviendrait assez. Vous croyez que vous pourriez vous en charger?

— Je n'y vois rien d'impossible. Qu'est-ce que j'aurais à faire au juste?

— Au début, pas grand-chose. Plus tard, vous auriez à emmagasiner un stock des pièces fabriquées par ma société, et à vous assurer que vous ne manquez jamais de rien. Il y a environ cent quinze pièces dans le poste de télévision que nous fabriquons et chaque pièce a un numéro. Les détaillants commandent les pièces en indiquant le numéro et vous les fournissez. C'est tout. Vous avez dix pour cent sur le chiffre d'affaires.

— Et ça ferait combien?

Il haussa les épaules.

— Ça dépend, évidemment. Mais en tout cas, pas moins de cinquante sacs par semaine.

J'essayai de ne pas trahir ma surprise, mais il m'observait de près et visiblement il se rendit compte que je m'étais attendu à beaucoup moins.

— Ça n'a pas l'air mal.

Il me gratifia de son sourire insolent et paresseux.

— Ça n'est pas mal. Et si ça marche, la vie deviendra plus facile pour vous, n'est-ce pas?

— Eh bien! en ce moment, c'est plutôt dur.

— Je pourrais venir demain pour inspecter un peu les lieux. Si c'est assez grand, nous pourrions faire affaire. Je ne peux rien promettre tout de suite, mais je ne vois pas pourquoi ça ne marcherait pas. Qu'est-ce que vous en dites?

La pensée de m'associer à un individu aussi violent me laissait un peu hésitant. En une demi-heure, je venais d'assister à deux manifestations de son carac-

tère. Il ne m'inspirait ni sympathie ni confiance. D'un autre côté, je pensais à l'argent qu'il m'offrait, et cela compensait avantageusement le préjugé que j'avais contre lui. Cinquante livres entrant régulièrement toutes les semaines, c'était la prospérité.

— Donnez-moi ma chance, je ferai ce que j'ai à faire de mon côté.

Il me jeta un regard en biais :

— Ce sera plus prudent. Si vous faites votre part du boulot, ça marche, sinon vous sautez.

— C'est régulier.

— Okay, c'est d'accord.

Il quitta le lit comme en roulant sur lui-même, laissant la trace de son grand corps sur l'oreiller et l'édredon bleu pâle.

— Je passerai lundi après-midi pour voir l'endroit et nous nous mettrons d'accord, ajouta-t-il.

— Entendu, je serai là.

Et nous rentrâmes dans la grande pièce.

Berry, Louis, Madge et Connie jouaient aux cartes. Gloria et Joe jouaient aux dés devant le bar. Les deux autres filles n'étaient plus là.

— Où sont Paula et Betty? demanda Dix en se dirigeant vers le bar.

— Parties, répondit Gloria.

— Elles ont bien fait. Vous pouvez rentrer chez vous aussi, vous autres! Tirez-vous, et emmenez vos souris. La fête est finie.

Je m'attendais à ce que Gloria proteste, mais elle ne dit rien. Les quatre joueurs posèrent leurs cartes et se levèrent. Les filles passèrent dans la chambre, pour chercher leurs manteaux. Berry et Louis, un peu gênés, se tenaient près de la porte.

Un bleu commençait à apparaître sur la figure de Berry, à l'endroit où Dix l'avait frappé.

— Vous les gars, je vous verrai demain, fit Dix, à l'heure habituelle.

— Okay, acquiesça Joe.

Je regardai ma montre. Il était onze heures et demie. Ann serait certainement rentrée à la maison. Je ne m'étais pas rendu compte que le temps avait passé si vite.

— Il va falloir que je me mette en route, moi aussi.

— Vous avez bien le temps. Laissons d'abord partir ces morveux, fit Dix en développant une tablette de chewing-gum. Gloria, donne-lui donc un verre.

— Merci, j'ai déjà pas mal bu.

— Donne-lui à boire!

Pendant que Gloria me versait un whisky, les filles sortirent de la chambre, leurs manteaux sur le dos. Elles prirent congé d'un air embarrassé, mais visiblement contentes de s'en aller.

Une fois tout le monde parti, Dix annonça :

— Dis donc, Gloria, Harry et moi, on va peut-être travailler ensemble. Si le local convient, on va arranger ça lundi.

Le regard de Gloria s'éclaira et elle me sourit.

— Je suis très contente. Ce sera agréable pour vous et Ed de travailler ensemble. Et puis, comme ça, on se verra plus souvent.

— Gloria n'est pas folle, fit Dix, visiblement de bonne humeur. Elle m'a déjà filé quelques bonnes idées et celle-ci pourra également donner de bons résultats. (Il leva son verre.) A nos espoirs, Harry!

Je finis mon verre et, mal à l'aise, regardai encore une fois ma montre :

— Maintenant, il faut que je rentre.

— Mais qu'est-ce qui vous presse? demanda Dix en levant ses sourcils épais. Venez avec nous au Mil-

lionnaire's Club. On peut bien consacrer une nuit à célébrer ça.

— Non, vraiment, je suis désolé. Je vous remercie beaucoup, mais il faut que je rentre.

— Il est marié, Ed, fit Gloria avec un sourire. Attends un peu d'être marié, toi! Tu verras si tu pourras rester dehors aussi longtemps que ça te plaira.

Je sentis mon visage devenir brûlant.

— Tu crois ça? rétorqua Dix. Eh bien! ne te fais pas d'illusions. Je resterai dehors aussi longtemps que ça me plaira et si ça ne convient pas à la bobonne, tu sais ce qui l'attendra.

— Ah! c'est vraiment pénible, les hommes des cavernes.

Dix sourit :

— Je t'ai déjà envoyé quelque chose de pénible tout à l'heure et si tu ne fais pas attention à toi, je vais recommencer.

Gloria battit vivement en retraite en riant :

— Plus de ça, je t'en prie. Je suis déjà pleine de bleus. Enfin, Harry, s'il faut que vous partiez, allez-y.

— Je me lève tôt et il faut quand même que je dorme un peu cette nuit.

— Alors, salut, fit Dix avec son petit sourire moqueur.

Il me tendit sa main énorme et je crus qu'il allait m'écraser les doigts tant il serra fort. Je ne pus éviter une grimace.

— A lundi.

— Entendu.

— Je vous raccompagne, dit Gloria.

Nous descendîmes ensemble dans l'entrée faiblement éclairée.

— Ça ira très bien, Harry. Vous lui plaisez. Je connais les signes avertisseurs. Il ne serre jamais la main des gens qu'il n'aime pas.

— Je vous remercie.

Elle sourit :

— A moi aussi, vous me plaisez, Harry.

Nous étions debout l'un devant l'autre et nous nous regardions. Et il y avait de nouveau cette expression dans ses yeux... tout à coup, je me sentis en feu. Elle s'avança lentement et je la pris dans mes bras.

— ... Vaut mieux pas, murmura-t-elle.

Mais elle leva la tête et me passa les bras autour du cou.

Ma bouche descendit vers la sienne. Je sentis ses lèvres se durcir contre les miennes, mais elles s'adoucirent et enfin s'entrouvrirent. Nous étions debout sous la pâle lumière, tendus l'un contre l'autre.

Son baiser vous donnait l'impression d'être pris dans la tempête. Quand elle me repoussa, mon souffle me raclait le fond de la gorge, mon cœur bondissait dans ma poitrine et j'avais la sensation de suffoquer, comme serré dans un corset de fer.

— Bonne nuit, Harry.

Elle ouvrit la porte. A la lumière de la lune, je vis que ses seins se soulevaient à un rythme rapide, et que ses yeux brillaient.

Je passai la porte d'un pas hésitant, cherchant quelque chose à dire, mais les mots ne venaient pas. J'étais encore là, essayant de reprendre mon souffle, les yeux fixés sur elle quand elle referma doucement la porte, me laissant seul dehors, dans la ruelle que baignait le clair de lune.

## V

Tout en regagnant à pied la gare de Charing Cross où se trouvait ma valise, je me fixai un plan de campagne.

Ce baiser, s'ajoutant au whisky, m'avait autant ragailardi que si j'avais avalé toute une poignée de comprimés de Benzidrene. J'étais gonflé à bloc, plein de confiance et sûr, maintenant, que c'était dans la poche. J'allais gagner cinquante livres par semaine! Il faudrait mettre Ann au courant, bien sûr, mais ça pouvait se faire sans heurt. Il était même essentiel de ne pas la brusquer. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi j'avais été assez bête pour lui mentir. Dans l'état d'esprit où je me trouvais, il me semblait tout simplement ridicule de ne pas lui avoir dit qu'il m'était impossible d'aller au cinéma parce que j'avais un important rendez-vous d'affaires. Il fallait absolument arranger ça dès mon retour à la maison. Pour y arriver, j'aurais encore quelques petits mensonges à trouver, mais c'était inévitable.

Et puis, il y avait Gloria. Evidemment, je ne l'aimais pas, mais elle me faisait vraiment tourner la tête. Les hommes se laissent bien tourner la tête par les filles, tout en étant sincèrement amoureux de leurs

femmes! Ça arrive tous les jours de la semaine, ça a toujours été et ce sera toujours ainsi. « Tu n'as qu'une vie, me disais-je, et tu serais un bel imbécile de laisser passer une occasion pareille. Gloria a envie que tu lui fasses la cour. Toi, tu as envie de lui faire la cour. Evidemment ce n'est peut-être pas tout à fait régulier vis-à-vis d'Ann, mais, toutes les nuits, il y a des hommes qui font ça, pourquoi pas toi? Ce que l'œil ne voit pas, le cœur n'en souffre pas. Tant qu'Ann ne s'aperçoit de rien — et pour ça, je veillerai à ce qu'elle ne s'en aperçoive pas! — où est le mal? »

« Aie une liaison avec Gloria, me disais-je encore, et puis laisse tomber. Tu t'entendras d'autant mieux avec Ann que tu te seras débarrassé de l'obsession de Gloria. » Gloria ne m'aimait pas; je ne me faisais pas d'illusions là-dessus. L'amour n'avait rien à voir là-dedans. C'était une tempête physique par laquelle nous passions tous les deux. Ensuite il n'en resterait rien.

Je croyais vraiment ce que je racontais à moi-même. Tant qu'Ann ne saurait rien, tout serait pour le mieux. « Vas-y, ne cours pas de risques inutiles, mais ne laisse pas passer l'occasion. »

En descendant Eagle Street, je me sentis tout attendri en pensant à Ann. C'était une bonne fille. La meilleure que je connaisse. Je l'aimais plus que n'importe qui au monde. Cette histoire avec Gloria ne changerait absolument rien à mes sentiments pour elle. Ce serait une sorte de poison dont je me débarrasserais. La première chose à faire était de passer par cette expérience le plus tôt possible, puis de l'oublier. Pas plus difficile que ça.

La lumière était allumée dans la chambre à coucher. Je poussai la porte. Ann était au lit, les cheveux épars sur les épaules; elle me regarda d'un air sérieux et inquiet.

— Eh bien! voilà, j'ai fini.

— Oui.

J'entrai et refermai la porte.

— Alors, ça t'a plu, le cinéma?

— Ce n'était pas mal.

J'avancai jusqu'au pied du lit et lui fis un sourire. J'étais encore chauffé par le whisky; le monde était à moi. Je pensai :

« Dans une minute je vais ôter de tes yeux cet air craintif et préoccupé, ma chérie. Attends un peu d'entendre ce que j'ai à te dire. »

— Ann, j'ai quelque chose à t'avouer, annonçai-je tout haut.

Je distinguai un léger tressaillement.

— Il est tard, Harry. Est-ce que tu ne ferais pas mieux de te déshabiller?

— J'ai dit que j'avais quelque chose à t'avouer. Tu n'es pas intriguée?

— Qu'est-ce que c'est?

Je vis ses mains se crispier puis elle enfouit ses poings serrés sous les draps.

— Je t'ai menti : le vieux Lewis ne m'a pas téléphoné ce soir.

Elle me fixa encore un instant, puis murmura :

— Je le savais, Harry.

Cela me heurta. Mon début était gâché. A mon tour, je la dévisageai :

— Tu savais? Et comment savais-tu?

— Peu importe. C'était assez visible, tu sais. Tu ferais mieux de te déshabiller.

— Ecoute, tu penses des choses que tu n'as pas le droit de penser. Je ne t'ai menti que parce que je ne voulais pas te donner de faux espoirs. Je n'aurais pas dû, mais je n'étais pas certain qu'on allait me faire l'offre qu'on m'a faite. Et je ne voulais pas te décevoir.

Elle me regardait toujours, l'air préoccupé, mais la crainte avait soudain disparu de son visage.

— Je ne vois pas du tout ce que tu veux dire.

Je m'assis sur le lit à côté d'elle.

— Evidemment, tu ne vois pas. Tu te rappelles que je t'ai dit que nous avions absolument besoin de trouver une idée pour nous sortir de cette m<sup>é</sup>lasse? Eh bien! j'ai trouvé. Il y a une société qui fabrique des postes de télévision. C'est d'ailleurs le vieux Lewis qui m'en a parlé quand je le dépannais. Il m'a dit qu'ils voulaient ouvrir une agence dans le West End et ça m'a donné l'idée de voir de ce côté-là. Je me suis renseigné et j'ai fini par entrer en relations avec le type qui s'occupe de ça, un nommé Ed Dix. Tu te rappelles, hier après-midi, quand je suis sorti pour aller chercher les ampoules? Eh bien! c'est lui que je suis allé voir. Pour commencer, il n'a pas eu l'air très intéressé, mais je me suis accroché et finalement, il m'a dit qu'il en parlerait à ses associés et qu'il me téléphonerait. Ce soir, c'est lui qui m'a appelé quand j'ai dit que c'était Lewis.

Et voilà ce qu'une bonne dose de whisky me faisait faire! Les mensonges sortaient de façon si convaincante que j'en étais presque convaincu moi-même.

— Il m'a demandé de venir le voir tout de suite chez lui, continuai-je. Il avait encore l'air assez hésitant et c'est pourquoi je n'en avais pas parlé à Bill ni à toi. Je voulais être absolument certain avant d'annoncer la nouvelle. Mais à présent, c'est dans le sac, à condition qu'il trouve le garage assez grand et, naturellement, ça c'est couru d'avance. Il vient visiter lundi et je suis certain qu'on fera l'affaire. C'est formidable: avec de la chance, ça pourra se développer. Il dit que je ne pourrai pas me faire moins de cinquante livres par semaine! Tu te rends compte? Cinquante livres par semaine!

Bon Dieu! on t'achètera une douzaine de pantalons... tout ce qui te fera envie!

Elle s'assit. Le regard craintif et préoccupé avait disparu et ses yeux étincelaient.

— Oh! Harry! Tu m'as fait faire tellement de mauvais sang!

Je la pris dans mes bras et l'attirai contre moi.

— Je sais que je n'aurais pas dû te mentir, Ann, mais aussi, comment pouvais-je savoir que tu comprendrais? Je croyais que je vous avais bien fait marcher, toi et Bill. Si j'avais pu seulement deviner que tu ne me croyais pas, je t'aurais dit la vérité tout de suite. Bon Dieu! Mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit? Pourquoi avoir fait semblant de me croire? Tu t'es imaginé les choses les plus insensées, hein?

— Je suis désolée, Harry, vraiment désolée.

— Je comprends ça! Il n'y a pas tellement longtemps, tu disais encore que nous ne devions pas perdre confiance l'un dans l'autre... Ce soir tu n'as pas eu beaucoup confiance en moi.

— Oh! Harry, pardonne-moi. J'étais tellement inquiète. Je pensais...

— Peu importe ce que tu pensais. (Je n'avais pas envie de l'entendre dire qu'elle pensait que j'allais retrouver Gloria.) C'est très bien comme ça. Si nous avons de la chance, lundi, je suis à la tête d'une agence qui rapporte cinquante livres par semaine. Tu te représentes?

— C'est ma prière qui est exaucée, fit-elle en me passant les bras autour du cou. Je sais que tu me trouves bête, Harry, mais Dieu est bon... J'ai prié pour nous deux hier soir. Et j'ai aussi prié pour nous ce soir, avant que tu rentres. Je n'arrivais pas à croire que quelque chose pouvait aller vraiment mal entre nous, Harry...

## VI

Au moment même où je commençais à me dire qu'il ne viendrait plus, Dix entra dans le garage dans sa grosse Cadillac bleu et rouge.

Toute la journée, j'avais été sur des charbons ardents. J'avais passé mon meilleur costume après la vente de l'essence du matin et depuis, j'étais resté assis dans le bureau, attendant que les heures passent.

Dix était au volant. Il portait un complet noir à petites raies blanches et un chapeau gris perle. Son éblouissante cravate était tout à fait déplacée avec un costume comme le sien et pour tout dire, elle aurait été aussi déplacée avec n'importe quelle tenue.

Berry, affalé à côté de lui, était vêtu d'un complet gris et arborait un chapeau noir baissé sur un œil. On les aurait crus tous les deux directement sortis d'un film de gangsters avec Humphrey Bogart; la voiture, les vêtements, la façon dont ils dégringolèrent du véhicule en laissant les portes ouvertes, tout y était et je n'avais jamais vu, en dehors des écrans, quelque chose qui ressemble plus au style Hollywood.

— Hé là! salut, lança Dix en m'apercevant. Alors, voilà l'endroit?

Les mains dans les poches, il jeta un coup d'œil circulaire.

— Y a le courant?

— Oui, j'ai dix prises.

— La lumière est plutôt moche, hein?

— C'est-à-dire que quand on travaille, on prend des baladeuses, ça consomme moins. Mais si vous croyez que ça a besoin d'être plus éclairé, je pourrai monter quelque chose.

Un grognement, puis :

— En tout cas, il y a de la place; on se croirait plutôt dans un hangar. Dites donc, mon vieux, ça ne vous fait rien qu'on jette un petit coup d'œil? Quand on aura fini, on vous retrouve dans votre bureau. C'est là, hein?

— Oui.

Un peu refroidi, je retournai m'asseoir et les regardai se promener par la vitre donnant sur le garage.

Ann passa la tête par l'entrebâillement de la porte de derrière.

— Ils sont arrivés?

Elle avait mis sa plus belle robe pour la circonstance et l'excitation lui donnait des couleurs.

— Ils sont en train de visiter.

— Mon Dieu! C'est ça leur voiture?

— Formidable, hein? Il doit rouler sur l'or.

Elle alla jusqu'à la vitre et les regarda.

— Ne te fais pas voir.

— Dis donc, Harry, son élégance est un peu voyante.

— C'est un Américain. Tu sais comment sont les Américains...

— J'aurais préféré qu'il ait une allure un peu plus discrète. Qui est-ce qui est avec lui?

— Un de ses copains, je suppose. Il s'appelle Berry, c'est tout ce que j'en sais.

Ann quitta la fenêtre, l'air plutôt ennuyé cette fois.

— Tu es sûr que ce sont des gens comme il faut? Je la regardai fixement :

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Eh bien! il y a quelque chose dans leur allure...

— Seigneur! Evidemment qu'ils sont comme il faut. Ecoute, sois gentille et laisse-moi m'occuper de ça. Il est inutile que tu les rencontres. D'ailleurs, je n'ai pas du tout envie de me mettre avec eux sur un pied trop amical. Il vaut beaucoup mieux rester sur le terrain des affaires.

Elle me regarda d'un air intrigué.

— Très bien, Harry, mais ne fais rien trop précipitamment. Il vaut mieux que nous en parlions tous les deux avant de s'engager.

Je la poussai vers la porte de l'escalier :

— Allez, Ann, file. Tu parles comme si c'était deux gangsters.

Resté seul, je retournai à la fenêtre et observai Dix et Berry, arrêtés à l'entrée du garage, qui regardaient de l'autre côté de la rue.

Je ne voulais pas l'avouer à Ann, mais ces deux types me mettaient, moi aussi, un peu mal à l'aise. Je pensais aux quatre filles que j'avais vues chez Gloria. J'étais persuadé qu'elles ne valaient pas cher. Ce n'étaient peut-être pas des putains, mais en tout cas, guère mieux. Que diable Gloria avait-elle à faire avec des femmes comme ça? Peut-être Dix les avait-il amenées avec les trois autres hommes et Gloria ignorait-elle qu'elles devaient venir. Et quels étaient les rapports entre Dix et Gloria? La façon dont il lui avait tapé sur les fesses l'autre soir indiquait entre eux une familiarité qui me déconcertait.

A ce moment, laissant Berry à l'entrée, Dix avança vers le bureau d'un pas rapide. J'ouvris la porte.

— Entrez.

Il s'arrêta sur le pas de la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Diable, mais c'est une vraie cabane à lapins.

— Ça n'a pas besoin d'être plus luxueux, rétorquai-je, subitement agacé par ses critiques. Ça me suffit pour y mettre quelques livres et je ne vois pas pourquoi j'aurais besoin d'être plus au large.

Il me lança un regard de côté puis se mit à sourire :

— Ne vous fâchez pas, mon vieux. Là-dessus vous avez peut-être raison.

Je poussai une chaise vers lui. Il s'assit à califourchon, repoussa son chapeau sur le derrière de sa tête et glissa ses doigts dans la poche de son gilet pour en sortir un paquet de cigarettes. Il m'en offrit une, et alluma la mienne puis la sienne.

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez? fis-je sur un ton un peu impatient.

— C'est parfait. Posez vos fesses quelque part, j'ai à vous parler.

Je m'assis. Mon cœur commençait à sauter dans ma poitrine. Si le garage lui convenait, il n'y avait pas de raison d'attendre plus longtemps. Cinquante livres par semaine! Je me lançais dans une course folle parmi les choses que je pourrais acheter avec cet argent.

— Je vous ai peut-être fait mauvaise impression hier soir, commença Dix, ses petits yeux brillants fixés sur mon visage. Je crois avoir parlé d'une agence de vente de pièces détachées. C'est bien ça?

Il m'intriguait.

— Oui, c'est ça, c'est ce que vous avez dit.

— Ouais, c'est ce que je pensais, fit-il avec un sourire paresseux et insolent. C'est l'idée, au départ, évidemment, mais il faudra bien compter dix ou douze mois avant qu'on soit en mesure de fournir des pièces détachées.

— Vous ne m'avez pas dit ça hier soir.

— Je sais. Mais je voulais d'abord voir la boutique.

En réalité, mon vieux, pour l'instant on n'en est encore qu'au stade des essais. Notre poste va révolutionner le business. Tant qu'il n'est pas complètement au point, on garde le secret. Moins il y a de gens qui en parlent, mieux ça vaut. Hier soir, il fallait que je vous raconte une histoire parce que je ne voulais rien vous dire avant d'être sûr que vous aviez bien l'endroit qui nous convient.

— Je vois... Enfin, je suis un peu déçu. Je comptais commencer tout de suite.

Il hocha la tête.

— Pas possible. Le poste n'est pas prêt au lancement.

— Alors, on ne fait pas l'affaire? Plus question d'agence?

— Si, mais dans un an, avant peut-être.

— Dans un an je ne serai plus là.

— Vous ne serez plus là?

— Ma boîte est foutue. J'espérais que l'agence me tirerait de là. Je ne peux pas attendre un an.

— Je ne vous demande pas d'attendre un an. (Il se pencha en avant pour secouer la cendre de sa cigarette dans un couvercle de boîte de conserve posé sur le bureau et réservé à cet usage.) Je suis disposé à vous louer une partie du garage pour quinze livres par semaine. Est-ce que ça vous intéresse?

J'ouvris de grands yeux :

— Pourquoi voulez-vous me louer si l'agence ne doit pas fonctionner avant un an?

— Eh bien! voilà : notre usine est à Maidenhead et j'en ai par-dessus la tête d'aller là-bas tous les jours. Ça perd trop de temps. Mon idée, en attendant le démarrage de l'agence, c'est d'installer ici un petit atelier d'essai. Ça me gagnera du temps et ça vous aidera à patienter. Est-ce que ça fera l'affaire avec quinze sacs par semaine?

— Ben... c'est-à-dire que ça m'aiderait pas mal. Qu'est-ce qu'il vous faut comme place?

— Sortons. Je vais vous montrer ça.

Il m'emmena jusqu'à l'entrée.

— Il me faut tout ce côté-ci, y compris la fenêtre, sur dix mètres de profondeur.

— Le fond du garage vous serait beaucoup plus commode. Les voitures qui entreront vous gêneront et en plus, là, vous êtes dans mon chemin.

Dix hocha la tête :

— Il faut que je sois aussi près que possible de la circulation. Ce qu'on veut, c'est que le poste soit absolument insensible aux parasites provenant de la circulation, et c'est pourquoi j'ai choisi Eagle Street. La circulation y est pour ainsi dire ininterrompue et si on arrive à un résultat ici, ça marchera à plus forte raison partout ailleurs. Quinze sacs par semaine, c'est pas tellement mal, surtout que vous ne devez pas payer beaucoup plus de cinq livres pour toute la baraque.

Il se trompait à peine. Je payais un peu moins de cinq livres, plus les taxes.

Evidemment, c'était une sérieuse déception après avoir compté sur cinquante livres par semaine, mais quinze livres, c'était mieux que rien. Bien mieux que rien.

— Et vous aurez besoin de moi pour faire quelque chose?

Il hocha la tête :

— C'est une affaire de spécialistes. Berry et Louis s'en occuperont. C'est eux qui ont fait les expériences et les essais à Maidenhead.

Je le regardai fixement, envahi par un soupçon désagréable : personne n'arriverait jamais à me convaincre que Berry et Louis étaient des spécialistes de la radio ou de la télévision. Surtout pas Louis.

Dix vit tout de suite que je tiquais.

— Ecoutez, mon vieux, personne ne vous oblige à marcher si ça ne vous plaît pas. Je vous offre soixante-quinze livres cash pour un mois de loyer, mais je ne veux pas que vous me regardiez de travers. C'est mon business et pas le vôtre. Tout ce qu'on vous demande, c'est de louer un morceau de la barque. Vous faites l'affaire ou vous ne la faites pas?

J'hésitais.

Soixante-quinze livres! Je pourrais rembourser la moitié de ce que je devais à Bill et il me resterait encore assez pour parer au plus pressé. Comme il disait si bien, si son affaire n'avait pas l'air très claire, ça ne me regardait pas. De toute façon, je pourrais toujours avoir Berry et Louis à l'œil et si jamais ils avaient l'air de mijoter des trucs pas très catholiques, je pourrais toujours les envoyer promener.

— Entendu, c'est d'accord. Quand voulez-vous vous installer?

Une drôle d'expression jaillit dans les yeux de Dix : un mélange d'excitation et de jubilation triomphante.

— Parfait. Avant que nous puissions nous installer, il faut que je fasse faire quelques petits changements. On peut commencer ça demain matin et s'installer dès vendredi.

— Mais quels changements allez-vous faire?

— J'ai besoin d'être tranquille. On va d'abord cloisonner, pour isoler la partie que je vous sous-loue. Je vous ai dit que le travail qu'on y fera est secret. Je ne tiens pas du tout à ce que le premier venu vienne y fourrer son nez. Puis il faut qu'on amène notre matériel électrique, un établi et quelques bricoles.

— Vous userez beaucoup d'électricité?

Ma question le fit sourire.

— Peur de pas faire de bénéfice, hein? Envoyez-

moi les notes, j'arrangerai ça. Vous voulez votre argent?

— Vendredi, ça suffira.

— Je vais vous payer tout de suite.

Il retourna vers le bureau. Je le suivis et la porte fermée, il sortit de sa poche une liasse de billets de cinq livres épaisse comme un poing. Il en compta quinze qu'il posa sur le bureau.

— Je vais vous faire un reçu.

— Pas la peine. Je ne paie jamais deux fois; je ne vois pas à quoi un reçu pourrait bien me servir. Ne faites pas l'idiot, mon vieux. Mettez ça dans votre poche, et ne payez pas d'impôt dessus.

— Merci.

Je le raccompagnai jusqu'à l'entrée où Berry venait de finir de mesurer et de marquer à la craie par terre la surface que j'allais leur louer.

— C'est ce que tu veux? demanda-t-il à Dix.

— Oui. Mets-toi au boulot dès demain matin. Il faut que tout soit prêt vendredi.

— Ce sera prêt.

Dix se retourna vers moi.

— Salut, mon vieux. Vous pouvez compter les jours. D'ici un an, vous serez à la tête de l'agence la plus prospère du West End.

— Espérons.

Il grimpa dans sa Cadillac.

— Tiens, je vois que vous avez la bagnole de Gloria en pension. Un beau morceau, hein?

— De première.

— A bientôt, fit-il avec un petit sourire.

Je regagnai lentement mon bureau et m'assis. Il y avait quelque chose dans tout ça qui ne tournait pas rond. J'étais prêt à parier que pas un des trois n'était spécialiste de la radio. Alors qu'est-ce qu'ils voulaient faire? Qu'y avait-il sous toute cette affaire?

Je me demandais si Gloria savait et, dans ce cas, si elle serait disposée à me le dire. Je glissai la main dans la poche de mon pantalon et palpai les billets de cinq livres.

*Je ne tiens pas à ce que le premier venu vienne y fourrer son nez*, avait dit Dix. L'allusion n'était pas voilée. J'étais bien payé et le reste ne me regardait pas. Je ferais mieux de commencer par ne pas y fourrer mon nez.

Ann entra dans le bureau.

— Je les ai vus partir.

Je tendis la main et l'attirai sur mes genoux.

— Ça n'a pas marché aussi bien que j'espérais. L'agence n'ouvrira pas avant un an.

— Oh! (Son air soulagé m'agaça.) Ça vaut peut-être mieux, tu sais, Harry. Je n'aime pas leur allure.

— Mais enfin, ce n'est tout de même pas comme si on devait habiter avec eux. A moi non plus, ils ne me plaisent pas particulièrement, mais ils ont de l'argent et ils le lâchent facilement. Je ne peux pas me permettre de laisser passer la moindre occasion, Ann, tu le sais bien. Ils sont en train de travailler à un nouveau poste de télévision qui sera insensible aux parasites provenant de la circulation. Quand le poste sera lancé, il révolutionnera le marché, mais pour l'instant, ils ont quelques ennuis. Ils m'ont loué une partie du garage et ils vont la transformer en atelier. Dès que leur poste est au point, ils le lancent et j'ouvre l'agence.

— Mais ce n'était pas le premier projet, ça. Il t'avait fait croire que...

— Oui, je sais. Mais il ne voulait pas me parler du poste avant d'être sûr qu'il pourrait s'installer ici. Tu sais, il faut être prudent quand on va lancer un nouvel appareil. Tu ne peux pas t'imaginer le nombre de gens qui sont tout prêts à te voler tes idées.

Je défendais Dix, alors que je pensais exactement comme elle.

— Peut-être; mais il y a quelque chose là-dedans qui n'est sûrement pas normal. Ils pourraient demander une patente, non?

Tout ça commençait à m'agacer.

— Je ne sais pas. Ne te casse donc pas la tête pour ça. Ce qui est sûr, c'est qu'il est disposé à me payer quinze livres par semaine pour la place dont il a besoin et ça me suffit.

— *Quinze livres par semaine?*

Je sortis la liasse de billets de cinq livres et la laissai tomber sur ses genoux.

— Voilà : un mois de loyer d'avance et on n'a même pas besoin de l'inscrire en comptabilité.

— Harry! Soixante-quinze livres!

Je la regardais, espérant que ça l'exciterait ou du moins que ça lui ferait plaisir, mais je me rendais bien compte qu'elle était trop prudente, qu'elle voyait trop clair pour se laisser emballer comme moi.

— Ils ne me disent rien qui vaille. Je t'en prie, Harry, sois raisonnable, rends-leur cet argent et n'aie plus rien à voir avec eux.

— Pour l'amour de Dieu! Mais on en a besoin, de cet argent.

— Non, pas de celui-ci.

— Tu t'imagines des choses... et tout ça parce que Dix a une cravate trop voyante!

Elle se leva et se planta en face de moi :

— Ce n'est pas ça. Quinze livres par semaine pour un coin de ce garage, c'est ridicule, tu le sais bien! Mais enfin, il y a une boutique libre au bout de la rue; ils pourraient l'avoir s'ils veulent pour six livres par semaine. Pourquoi ne la louent-ils pas? Pourquoi vien-

ment-ils ici? Pourquoi venir payer si cher ce malheureux coin de garage?

Je commençais à me fâcher.

— Ecoute, Ann, je comprends parfaitement que tu ne veuilles pas que je me colle des histoires sur le dos. Mais je ne suis pas un imbécile, et des histoires, je n'en aurai pas. Ces deux types sont peut-être des faisans, mais quel mal peuvent-ils faire? J'ai besoin d'argent, j'en ai terriblement besoin. Regarde un peu les factures qu'on a à régler. Inutile de te rappeler dans quelle situation on se trouve. Je garderai cet argent; par conséquent, ne parlons plus de cette histoire.

— Harry, je t'en prie...

— C'est moi qui mène l'affaire, Ann. Toi, tu tiens la maison. Alors, je t'en prie, ne te mêle pas de ça.

— Mais chéri, tu ne vois donc pas...

— Oh! ça suffit.

Elle me regarda un long moment, puis se détourna et sortit lentement du bureau.

Je pris les billets de cinq livres et les considérai pendant un bon moment.

J'avais été trop bête, pendant trop longtemps. Je garderais cet argent. Il était grand temps qu'Ann apprenne à s'occuper de ses affaires et me laisse me débrouiller avec les miennes.

Je m'assis et me mis à réfléchir. Personne ne vint me déranger. A six heures et demie, je décidai que la journée était finie et qu'il était temps de fermer. En me dirigeant vers les portes, je vis Bill qui traversait la rue et s'apprêtait à entrer. Il sortait du bureau de tri.

— Hello!

— J'allais fermer. Entre. Et ton nouveau boulot, ça te plaît?

Il m'aida à fermer les doubles portes.

— Le boulot est au poil. Pas grand-chose à faire

pour le moment, mais la semaine prochaine, on a un important chargement à surveiller. Garde ça pour toi, hein, Harry.

— On ne peut pas s'occuper moins que moi de ce qui se passe en face. Je suis bien content que tu sois venu, Bill. J'ai de l'argent pour toi.

— Ça ne presse pas. Je n'en ai pas besoin en ce moment.

— Tu vas le prendre pendant que je le tiens. Je viens d'avoir un peu de chance.

Il me lança un rapide regard interrogateur.

— Ça fait plaisir à entendre. Il était temps que tu aies de la chance.

— Viens dans le bureau.

Quand nous fûmes assis tous les deux, je glissai cinq billets de cinq livres vers lui, sur le bureau.

— Tu auras le reste le mois prochain. J'ai cédé un bout du garage à une boîte de radio et, mon vieux, tu me croiras si tu veux, ils me donnent quinze sacs de loyer par semaine!

Bill en siffla.

— Ça, c'est du joli travail. Tu es sûr que tu ne veux pas le garder encore un peu?

— Prends ça. Bill. Je n'aime pas les dettes.

— Comme tu voudras. (Il mit les billets dans sa poche.) Qu'est-ce que tu avais, samedi soir, Harry?

Je souris, mais je ne pus pas le regarder en face, et pour masquer mon embarras, j'allumai une cigarette.

— Oui, j'ai fait l'idiot, hein? C'est justement ce que je disais à Ann; j'étais en train d'arranger cette histoire de radio, et ils ont voulu me voir samedi soir. Je ne voulais pas avertir Ann avant d'être sûr que ça marcherait, tu comprends. C'est pourquoi j'ai raconté que j'étais obligé d'aller faire un dépannage. C'est bête

quand on y repense. D'ailleurs, Ann avait bien deviné que je ne disais pas la vérité.

Bill me lança un regard à l'ancienne mode.

— Moi aussi, je m'en étais aperçu. Tu n'es pas taillé pour ce genre d'acrobaties, Harry. Tu ne nous as pas arrangé une soirée très agréable, tu sais. Ann en était malade et moi aussi.

Il commençait lui aussi à m'agacer.

— Vous faites beaucoup trop d'histoires autour de moi, vous deux. Je n'étais pas sûr d'enlever l'affaire et je ne voulais pas décevoir Ann, c'est tout.

— Te mets pas en boule, fit Bill avec un sourire. Bon, enfin, tu as fini par l'enlever. Félicitations. Ça doit être de beaux pigeons, pour te payer si cher un coin du garage. Tu te rends compte, il y a justement une boutique à louer en haut de la rue qui..

Je commençais à en avoir assez d'entendre parler de cette boutique à louer.

— Je sais, Ann me l'a déjà dit. Mais après tout, c'est leur affaire, s'ils veulent venir s'installer ici, non?

Il ne tarda pas à voir que je commençais à me fâcher.

— C'est tant mieux pour toi, en tout cas. Mais à propos, Harry, qu'est-ce que c'est que ces types-là? Comment s'appelle leur maison?

Sa question me fit comme un coup : je me rendais compte soudain que je ne connaissais pas le nom de la maison.

— Le type que j'ai vu s'appelle Dix, Ed Dix. Sa boîte fabrique un nouveau poste de télévision. Pour le moment, c'est un secret. Ils feront les essais ici.

— Oui, mais comment s'appelle la boîte?

Je me sentis rougir :

— Je ne sais pas. C'est une petite société qui démarre.

— Eh bien! ils ne feront peut-être pas long feu s'ils commencent à balancer quinze livres par semaine pour

louer un coin de garage. Enfin, espérons qu'ils savent ce qu'ils font. Ce doit être un truc pour éviter de payer l'impôt sur les bénéfiques commerciaux, ou quelque chose comme ça.

— C'est ce que je crois aussi.

Il écrasa sa cigarette, se passa la main sur le côté du nez et releva les yeux en souriant d'un air un peu gêné.

— Excuse-moi si je me mêle de ce qui ne me regarde pas, commença-t-il, mais à ta place, j'évitais ce genre de cachotteries. Ann en était complètement bouleversée.

Il me portait nettement sur les nerfs.

— Je t'en prie, ne remets pas ça sur le tapis. Ann et moi nous en avons parlé tous les deux et tu n'as pas à te tourmenter.

— Je croyais seulement que je devais le faire remarquer. (Il se leva.) Enfin, je me sauve. A bientôt, Harry. Je le raccompagnai jusqu'à l'entrée du garage.

Il s'arrêta devant la Jaguar.

— Alors, elle gare sa voiture ici.

— Oui, tu vois.

J'essayais de paraître naturel et indifférent, mais sans grand succès. Il me regarda :

— Une drôle de fille, Harry. Le genre de fille qui donnerait des idées à n'importe qui : elle m'en a donné quelques-unes à moi.

— Vraiment?

— Une fille comme ça a besoin de surveillance. Si tu veux mon avis : surveille-la.

— Tu déménages, Bill. Surveille-la si tu veux. Moi, mon boulot me suffit.

Mon sourire s'était figé et mon irritation tournait à la colère.

— Dis donc, Harry, c'est par elle que tu as connu Dix?

— Bon Dieu! mais qu'est-ce que tu veux dire?

Je sentais le sang me monter au visage.

— C'est clair comme le jour! répondit Bill. Tu t'imagines tout de même pas que tu m'as donné le change, l'autre soir, non?

— Ecoute-moi, Bill...

— Je n'ai rien à écouter. Ce que je vois ne me plaît pas. Tu as besoin qu'on te dise tes quatre vérités, Harry. Tu te rends complètement ridicule avec cette fille.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Et puis, si tu n'es pas capable de dire des choses raisonnables, tu ferais mieux de te tirer.

— Ne nous fâchons pas, Harry. Ça saute aux yeux... Tu as vu la fille hier soir, n'est-ce pas? Tu as peut-être vu Dix, c'est entendu, mais elle était là aussi. Y a des signes qui ne trompent pas. Quand un homme a envie d'une femme comme tu as envie d'elle, il a tout à fait l'allure que tu avais hier soir. Et maintenant, je vais te donner un conseil : pense à Ann avant de faire quelque chose dont tu auras honte. Tu ne tiens peut-être pas à ta dignité, mais il faut faire un effort pour ta femme.

Je me tenais debout, immobile, fixant Bill d'un regard furieux.

— Tu te trompes de bout en bout! Et je t'interdis de me parler comme ça!

— T'excite pas. Et pas la peine de me regarder comme si tes yeux étaient des pistolets. Je sais ce que tu mijotes. Laisse tomber cette fille. Elle ne vaut rien, je te dis. Et arrange-toi pour qu'elle te laisse tomber aussi. Tu as Ann, et Ann vaut cent filles comme celle-là. Tu es marié, tu as des responsabilités et tu ne peux plus te conduire comme un gamin.

Je fermai le poing et le lançai dans sa direction. J'étais si furieux que j'en avais oublié qu'il avait été champion des poids légers du bataillon. Il esquiva l'attaque et m'envoya un crochet à la mâchoire.

Je sentis à peine le coup, mais je m'abattis, raide comme un poteau.

Il se pencha sur moi :

— Désolé, Harry, mais tu l'as cherché. C'est vraiment pas très fort d'attaquer avec son droit.

Il m'attrapa par le poignet et me remit debout. Je tremblais de rage et me dégageai d'un geste hargneux.

— Fous-moi le camp!

— Ecoute, Harry, je t'ai dit que j'étais désolé. Ne nous bagarrons pas...

— Tire-toi!

Je me tournai et je me dirigeai vers le bureau.

— Harry...

J'entrai et claquai la porte.

## VII

Le lendemain matin, un peu après neuf heures, Berry arriva avec trois ouvriers et un camion plein de planches. Je ne l'approchai pas, car j'étais d'une humeur massacrante, encore furieux contre Bill et agacé presque jusqu'à l'exaspération par le silence soucieux d'Ann.

Mais je savais que la principale raison de mon humeur venait de ce que je n'avais pas vu Gloria depuis le samedi soir. J'attendais qu'elle vienne chercher sa voiture et chaque fois que quelqu'un entrait au garage, je bondissais du bureau comme un diable de sa boîte, espérant que ce serait elle, à tel point que je finis par me faire l'impression d'un fauve en cage.

Ce qui m'ennuyait aussi, c'était que Bill ait si bien deviné. Si j'étais aussi transparent que ça, Ann ne se laisserait pas longtemps prendre à mes mensonges et je n'aimais pas du tout penser à ce qui se passerait ensuite.

Le bruit des coups de marteau n'était guère fait pour me calmer les nerfs, et, il faut dire que les trois ouvriers s'en donnaient à cœur joie. Mais je fus surpris du travail qu'ils abattirent dans la journée. Le soir, toutes les charpentes étaient montées et un établi installé.

Ils cessèrent de travailler vers six heures et une fois

qu'ils furent partis, je descendis pour dire un mot à Berry.

— Vous ne les avez sûrement pas laissés s'amuser. Ils ont drôlement démarré, hein?

Il me jeta un long regard puis hocha la tête :

— Il faut que ça soit prêt vendredi. Quand Ed veut quelque chose, il l'a.

— Vous avez l'air en bonne voie!

Un grognement; je voyais bien qu'il n'avait pas particulièrement envie de bavarder avec moi.

— Au fait, repris-je, j'ai oublié de lui demander le nom de la maison.

Il détourna les yeux :

— Alors, vous feriez mieux de le lui demander à lui. Moi je ne suis rien dans l'histoire. (Il repoussa son chapeau sur le derrière de sa tête.) Bon, allez, je vais me tirer.

— Traversons la rue. On va en boire un en vitesse avant que vous ne partiez.

— Non, merci, j'ai un rendez-vous!

Et il se mit à secouer ses vêtements tout en se dirigeant vers la Humber qu'il avait arrêtée près de la Jaguar de Gloria.

— Vous avez vu Gloria ces jours-ci?

Il me lança un regard vide.

— Qui ça?

Je me sentis rougir.

— Gloria Selby.

— Je l'ai vue samedi dernier. Comme vous. Pourquoi?

— Oh! pour rien, comme ça. Elle ne se sert pas souvent de sa voiture.

— Ça vous embête?

Je me forçai à rire :

— Non, seulement c'est dommage de ne pas se servir d'une belle bagnole comme ça.

— Ça, c'est son affaire. Bon, moi, je me tire. Salut.

Il monta dans sa Humber, recula et s'en alla, me plantant là, penaud et furieux.

« J'ai fait une gaffe, me dis-je en rentrant au bureau. Je n'aurais pas dû lui parler de Gloria. »

Je m'assis, et allumai une cigarette tout en regardant d'un œil absent le dessus de ma table. Je restai comme ça plusieurs minutes puis j'étendis la main et attrapai l'annuaire téléphonique. *Selby A., Selby George, Selby Gloria*. Je répétais son numéro à mi-voix, me levai, allai à la porte donnant sur l'escalier, l'entrouvris de quelques centimètres et tendis l'oreille. Ann allait et venait dans le living-room. J'écoutai quelques minutes puis refermai la porte et retournai au bureau. Mon cœur bondissait dans ma poitrine lorsque je composai son numéro. Je m'assis et entendis d'abord brrr-brrr-brrr sur la ligne puis un autre son : des pas dans l'escalier.. Saisi de panique, je raccrochai.

La porte s'ouvrit et Ann entra.

— Je vais monter le livre. Je peux commencer pendant que mes pommes de terre vont cuire.

— Il est là.

Bien que je n'aie pas levé les yeux, je savais qu'elle me regardait.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Harry?

— Pourquoi? Qu'est-ce que tu veux dire?

— Excuse-moi, chéri. Ce n'est pas la peine de crier. Je pensais que tu avais l'air..

— Je ne criais pas, répliquai-je en me levant. Je ferais aussi bien de fermer.

Toujours sans la regarder, je sortis du bureau. Je n'avais pas fait quatre pas que le téléphone sonna. Je me retournai vivement puis me retins à grand-peine de me précipiter comme un fou sur l'appareil.

Ann décrocha.

— Garage Harry Collins.

Je restais là à la regarder, la bouche sèche. Elle fronça les sourcils :

— Allô! Allô! (Elle leva les yeux vers moi.) Allô! Elle attendit quelques secondes puis raccrocha :

— On a dû être coupés, fit-elle. Il n'y a personne sur la ligne.

Etait-ce Gloria qui avait essayé d'appeler? Avait-elle raccroché en entendant la voix d'Ann? Pourquoi diable fallait-il que celle-ci se trouvât là juste au mauvais moment?

J'allai à l'autre bout du garage. Elle me suivit. Je ne me retournai pas, mais tout en fermant les portes, je la vis qui regardait le travail de la journée.

— Ils n'ont pas perdu de temps, hein?

— Oui, on dirait.

Les portes étaient fermées. Nous nous tenions tous deux l'un à côté de l'autre dans notre garage qui ressemblait à un hangar, contemplant les poutres blanches et l'établi.

— Qu'y a-t-il, Harry?

— Mais, rien; qu'est-ce que tu veux dire?

Elle me regardait avec un sourire gêné.

— Ecoute, chéri, il y a sûrement quelque chose qui ne va pas. Tu es tellement bizarre! Je ne te reconnais plus. Je sais que je t'ai ennuyé, hier, et je le regrette. Mais ne continuons pas comme ça.

— Je t'assure qu'il n'y a rien. Ne fais pas d'histoires, pour l'amour du ciel! Tu ne crois pas que tu ferais mieux de t'attaquer à la comptabilité? Il est sept heures moins vingt.

— Très bien.

Je savais qu'elle me regardait, mais je ne voulais pas lever les yeux. Je me demandais toujours si c'était Gloria qui avait appelé et si elle allait rappeler.

— Harry, mon chéri...

Je me rendis compte qu'elle était tout près de moi et qu'elle levait la tête pour que je l'embrasse.

— Allons, Ann, il commence à se faire tard.

Elle me passa les bras autour du cou et pressa son visage contre le mien.

— Je t'en prie, Harry, ne continuons pas.

Le téléphone se mit à sonner.

Je la repoussai et, dans ma hâte d'arriver au téléphone avant elle, je dus être un peu trop brutal car elle recula en trébuchant.

— Oh! pardon, Ann. (Je tendis la main pour l'aider à conserver son équilibre, mais elle esquiva mon geste.) Je vais répondre.

Je courus au bureau et décrochai.

— Allô?

— Allô, Harry?

Au son de cette voix chaude et grave, je sentis un frisson courir le long de ma colonne vertébrale.

— Allô! oui, j'écoute.

Je lançai un coup d'œil par-dessus mon épaule : Ann s'approchait du bureau.

— Vous êtes seul?

— Non.

— Voulez-vous que je raccroche?

— Non. Que puis-je faire pour vous?

Ann entra dans le bureau. Je me penchai en avant pour prendre un crayon et éviter qu'elle voie mon visage. Elle traversa le bureau et gagna la porte de derrière.

— Je me disais que si vous n'aviez rien de mieux à faire, vous pourriez peut-être passer me voir.

Mon cœur fit un bond.

— Mais oui, on peut arranger ça. Vers quelle heure?

Ann avait monté l'escalier; je l'entendis refermer la porte sur le palier.

— Maintenant, ça va. Elle est partie.

Gloria se mit à rire.

— Je n'aurais pas dû vous appeler, mais je m'ennuyais tellement! J'ai pensé que si vous vous ennuyiez aussi, ça vous dirait peut-être quelque chose de faire un saut jusqu'ici. On donne un bon film au Plaza. A moins que vous ne soyez obligé de rester chez vous?

— Non, pas du tout. A quelle heure voulez-vous que je vienne?

— Oh! vers huit heures? Vous êtes sûr que ça ne vous gêne pas d'abandonner votre femme?

— Non, ça va très bien, elle est occupée à la comptabilité.

— Alors, d'accord, vers huit heures.

— Entendu.

Je raccrochai lentement, tendis la main et pris une cigarette. En l'allumant, je vis que mes mains tremblaient.

« Non, me disais-je, tu ne peux pas faire ça à Ann. » Mais je m'écoutais à peine. C'était peut-être l'occasion. Gloria était seule, elle m'avait demandé de venir la voir. C'était peut-être ça... ce à quoi je n'avais cessé de penser depuis qu'elle m'avait embrassé.

« Vas-y! Profites-en, débarrasse-toi de cette obsession. Ne laisse pas une occasion comme ça te filer entre les doigts. »

Je regardai ma montre. Il était sept heures moins dix : j'avais tout mon temps pour me laver, me changer et être à Bond Street à huit heures.

Je montai et entrai dans le living-room. Ann était assise à la table, reportant les factures dans le grand livre.

— Il faut que je sorte après dîner, Ann. C'est Dix

qui m'a téléphoné. Il veut que je rencontre les autres directeurs ce soir.

Cette fois, je n'étais pas plein de whisky et de confiance; le mensonge était très difficile. Je n'arrêtais pas de bouger tout en parlant car je savais très bien qu'il me serait absolument impossible de la regarder en face.

Elle ne dit rien et cela me mit encore plus mal à l'aise que si elle était entrée dans la chambre à coucher et m'avait dit que je mentais.

— Tu entends, Ann? fis-je en élevant la voix pendant que j'ôtai ma chemise, il faut que je sorte après dîner.

— Oui, j'ai entendu.

Elle avait dit cela calmement, sans quitter la table. Tout à coup, je me sentis traversé par une espèce de rage.

J'entrai dans la salle de bains, puis une fois rasé et lavé, repassai dans la chambre. Je l'entendais remuer dans la cuisine. Si seulement je lui avais dit que je devais sortir immédiatement! Tout annonçait que le dîner allait être un rude moment à passer.

J'avais remis mon costume lorsqu'elle m'annonça que le dîner était prêt.

— Ça a l'air bon, commençai-je en m'asseyant. Je suis désolé de devoir te laisser, Ann, mais Dix veut que je rencontre les deux autres. Ils ne viennent à Londres que de temps en temps.

Elle ne dit rien, mais s'assit en face de moi pendant que je me servais de bacon. Je lui jetai un regard en biais : son visage était pâle, impassible, et elle tenait les yeux baissés.

— Pour l'amour de Dieu! tu ne vas tout de même pas te mettre à bouder parce qu'il faut que je sorte, non?

Elle leva les yeux et je fus saisi de voir de la colère dans son regard.

— Je ne boude pas, Harry. Je voudrais que tu ne sortes pas ce soir, mais je sais bien que ce n'est pas ça qui t'arrêtera. J'espère seulement que tu te rends compte de ce que tu fais.

— C'est absolument ridicule! J'ai une occasion de gagner un peu d'argent et tu fais de ton mieux pour me rendre la tâche difficile. Uniquement parce que Dix porte une cravate un peu voyante, tu montes sur tes grands chevaux. Nous sommes dans la mélasse et il faut absolument trouver un moyen d'en sortir; or le moyen, le voilà. Alors, je t'en prie, garde un peu tes critiques pour toi. Il s'agit d'affaires et tu n'as qu'à me laisser me débrouiller tout seul.

— Tu es bien sûr qu'il s'agit d'affaires? Comment peux-tu dire ça, Harry? Tu ne te rends donc pas compte que je vois clair dans ton jeu? Tu me prends pour la dernière des imbéciles?

— Qu'est-ce que tu veux dire? Naturellement qu'il s'agit d'affaires!

— Cette Selby n'est-elle pas une amie de Dix?

Je me sentis changer de couleur.

— Mais qu'est-ce qui peut te faire croire ça? Pourquoi la mêler à tout ça?

— N'est-ce pas elle qui t'a présenté à Dix, Harry?

— Elle n'a rien à y voir... Tu ne pourrais pas t'ôter cette idée-là de la tête, non?

Elle me regarda, pâle et impassible.

— Est-ce que tu vas encore me mentir, Harry? Tu perds ton temps. Tout ce que je veux, c'est la vérité. Si tu as envie de cette fille, dis-le, et ne joue pas de comédie. C'est elle qui vient d'appeler, n'est-ce pas? Ce n'était pas Dix.

Je la regardai. J'avais froid soudain... En un éclair, je vis le danger et cela m'effraya.

— Ecoute, Ann...

— Harry! Est-ce que tu vas enfin cesser de chercher des faux-fuyants? Je te pose une question toute simple et je veux une réponse. Vient-elle de t'appeler, ou ou non?

— Oui, elle vient de m'appeler.

— Elle voulait que tu ailles la voir?

— Oui.

— Très bien alors, vas-y si tu veux, je ne t'en empêcherai pas. Si elle a tant d'importance pour toi, va la retrouver. Je ne veux pas de toi si c'est ce que tu ressens pour elle.

— Pour l'amour du ciel, Ann...

— N'aie pas l'air terrifié comme ça. C'est très bien. Je veux que tu sois heureux. Si tu crois que cette fille peut te rendre heureux...

— Assez! Il n'y a rien de tout ça, Ann! Je te défends de dire des choses pareilles. Je me suis conduit comme un pauvre imbécile. S'il est question d'un choix entre toi et elle, tu sais bien qui je préfère. Je suis désolé. Je n'irai pas. Il suffit que je te voie dans cet état pour que je redevienne raisonnable. Pour rien au monde je ne voudrais te faire du mal ou te rendre malheureuse.

— Ne dis pas ça si c'est la peur qui te fait parler, Harry. Je n'avais pas l'intention de te faire peur. Je voulais seulement être sûre que c'est moi que tu veux. S'il n'en est pas ainsi, dis-le, je m'en irai. Je peux subvenir seule à mes besoins, mais jamais je ne supporterai de te partager avec une autre.

— Elle n'a absolument aucune importance pour moi, crois-moi, Ann. C'était uniquement de l'attirance physique, ça m'a chaviré. Mais ça ne se reproduira plus, je te le promets. Vrai, chérie; je t'assure que ça n'arrivera plus.

Tout à coup, elle s'assit et se couvrit le visage de ses mains.

— Ann, ma chérie, ne pleure pas; pardonne-moi. C'est fini, ça n'arrivera plus.

Je m'approchai d'elle pour la prendre dans mes bras.

— Harry, tu ne peux pas savoir combien il m'en a coûté de te dire tout cela! fit-elle en s'agrippant à moi. Mais il fallait bien régler la situation d'une façon ou d'une autre, n'est-ce pas? Oh! chéri, essaie de lutter; ne la laisse pas détruire ce que nous avons construit tous les deux. C'est si facile à détruire!

— Ne t'inquiète plus, Ann. Je me suis conduit comme un idiot. Ça n'arrivera plus jamais!

Elle pressa son visage contre le mien :

— Tu es seul à pouvoir faire en sorte que ce soit bien vrai, chéri. J'ai confiance en toi; ne me mens plus jamais. Et s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour t'aider, dis-le-moi. Je t'aime tellement, Harry! Mais ça m'est impossible, je ne peux pas te partager.

Je la pris dans mes bras, la portai dans la chambre et la posai sur le lit.

— Ça n'arrivera plus jamais, Ann; tu es la seule qui aies de l'importance pour moi... Oh! Ann, je suis fou de toi!

— Mais, Harry, ton dîner va refroidir.

— Le dîner, je m'en fous!

— Attends, laisse... je vais le défaire. Non, chéri, tu vas le déchirer. Oh! Harry...

Le réveil sur la table de nuit marquait huit heures vingt quand le téléphone sonna.

Ann se raidit et ses doigts se crispèrent sur mon bras.

— Tu devrais aller répondre.

— Laisse sonner.

Nous étions allongés l'un près de l'autre, écoutant la sonnerie régulière, et nos cœurs battaient.

— C'est peut-être important.

— Rien n'est aussi important que toi.

Le téléphone sonna longtemps, mais au bout d'un moment, je ne l'entendis plus.

## VIII

Le lendemain matin, dans mon bureau, repensant à tout cela, je me rendis compte à quel point j'avais été idiot. J'avais été à deux doigts de briser mon ménage pour une fille que je connaissais à peine. Je m'étais bêtement persuadé que je m'en tirais parfaitement alors que pas un instant Ann et Bill n'avaient cessé de voir clair dans mon jeu. Il fallait vraiment que j'aie perdu l'esprit!

Enfin, c'était passé. Et j'étais bien content qu'Ann ait pris les choses de cette façon. Si elle n'avait pas eu le cran de faire tout éclater au grand jour, notre union n'y aurait probablement pas résisté.

J'allumai une cigarette et repoussai ma chaise. Qu'est-ce que Gloria avait bien pu penser de moi en ne me voyant pas venir? Devinait-elle qu'Ann avait tout découvert ou croyait-elle que je l'avais laissée attendre exprès? Je m'agitai, mal à l'aise. Après tout, elle pouvait penser ce qu'elle voulait, quelle importance? De quel droit me téléphonait-elle ainsi? Elle n'avait qu'à s'en prendre à elle-même. Néanmoins, je craignais le moment où elle viendrait chercher sa voiture, mais j'espérais que, dans ce cas, elle ne la ramènerait pas. Si je la voyais arriver avant qu'elle m'aperçoive, j'étais décidé à laisser Tim s'occuper d'elle et à l'éviter.

Lorsque j'entrai dans le garage, les ouvriers travaillaient ferme sous la direction de Berry. Les cloisons étaient terminées et ils mettaient la porte en place.

— Vous aurez sûrement fini ce soir.

— Il y a encore un tas de choses à faire à l'intérieur, grogna Berry.

Et il s'éloigna. Visiblement on n'avait pas besoin de moi... J'allai donner un coup de main à Tim qui, à l'établi, s'attaquait au délicat réglage d'une magnéto.

Dans le courant de la journée, Joe et Louis arrivèrent dans la Buick, transportèrent deux lourdes valises de cuir dans leur atelier et s'y enfermèrent.

Je m'attendais toujours à voir Gloria paraître; à mesure que les heures passaient sans qu'elle donne signe de vie, je me sentais devenir de plus en plus nerveux. Chaque fois que le téléphone sonnait, je bondissais et à chaque fois je me sentais désagréablement déçu en constatant que ce n'était pas elle qui était au bout du fil.

Vers cinq heures, Berry entra dans le bureau :

— On va travailler tard, m'annonça-t-il; on n'aura pas fini avant dix heures.

— Okay. Je fermerai et quand vous serez prêts à partir, dites-le-moi, je vous ouvrirai. Ça vous va?

— Très bien.

Il rentra dans l'atelier et ferma la porte.

A six heures et demie, je fermai les portes du garage, puis m'approchant de leur atelier, tournai la poignée de la porte. Elle était fermée à clé.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda Berry d'un ton sec.

— Je viens de fermer. Je me demandais comment vous alliez, là-dedans.

— Très bien. On est occupés.

Je me faisais l'effet d'un imbécile, planté là, derrière

cette porte fermée à clé Je me dirigeai vers le bureau, un peu irrité par cette rebuffade. « Oh! et puis après tout, me dis-je en éteignant et en montant l'escalier, s'ils veulent faire des mystères, ça les regarde. »

Ann m'accueillit avec un sourire :

— Le dîner est prêt dans une minute.

— Je me lave et je te rejoins.

Tout en faisant ma toilette, je me demandai ce qui pouvait bien se passer dans ce mystérieux réduit. J'étais absolument certain qu'aucun des trois n'était spécialiste de la radio. Je commençais à regretter d'avoir loué cet emplacement à Dix et j'étais bien certain que l'agence resterait toujours dans le domaine des rêves. On s'était servi de cette histoire pour m'allécher, mais dans quel but? Pour une raison qui m'échappait, Dix avait besoin de s'installer dans mon garage. Le fait qu'il aurait pu louer la boutique du bout de la rue à un prix beaucoup plus bas indiquait qu'il avait besoin de mon garage uniquement pour sa position. Pour voisins immédiats, j'avais, d'un côté un petit bijoutier, de l'autre un bureau de tabac. Mes quatre gaillards préparaient-ils un cambriolage? Allaient-ils essayer d'entrer chez le bijoutier en perçant le mur qui le séparait du garage? C'était peu vraisemblable. Je lui avais donné ma montre à réparer et j'avais pu constater que le magasin ne contenait que peu de choses, certainement sans grande valeur. Le bureau de tabac? Là encore, il s'agissait d'une entreprise bien modeste et le propriétaire, que je connaissais, m'avait dit son intention de fermer boutique.

Je me laissais peut-être emporter par mon imagination. Mais j'étais curieux et je me proposais, après leur départ, d'essayer d'ouvrir la porte du réduit pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Pendant que nous étions en train de dîner, Ann me dit tout à coup :

— Je vais voir maman demain, Harry.

Je levai les yeux, surpris. Une fois par moi, Ann allait passer la nuit chez sa mère, à Leytonstone et j'avais oublié que le jour de cette visite tombait le lendemain. Immédiatement, je pensai à Gloria. Cette idée m'avait sauté à l'esprit et c'était un peu comme un réflexe qui m'avait échappé. Je la chassai vite, mais elle m'était venue si spontanément et si violemment que cela me fit peur.

— J'avais oublié, fis-je en essayant de parler calmement. Bon, c'est très bien.

— Tu sais, si tu préfères que je reste, je n'irai pas.

— Mais pas du tout. Vas-y, elle doit compter sur toi.

— Oui, mais je pourrai lui téléphoner.

Je levai la tête en fronçant les sourcils :

— Je ne vois pas du tout pourquoi tu n'irais pas. Tu y vas toujours.

— Oui.

Une longue pause assez gênante, puis :

— Harry, si tu crois que je ferais mieux de ne pas y aller, je n'irai pas.

Je me sentis devenir tout rouge.

— Alors tu n'as pas confiance en moi ?

— Mais si, chéri, mais je veux seulement te rendre les choses aussi faciles que possible.

— Je me suis conduit comme un pauvre imbécile, mais j'espère quand même que tu ne me prends pas pour un faible d'esprit. J'ai dit que ça n'arriverait plus; ça n'arrivera plus.

— Très bien, chéri, fit-elle en posant sa main sur la mienne. Est-ce que vous faites quelque chose avec Bill ?

Quand Ann allait chez sa mère, Bill et moi passions la soirée ensemble. Nous allions au Club de l'amicale du régiment faire une partie de billard en buvant quel-

ques verres. Ça me donnait l'occasion de rester en rapport avec quelques types que j'avais connus pendant la guerre. D'habitude, je voyais arriver ces soirées avec plaisir, mais ce soir, je me rendais compte que je n'avais pas du tout envie d'aller au club le lendemain.

— Je conviendrai de quelque chose avec lui.

— Nous ne l'avons pas vu depuis samedi. Il va bien, oui?

— Il va très bien. Il est passé lundi.

J'avais aperçu Bill de temps en temps de l'autre côté de la rue, mais je l'avais toujours évité et il n'était pas venu au garage. Je lui en voulais encore de m'avoir envoyé un swing, bien que j'aie été le premier à vouloir le frapper.

Vers dix heures, Berry cria du bas de l'escalier qu'ils s'en allaient. Je descendis pour ouvrir et refermer derrière eux.

La Humber était arrêtée dehors et j'aperçus Louis au volant.

— Salut, fit Berry. A demain matin.

Je regardai la voiture démarrer, puis refermai les portes.

Leur atelier avait été fermé à clé du dehors, mais il serait fort simple de dévisser le loquet. J'allai jusqu'à l'établi et au moment de prendre un tournevis, j'entendis un faible bruit et m'immobilisai brusquement.

Mon regard parcourut le garage faiblement éclairé : rien ne bougeait. Je restai plusieurs minutes immobile, l'oreille tendue, puis, pensant que le bruit n'était qu'une illusion, je retournai à la porte du réduit.

Je me rappelai soudain que je n'avais pas vu Joe partir dans la Humber. Était-il parti avant les autres ou était-il resté là?

Je collai mon oreille contre le panneau de la porte. Tout d'abord, je n'entendis rien, puis je perçus un faible

grattement, comme si quelqu'un, écoutant de l'autre côté comme moi du mien, eût remué un pied.

Je fis silencieusement un pas en arrière. Ainsi, Joe était toujours là. J'hésitai, puis frappai énergiquement à la porte.

Le silence qui suivit avait quelque chose d'angoissant.

— Il y a quelqu'un? demandai-je en frappant de nouveau.

Rien. Mais j'étais bien sûr que Joe y était. Je sentais presque la tension qui l'immobilisait là, derrière la porte. J'allai jusqu'à l'établi, posai le tournevis, puis rentrai au bureau, éteignis les lumières du garage et montai l'escalier d'un pas plutôt lourd et bruyant.

Ann faisait couler un bain.

— Ils sont partis?

— Oui. J'ai fermé. Je crois qu'il commence à pleuvoir.

Je n'allais pas lui dire que Joe était encore dans la maison. Elle n'y pouvait rien et ça ne ferait que la trasser.

— Je n'en ai pas pour longtemps, Harry.

— Ça va, ne te presse pas. Je n'ai pas encore lu le journal.

Je m'assis dans la salle à manger et jetai un coup d'œil sur le journal du soir. Rien n'attira mon attention. Quand j'entendis Ann faire clapoter l'eau de la baignoire, je me levai, éteignis la lumière, ôtai mes chaussures et redescendis l'escalier à pas de loup.

Arrêté à la porte du bureau, je regardai le garage que la lune éclairait faiblement.

Au bout d'un instant, l'oreille tendue, j'entendis le frottement et l'éclat d'une allumette et je sentis une odeur de tabac. Aucune lumière ne filtrait sous la porte du réduit. Qu'est-ce que Joe pouvait bien faire là dans l'obscurité? Quelques minutes passèrent, mais à part un

craquement de chaise ou le bruit d'un pied glissant sur le sol, je n'entendais rien. Il ne faisait rien, il restait là, assis dans le noir.

Je remontai. Ann avait pris son bain et faisait couler le mien. Je refermai la lumière de la salle à manger, entrai dans la chambre à coucher et me déshabillai.

Ma toilette terminée, je dis à Ann que je n'étais pas sûr d'avoir fermé la lumière dans le bureau et redescendis encore une fois l'escalier. Toujours aucun bruit. Tout était plongé dans l'obscurité.

J'abandonnai. Que faire d'autre? Berry, me soupçonnant de vouloir m'introduire dans le réduit, y avait-il laissé Joe de garde? Sur le moment, je ne voyais pas d'autre explication.

Je remontai.

J'étais trop préoccupé pour m'endormir. Ann, elle, dormait depuis longtemps. Allongé dans l'obscurité, je regardais le faible rayon de lune qui pénétrait par la fenêtre. Eagle Street était plongé dans le silence.

Le lendemain soir, je serais seul. J'avais beau faire, impossible d'éviter de penser à Gloria. Et pourtant je me débattais contre cette tentation. Même si j'essayais de la rencontrer demain, elle ne voudrait plus rien avoir à faire avec moi. Je lui avais posé un lapin et il serait bien étonnant qu'elle me donne une occasion de recommencer.

Je ne me sentais pas très fier de ne pas même lui avoir téléphoné après lui avoir dit que j'irais chez elle. Demain, je pourrais au moins l'appeler, pour m'expliquer avec elle. Et je n'irais pas plus loin. Je lui dirais qu'Ann était au courant et que l'on ne pouvait plus se voir. C'était la moindre des choses. Une fois cette décision prise, mon esprit se détendit et je m'endormis.

J'avais dû dormir quatre ou cinq heures. Tout à coup,

je m'éveillai; la lumière grise de l'aube filtrait à travers les rideaux. Un moteur de voiture se mit en marche et immédiatement, je pensai à Joe.

Je me glissai hors du lit, gagnai la fenêtre et entrouvris les rideaux.

Un fourgon postal était arrêté devant le trottoir d'en face. Deux postiers attendaient à côté. Je vis Bill sortir du bureau de tri et faire un signe de tête aux deux autres qui montèrent dans le fourgon.

Bill regarda sa montre, nota l'heure, puis grimpa près du chauffeur.

Le fourgon démarra. Il était trois heures et demie à ma montre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Ann d'une voix pleine de sommeil.

— Rien, rien. Je croyais avoir entendu une voiture démarrer, mais c'était un fourgon de la poste.

Et je me remis au lit, calmé une fois de plus.

Tout à coup, je me rappelai ce que Bill m'avait dit en m'annonçant sa nomination :

*Tu ne me croiras pas mais de temps à autre, on trimbale des chargements de valeur dans ces bagnoles et à l'avenir, dans ces cas-là, ton serviteur gardera le chauffeur et veillera à ce que personne ne touche à la camelote.*

Puis le lundi, avant qu'on ne se dispute, il m'avait dit : *Pas grand-chose à faire pour le moment, mais la semaine prochaine, on a un important chargement à surveiller. Garde ça pour toi, hein, Harry.*

Cette fois, j'étais bien réveillé. Était-ce à ce chargement que Dix en avait ? Avait-il préparé le vol d'un courrier postal ? Cela aurait expliqué pourquoi il avait loué une partie de mon garage et non pas la boutique du bout de la rue. J'étais juste en face du bureau de tri. Et cela expliquerait aussi pourquoi Joe était resté dans

le réduit : de là, il pouvait observer les allées et venues des fourgons postaux. Je me rappelais que Dix avait insisté pour avoir précisément cette partie du garage, avec une fenêtre qui donnait en plein sur le bureau de poste. Je sentis des gouttes de sueur froide me couler sur le visage. Si Dix avait préparé un hold-up, Bill était en danger. Et je connaissais assez mon ami pour savoir qu'il ne se soumettrait pas comme un mouton à un hold-up; il risquait de se faire sérieusement amocher.

Mon cœur faisait des bonds dans ma poitrine. Et puis, moi aussi, je pourrais être mêlé à l'affaire : si on découvrait que Dix s'était servi de mon garage pour observer les allées et venues des fourgons, et m'avait payé soixante-quinze livres pour s'y installer, pourquoi ne pas imaginer que je faisais partie du gang?

Ma première réaction fut de tout dire à Bill et de le laisser décider ce qui était préférable. Puis une autre idée me passa par la tête : je n'avais pas particulièrement envie que Bill se rende compte que Dix m'avait fait marcher si facilement, en supposant bien entendu qu'il m'ait fait marcher. La meilleure chose à faire était sûrement d'en parler d'abord à Gloria. Si je lui faisais carrément part de mes soupçons, elle aurait peut-être des renseignements sur Dix susceptibles de les confirmer, et si j'arrivais ainsi à être sûr que Dix préparait un hold-up, à ce moment-là, j'irais trouver Bill.

« Je verrai Gloria demain, décidai-je, et je tirerai ça au clair avec elle. »

Brusquement, je me demandai si elle-même ne faisait pas partie du gang. Mais non, sûrement pas : elle avait son affaire à elle, se débrouillait fort bien et avait un appartement dans Bond Street. Non, décidément, il était absurde de supposer qu'elle faisait partie de la bande. Dix était un ami à elle et après tout, elle n'était

pas responsable de ses amis. Mais une fois au courant de mes soupçons, elle trouverait peut-être quelque chose à me dire sur lui.

J'essayais d'étouffer l'espèce d'exaltation que je ressentais à l'idée de la revoir. Il n'y avait aucune raison de s'exalter, me disais-je. Il fallait que je la voie, mais il n'était absolument pas question de revenir sur la promesse que j'avais faite à Ann. Il ne se passerait rien entre nous; je lui parlerais de Dix, j'écouterais ce qu'elle aurait à me dire, puis m'en irais. Et si je n'avais pas voulu éviter de tracasser Ann en lui faisant part de mes soupçons sur Dix, je lui aurais bien dit qu'il fallait que je revoie Gloria. Mais si je me trompais? S'il n'y avait rien à reprocher à Dix et si mes soupçons étaient gratuits? Il n'y avait aucune raison d'inquiéter Ann avec ça.

Il serait bien temps de tout lui raconter si je trouvais des preuves.

## IX

Ann s'en alla tout de suite après le déjeuner. Elle prit une petite mallette contenant ses affaires de nuit et je l'accompagnai jusqu'à la porte. Dans le garage, Berry la regardait du coin de l'œil en rebouchant le radiateur de sa voiture.

Je ne fis rien pour le présenter et d'ailleurs, il nous tourna rapidement le dos.

Nous nous arrê tâmes sur le trottoir, à l'entrée du garage.

— Je serai de retour demain vers onze heures, fit Ann à voix basse. Tout se passera bien?

Je me forçai à rire.

— Bien entendu! Bill viendra sûrement cet après-midi et nous irons au club.

— Très bien, alors je m'en vais.

Elle m'embrassa avec un sourire un peu inquiet.

— Au revoir. Et mon bon souvenir à ta mère.

— Au revoir, Harry.

Je restai à l'entrée du garage jusqu'à ce que je l'aie vue disparaître puis je me dirigeai vers le bureau. Berry se retourna avec un sourire badin.

— Alors, on est veuf cette nuit?

Il me plaisait encore moins quand il prenait ce ton-là.

— Oui. Elle est partie voir sa mère.

— Les belles-mères ont parfois leur utilité, reprit-il avec un coup d'œil. Et surtout, soyez sage.

Bouillant de colère, j'allai m'enfermer dans le bureau, allumai une cigarette et essuyai mes mains moites sur mon mouchoir. J'hésitai quelques minutes, puis approchai le téléphone et composai le numéro de Gloria. Mon cœur battait à coups irréguliers pendant que la sonnerie retentissait. J'attendis près d'une minute avant de me dire que, décidément, elle devait être sortie, et je raccrochai.

L'après-midi, j'essayai à quatre reprises de l'appeler. Toujours pas de réponse.

J'étais sur le point de faire une cinquième tentative quand on frappa à la porte.

Je levai brusquement les yeux.

Bill se tenait devant moi, sa face rouge épanouie dans un large sourire.

— Salut, Harry. Je suis venu jeter un coup d'œil. Alors, c'est notre jour de sortie, ce soir?

Je ne l'attendais pas et son arrivée soudaine me déconcerta un peu. Je réfléchis à toute vitesse. La dernière chose dont j'avais envie, c'était d'aller au club avec lui, mais si je n'y allais pas, Ann l'apprendrait sûrement.

— Mais oui. (Je repoussai ma chaise en arrière.) Alors, à l'heure habituelle?

Une expression soudaine de soulagement passa dans ses yeux.

— D'accord. Je viens te prendre vers sept heures. Nous dînerons avant d'aller au club.

— Entendu.

Nous étions tous deux mal à l'aise. Bill essaya d'en sortir en m'offrant une cigarette. Je l'allumai puis je lui tendis du feu.

— Tu ne m'en veux pas, Harry?

— Ne fais pas l'idiot. Je l'avais bien cherché.

— Tout de même, je n'aurais pas dû faire ça. Enfin, n'en parlons plus. Je suis passé simplement pour te demander si c'était toujours entendu pour ce soir. Il faut que je m'en retourne. Je te verrai à sept heures.

J'entendis un bruit près de la porte et me retournai. Berry se tenait à l'entrée, ses yeux gris et froids fixés sur Bill.

— ... avez une allumette. Je crois que j'ai brûlé ma dernière.

Bill tendit sa boîte d'allumettes en regardant fixement Berry.

— Je te représente M. Berry, fis-je. Il s'occupe de la maison de radio dont je t'ai parlé. M. Yates.

Berry tendit la main :

— Enchanté, fit-il avec un large sourire. Alors, vous faites la fête tous les deux ce soir?

— On va essayer, répondit Bill.

— Il me semble vous avoir vu de l'autre côté de la rue. Vous êtes garde ou quelque chose comme ça?

Le regard de Bill brilla.

— Tout juste. Je viens d'être nommé.

— Et ça vous plaît?

— Y a pas à se plaindre.

— Et il n'y a probablement pas beaucoup d'occasions de s'agiter, je parie.

— Ça, c'est vrai.

Berry s'appuya au chambranle de la porte.

— Et qu'est-ce qui arrive si vous avez des ennuis? Vous n'êtes pas armés, quand même?

— Tu parles qu'on n'est pas armés! J'ai une mitrailleuse, une boîte de grenades et deux fusils automatiques. Et celui qui voudra s'y frotter le sentira passer.

— Allez! soyez sérieux, fit Berry en riant. J'ai en-

tendu dire que vous n'aviez pas d'autres armes qu'une matraque et un livre de prières!

Je me tenais debout à l'écart, écoutant la conversation, certain maintenant que mes soupçons étaient fondés. Pourquoi en effet Berry aurait-il amené la conversation là-dessus sinon pour essayer de soutirer des renseignements?

— Ne croyez pas tout ce que vous entendez, reprit Bill d'un air enjoué. Nous pouvons parfaitement nous en tirer et nous réservons une surprise à tout amateur de hold-up.

— Je ne vois pas pourquoi vous n'avez pas de voitures blindées, comme en Amérique. Là-bas, ils ont des fusils et s'il le faut, ils tirent.

— Oui, leurs flics aussi, ils tirent, repartit Bill. Nos flics à nous ne sont pas armés, mais il y a beaucoup moins de crimes ici que là-bas. Tirez-en vous-même la conclusion. (Il se tourna vers moi.) Allez, salut, Harry. Alors, à sept heures.

— Dites donc, intervint Berry, si vous n'avez rien de mieux à faire ce soir tous les deux, pourquoi ne pas venir chez moi? Je donne une petite soirée. Oh! rien d'extraordinaire; quelques filles, quelques bouteilles, de quoi s'amuser, quoi! Ça vous dit quelque chose?

— Non, merci, fis-je avant que Bill ait eu le temps de parler. Notre programme est déjà fixé. Merci quand même.

Berry haussa les épaules.

— Enfin, si vous changez d'avis, c'est au 3a Queen's Avenue, en haut. Venez quand vous voulez... Ed sera là, Gloria aussi.

Je sentis que Bill m'observait.

— Dommage, mais impossible pour ce soir.

— Il faut que je m'en aille, fit Bill. A bientôt.

Il fit un signe de tête à Berry et fila rapidement vers le bureau de tri.

Berry se fourra un doigt dans le nez en me fixant longtemps, d'un regard dur.

— Qu'est-ce que vous croyez? Il plaisantait?

— Il plaisantait sur quoi?

— Sur les mitraillettes et les fusils.

— Pourquoi? Ça vous inquiète? fis-je pour lui couper l'herbe sous le pied.

L'expression de ses yeux se fit encore plus dure, mais il arriva tout de même à rire.

— Non, je suis curieux, c'est tout. Enfin, je n'ai plus de temps à perdre. Ed passera demain.

— Pourquoi Joe est-il resté ici toute la nuit?

Je l'observais de près. Il cligna des yeux.

— Il avait à travailler.

— Dans le noir?

— Pourquoi pas? C'est le meilleur moment pour travailler, la nuit. Il n'y a pas de parasites.

Il se détourna et regagna son réduit.

Quelques minutes avant sept heures, Bill revint. Je m'étais changé et je l'attendais. Berry était parti mais je savais que Joe restait dans le réduit fermé à clé.

— Tu es prêt? demanda Bill.

— Tout de suite.

Il m'aida à fermer les doubles portes, puis nous descendîmes Eagle Street pour aller vers Oxford Circus. De là, un bus nous emmena vers Soho et nous parcourûmes Greek Street à pied jusqu'au petit restaurant grec où nous dînions d'habitude lorsque nous passions la soirée ensemble.

En attendant qu'on nous serve, Bill rompit soudain le silence :

— Il n'a rien d'un spécialiste radio, ton Berry.

— Et toi, tu crois que tu as l'air d'un garde de fourgon postal? Alors?

Bill sourit :

— Il a tout du mac.

J'étais à deux doigts de lui faire part de mes soupçons, mais après réflexion, je me retins. Ce soir, Gloria serait chez Berry et elle rentrerait sûrement chez elle vers minuit. A cette heure-là je serais probablement arrivé à me débarrasser de Bill; je pourrais passer la voir et m'expliquer avec elle. Il n'était pas du tout indiqué, ayant d'avoir vu Gloria, de faire part de mes craintes à Bill.

— Tu sais, à l'heure actuelle, tout le monde a plus ou moins l'air mac, fis-je d'un air négligent, bien content que la serveuse arrive au même moment avec le premier plat.

Après le dîner, nous allâmes jusqu'au club qui se trouvait du côté de Tottenham Court Road.

— Quand est-ce que tu as ce fameux chargement dont tu parlais, Bill? lui demandai-je en attendant sur le trottoir que le signal passe au rouge.

— Quel chargement? fit-il vivement.

— Tu ne m'as pas dit que tu avais un chargement important à convoier cette semaine?

— C'est vrai, mais je ne dois pas parler de ça.

— Alors, comme ça, il y a des mesures de sécurité même dans les postes. Sérieusement, Bill, as-tu un revolver? Je sais que tu te payais la tête de Berry avec ta mitrailleuse et tes grenades, mais est-ce qu'on vous donne des armes?

— Rien. J'ai une matraque qui peut à la rigueur donner la migraine, et je dispose également de mon astuce, un point, c'est tout.

— Et ça ne t'inquiète pas?

Il se mit à rire :

— Pas le moins du monde. Nous prenons nos précautions. S'il y a une alerte vraiment sérieuse, nous changeons les horaires et les parcours. Celui qui veut dévaliser une voiture doit connaître l'heure du départ et c'est justement ce qu'il ignore. Il n'y a pas eu un seul coup dur depuis des années.

— Dis donc, tu étais debout de bonne heure ce matin.

Il eut l'air un peu surpris.

— Tu m'as vu?

— J'ai entendu le fourgon et j'ai regardé par la fenêtre.

— De moi à toi, Harry, c'était une répétition pour le grand jour. Mais garde ça pour toi.

— Et quand c'est, le grand jour?

Il secoua la tête :

— Je ne peux pas te le dire. D'ailleurs je ne le sais pas moi-même. Ça nous tombera dessus sans qu'on s'y attende.

Il changea brusquement de conversation et se mit à parler des chances du Middlesex contre le Surrey. Je compris ce que cela voulait dire et me prêtai moi-même à une discussion animée. Il avait toujours été pour le Middlesex, mais je soutenais que cette année, les chances étaient du côté du Surrey.

Il était minuit dix quand nous sortîmes du club. Nous nous arrêtâmes sur le trottoir pour allumer une cigarette.

— Eh bien! je vais rentrer, fit Bill en étouffant un bâillement. Je me suis levé à une heure et demie, la nuit dernière. Heureusement que je suis de repos demain. Tu pourras te rentrer tout seul?

— Tout juste. Et toi?

— Il sourit.

— Je crois que j'en aurai encore la force, mais je sens

que si je ne me mets pas bientôt au lit, je vais m'endormir debout. A demain après-midi.

Nous nous quittâmes à l'extrémité de Greek Street. J'attrapai un bus pour Oxford Street que je parcourus rapidement en direction de Bond Street. Vers minuit vingt-cinq, j'étais devant chez Gloria. Pas de lumière. Était-elle rentrée et déjà couchée? C'était peu probable, mais pour plus de sûreté, je sonnai. Pas de réponse; elle n'était pas encore rentrée. J'allai jusqu'à un coin d'ombre des garagés et m'adossai au mur pour l'attendre.

Au bout d'un moment — il était près d'une heure — j'entendis une voiture. Un taxi suivit la ruelle et s'arrêta devant la porte.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine quand je vis Gloria en descendre. Elle avait une robe du soir blanche décolletée, et sans épaulettés, et portait un manteau de fourrure sur le bras.

Elle paya le taxi et chercha sa clé dans son sac. Avant que j'aie eu le temps de changer d'avis, je me lançai vivement vers elle.

Au bruit de mes pas, elle se retourna.

— Bonsoir, Gloria, fis-je à voix basse.

— Mon Dieu! mais qu'est-ce que vous faites là au milieu de la nuit?

— Je suis désolé de vous déranger si tard, mais j'avais absolument besoin de vous voir. C'est important, Gloria. Est-ce que je peux entrer? J'ai à vous parler.

— Mais il est près d'une heure et demie, reprit-elle. Je ne peux pas vous faire entrer chez moi à cette heure-ci. Je voyais, sous les cils, ses yeux fixés sur moi.

— C'est très important.

Elle se mit à rire.

— Après tout, comme vous voulez, Harry. Entrez. J'ai bien un peu l'impression que c'est une blague, mais je me laisse faire.

Elle ouvrit la porte et me précéda dans la petite entrée. Puis elle grimpa l'escalier et je passai derrière elle dans le grand salon.

Elle alluma, s'avança vers le poste de radio, l'ouvrit sur un air de swing et le baissa jusqu'à ce qu'on n'entende plus qu'un murmure.

— Seigneur, ce que je suis fatiguée! fit-elle en laissant tomber son manteau de fourrure sur une chaise. Donnez-moi à boire, Harry. Un whisky. Et prenez-en aussi.

— Je ne veux rien, merci.

— Vous prendrez bien un whisky.

Elle alla au bar, versa deux grands whiskies et en poussa un vers moi. Elle avala la moitié du sien d'une seule gorgée.

— Je ne sais même pas pourquoi je vous parle, commença-t-elle en reposant son verre, après la façon dont vous m'avez laissée tomber l'autre soir.

— Je suis désolé, mais ma femme...

— Pour l'amour de Dieu, ne commencez pas à chercher des excuses, m'interrompit-elle en riant. J'ai bien deviné que votre femme avait tout découvert. C'est étonnant à quel point les femmes ont du flair pour découvrir ces choses-là, vous ne trouvez pas? Enfin, n'y pensez plus, ce n'est pas grave.

— Il y a quelque chose que je voudrais vous demander, Gloria.

— Ça peut attendre un peu, non? (Elle alluma une cigarette.) Je voudrais me débarrasser de ça, venez dans la chambre pendant que je me change.

J'eus l'impression que mon cœur s'arrêtait.

— Je... je préfère rester ici.

Elle sourit :

— Je vous fais peur?

— Peut-être. En tout cas, j'aime mieux éviter les histoires.

— Vraiment? Je me demande...

Elle me lança un long regard interrogateur puis entra dans la chambre sans fermer la porte.

Je bus un peu de whisky et essayai d'abord d'empêcher mon regard de glisser vers la porte. Mais au bout d'une minute, je n'essayai plus. Et je la vis debout devant le grand miroir fixé au mur, avec pour tout vêtement un slip et un soutien-gorge blancs. J'avais la bouche sèche et mon cœur battait à toute vitesse. Je la vis enfilier un peignoir de soie orange vif qu'elle ajusta en sortant de la chambre et avant qu'elle en eût croisé les pans, j'eus le temps d'apercevoir ses cuisses nues.

Ce coup d'œil eut un effet désastreux sur mes bonnes intentions et il me fallut faire un effort terrible pour ne pas la prendre dans mes bras.

— Comment se fait-il que vous soyez ici cette nuit? demanda-t-elle en venant s'asseoir près de moi sur un tabouret du bar.

— Ma femme est partie voir sa mère.

— Alors vous vous êtes dit que vous pourriez peut-être passer me voir.

— Oui.

Elle leva son verre.

— Vous arrivez au bon moment, Harry. Vous me convenez parfaitement.

Elle me convenait aussi.

— Je... Je voulais vous parler de Dix.

— Vous êtes bien sûr?

— Gloria, qu'est-ce que vous savez de Dix? Saviez-vous que c'était un bandit?

Elle vida son verre et le reposa sur le bar. Son visage était impassible. Elle glissa de son tabouret et vint près de moi.

Son regard me fit perdre la tête. De près, le noir de ses cheveux et de ses yeux encore accentué par l'orange du peignoir, elle me paraissait la femme la plus désirable que j'aie jamais rencontrée.

— Il faut que je sache, Gloria, fis-je sans plus très bien savoir ce que je disais.

Elle me prit la main. Le contact de sa chair contre la mienne me fit passer une décharge électrique dans le dos.

— Passons dans l'autre pièce, Harry.

Je n'étais plus en état de résister. Je traversai le salon avec elle et entrai dans la chambre. Elle alluma. Au lieu des deux lampes sourdes que j'y avais vues précédemment, les lumières jaillirent de partout : du plafond, du tour du miroir qui renvoyait la lumière sur le tapis blanc étendu par terre, près du lit énorme.

— J'adore la lumière, fit-elle en allant devant le miroir pour se regarder. Pourquoi fait-on toujours l'amour dans le noir? Je veux des lumières, toujours plus de lumières. Je veux que vous me voyiez et je veux vous voir. (Elle se tourna vers moi, les yeux brillants.) Vous me trouvez belle, Harry?

— La plus belle fille que j'aie jamais vue, fis-je d'une voix rauque.

— Vous dites probablement ce que vous pensez, mais vous ne m'avez pas encore vue comme je veux que vous me voyiez.

Elle détacha le peignoir à la taille et le laissa tomber à terre à ses pieds.

Ses mains glissèrent vivement vers le soutien-gorge, puis vers le slip et elle apparut dans un flot de lumière. Sa peau avait l'éclat lustré des perles.

Elle resta immobile quelques secondes pour me laisser le temps de l'admirer, puis elle me tendit les bras.

## X

Au début, cela fut vraiment la sensation la plus violente et la plus excitante que j'aie jamais éprouvée. Le genre de chose que la plupart des hommes ont rêvée dans les replis les plus obscurs de leur esprit à un moment ou à un autre de leur existence mais sans jamais — ou presque — la réaliser; une entente animale d'une intensité terrifiante.

Mais cela semblait ne devoir jamais finir. J'avais d'abord eu l'impression que c'était moi qui provoquais cette réaction volcanique, mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'en réalité Gloria me jouait la comédie. Tout ce qu'elle faisait était calculé et répété, comme un rôle connu, en sachant exactement quel devait être le prochain geste pour tirer de moi les réactions maximum.

Maintenant, je voulais en finir. Je voulais qu'on me laisse tranquille, j'avais envie de fuir ces lumières crues qui nous inondaient et par-dessus tout, la fuir, elle.

Comme si elle avait pu lire mes pensées, elle se calma soudain, ses bras autour de mon cou, ses ongles m'entrant dans la chair et sa bouche si violemment écrasée contre la mienne que je sentais le goût du sang.

La lumière me brûlait les yeux à travers mes pau-

pières closes et je sentais la contraction convulsive des muscles de Gloria.

Soudain elle s'écria d'une voix rauque qui m'envoya comme un frisson dans le dos :

— Bon Dieu! Ed, tu n'as pas encore fini? Moi, je t'assure que je vais vomir s'il faut encore continuer la séance.

Pendant une minute horrible, je crus que j'avais mal entendu. Je restais étendu, glacé et paralysé, pensant qu'elle avait perdu la tête.

— Okay, laisse tomber. Tu aurais pu tenir un peu plus, mais ça ira quand même. Laisse tomber.

La voix ricanante résonnait comme si Dix s'était trouvé dans la pièce. Gloria s'était éloignée de moi. Lorsque je m'assis sur le lit, elle se leva. J'avais l'impression que mon sang s'était arrêté dans mes veines en entendant la voix de Dix.

— Qu'est-ce qui se passe?

Les paroles sortaient de ma gorge comme un coassement.

— Oh! la ferme, fit-elle.

Elle retourna à l'endroit où elle avait laissé tomber son peignoir et l'endossa.

J'avais quitté le lit. J'attrapai mes vêtements et commençai à les enfiler.

— Qui est-ce qui parlait?

— Et qu'est-ce que tu crois, espèce de veau?

Elle alla devant le miroir, fit bouffer ses cheveux et s'essuya la bouche du revers de la main avec une telle grimace de dégoût que cela m'en donna la nausée.

Mes mains tremblaient, je pouvais à peine respirer.

— Gloria! Il n'est pas là, tout de même?

— Oh! la ferme.

Je traversai la chambre et, l'attrapant par le bras, l'obligeai à se tourner vers moi.

— Il est là?

Elle s'arracha à ma prise et me frappa trois fois du revers de la main en plein visage, si vivement et si violemment que je n'aurais jamais pu éviter les coups.

— Ne me touche pas, espèce de gorille! cria-t-elle.

Son visage était dur comme la pierre et blanc comme un linge.

Je fis volte-face en entendant une porte s'ouvrir.

— Doucement, doucement, fit Dix en entrant. Bon! ça va, Gloria, tu peux te tirer. Il faut que je lui parle.

Gloria ramena le peignoir autour d'elle et sortit de la pièce. Dix ferma la porte. Il portait son costume noir à petites rayures blanches. Son chapeau était rejeté en arrière et son visage était couvert de sueur.

— Eh bien! mon petit vieux, tu n'as pas l'air de t'embêter.

Une rage que je n'avais jamais connue auparavant s'empara de moi. J'avais envie de l'estropier, de l'égorger, de le piétiner, de le saigner comme un porc.

Je m'avançai vers lui, les mains tendues, les doigts repliés et crispés.

— Vaut mieux se tenir tranquille, mon petit vieux....

Maintenant j'étais à distance. J'envoyai dans la direction de sa figure un swing dans lequel je mis tout mon poids et toute ma force. Il effaça légèrement la tête et mon poing passa à côté, m'entraînant vers un punch qui m'attrapa solidement sous le cœur et me fit plier les genoux. Je m'approchai de lui, les mains tendues vers son cou, mais il m'éloigna d'une poussée terrible et comme je revenais à l'assaut, il m'enfonça son poing dans l'estomac; je me retrouvai à quatre pattes avec la sensation qu'un cheval m'avait défoncé les côtes à coups de sabot.

Je restai comme ça quelques secondes avant de me

redresser lentement. Il était debout devant moi, les mains pendant le long des cuisses, ricanant toujours, le regard attentif et la face réjouie.

— On n'est pas tout à fait de la même classe, mon petit bonhomme. Calme-toi, j'ai à te parler.

Ces deux terribles coups au corps m'avaient vidé de toute ma force. J'avais du mal à me tenir debout, mais la rage me poussa encore vers lui. Je voulais écraser mon poing sur sa face ricanante, même au risque de me faire tuer.

Il me laissa approcher et, au moment où j'allongeai mon coup, il s'effaça et une fois encore, m'enfonça dans le corps son poing qui me fit l'effet d'un marteau-pilon. Je m'écroulai à la renverse et m'étalai tout de mon long sur le parquet. J'avais un peu l'impression d'être coupé en deux. J'arrivai à me remettre sur les genoux, mais sans pouvoir aller plus loin; je n'avais plus la force de me mettre debout. Je restais là à genoux, la tête pendante sur la poitrine, exhalant à petits coups, par ma bouche ouverte, l'air encore contenu dans mes poumons. Ces trois coups de massue m'avaient brisé et réduit à l'état de loque.

Elle m'avait bien prévenu : il ne fallait pas essayer de le frapper. Là, au moins, elle n'avait pas menti.

Dix alla s'asseoir sur le lit, sortit une cigarette, l'aluma et jeta l'allumette dans la cheminée.

— T'en fais pas mon vieux. On a tout notre temps.

J'étais toujours à genoux par terre. Je ne sais pas combien de temps je restai comme ça. Dix minutes, plus peut-être. Puis, tout doucement, j'arrivai à empoigner un fauteuil dans lequel je me hissai. Le moindre mouvement me faisait passer à travers le corps un élancement douloureux. Je me courbai en avant, plié en deux, les bras croisés sur le ventre. J'avais l'horrible impres-

sion que si je ne m'étais pas comprimé ainsi, mes entrailles se seraient répandues par terre.

— Je vais te chercher quelque chose à boire, fit-il.

Il se leva et sortit de la chambre.

La radio jouait toujours. Tout cela me semblait absolument irréel et me faisait l'effet d'un sinistre cauchemar. Dix ne revint pas tout de suite. J'entendais vaguement un murmure de voix. Je restais assis à me serrer le ventre, les yeux fixés sur le tapis blanc, le cerveau vide et glacé.

Il revint au bout d'une demi-heure environ et me glissa dans la main un verre de whisky que j'avalai d'un coup à longs traits avides. Ma rage m'avait abandonné. Tout ce qui subsistait, c'était un affreux dégoût de moi-même et une peur plus affreuse encore de Dix.

Il s'était rassis sur le lit.

— Eh bien! mon gros, j'aurais cru que tu serais quand même plus malin que ça. Quand j'ai vu que tu ne venais pas après le coup de téléphone de Gloria, je me suis demandé si tu avais repéré la combine, et j'avoue que ça m'ennuyait un peu. Jusqu'ici, l'appât a toujours ramené son poisson. Enfin, ça ne fait rien, mieux vaut tard que jamais, et en fin de compte, ça a marché.

La porte s'ouvrit et Berry entra. Il était en bras de chemise, les cheveux collés par la sueur.

— Les voilà, Ed. Elles sont encore mouillées, mais mes aïeux! C'est du vrai gâteau!

Il tendit à Dix un grand plat en émail blanc, me jeta un regard absent et sortit en refermant la porte derrière lui.

Dix examina le contenu du plat.

— De première! Tiens, jette un coup d'œil. Ça au moins, c'est de la photo artistique, qu'est-ce que tu en penses?

Il s'approcha et me posa le plat sur les genoux. Le récipient contenait trois épreuves de format 9 × 12 qui venaient de sortir du bain d'hyposulfite. Le spectacle me donna envie de vomir. J'avais déjà vu des photos pornos au Caire pendant la guerre; il y avait des types qui en vendaient au coin des rues, mais je n'avais jamais rien vu d'aussi terrible que ça. Et il n'était pas nécessaire de regarder à deux fois pour reconnaître le héros masculin : c'était moi.

Je jetai le plat à travers la chambre, arrivai à me hisser sur mes pieds et envoyai un swing dans la direction de sa figure. Il bloqua mon poing avec son avant-bras et m'envoya une poussée qui me réexpédia brutalement dans mon fauteuil.

— Calme-toi, mon gars, ou je vais encore être obligé de te faire du bobo.

Je le regardai. Si j'avais eu un revolver, je l'aurais tué.

Il ricana.

— Doucement, doucement. J'ai à te parler. (Il se rasant sur le lit.) Tu as vu ce petit disque noir au milieu de la glace? Tu ne t'es pas demandé ce qu'il faisait là? Non, évidemment! D'ailleurs, ça n'intrigue jamais personne. Eh bien! ça cache la lentille d'une caméra de seize millimètres. Et dans cette caméra, j'ai trente-cinq mètres de film tout ce qu'il y a de chouette et où on te voit tout du long en train de faire ta petite affaire. Pour moi, ce film vaut quelques millions, j'en envoie des exemplaires dans le monde entier. Eh oui! mon gros, tu vas devenir une vedette de cinéma tout ce qu'il y a de connu et d'apprécié. Les films comme ça, on se les arrache en ce moment, à Londres, à Paris, à New York, au Caire. A l'heure actuelle, c'est l'un des rackets qui payent le mieux. Bien sûr, il faut donner un petit quelque chose à Gloria et aux autres filles, mais on trouve toujours un pigeon pour faire la vedette, un cave

comme toi, quoi. (Il fit tomber sa cendre sur le tapis blanc et grimaça un sourire.) Berry, lui, il s'occupe des photos; là aussi il y a de la demande. C'est là qu'il travaille, derrière ce mur-là, dans une pièce réservée à son petit business. Cette gravure-là, sur le mur, se retire pour qu'il puisse faire marcher son appareil, mais évidemment, tu étais trop occupé pour t'en apercevoir, pas vrai? Tous les mêmes! Pas un qui s'en rende compte. Ils ont l'esprit à autre chose. Tu me croiras si tu veux : l'installation de cette chambre m'a coûté mille livres, mais tu peux être sûr que j'ai amorti la mise de fonds... Si je te dis tout ça, c'est parce que maintenant, tu marches avec nous. Si tu n'es pas d'accord, dis-le, et j'envoie quelques-unes de ces photos à ta gentille petite femme. Ça lui ferait une drôle de surprise, mais je ne crois pas que tu tiennes tellement à lui faire des surprises...

Il me tenait : je ne reculerais devant rien, absolument rien, pour éviter qu'Ann voie ces photos.

— Voilà la combine, mon gars, reprit-il. T'as eu du bon temps, maintenant il faut payer. Un faux pas et je distribue ces photos partout. D'ici peu de temps, je vais avoir un boulot pour toi, et tu t'en chargeras; sinon... (Il se pencha en avant, ses petits yeux brillants scrutant mon visage.) J'ai comme une idée que tu as déjà deviné ce que je prépare, mais, pour le cas où tu n'y aurais pas pensé, je vais te le dire. Voilà : vers la fin de la semaine, samedi ou dimanche peut-être, un chargement important de diamants industriels va être envoyé sur le continent. Ce chargement arrivera au bureau de tri d'Eagle Street. De là, il sera transporté à l'aérodrome de Northalt en fourgon; or, ces diamants, je les veux. Tout est préparé et j'espère réussir à mettre la main dessus. Ton garage, c'est notre quartier général. La Jaguar que Gloria a laissée chez toi est une des voitures qui doivent nous servir à mettre les voiles. On a

branché un fil annexe sur ton téléphone et Joe est prêt à m'avertir dès qu'il voit le fourgon prendre le départ. Il y a juste un petit boulot pour lequel personne n'est encore prévu; il y faut certaines connaissances techniques et tu fais tout à fait l'affaire. Vendredi soir, tu entreras au bureau de tri et tu t'arrangeras pour me mettre hors d'usage la sonnette d'alarme qui est à l'intérieur du fourgon. Tu peux t'y prendre comme tu voudras, je ne veux pas le savoir, l'essentiel, c'est que ce soit fait. Si tu ne t'exécutes pas, je vais voir ta femme et je lui donne les photos. S'il y a une fuite et que l'affaire ne réussisse pas, je saurai qui s'est mis à table; alors je te règle ton compte et je liquide ta femme. On ne le croirait peut-être pas à le voir, mais Louis est le meilleur lanceur de vitriol de tout Londres. T'as jamais vu une fille qui a reçu du vitriol dans la figure? Eh bien! c'est ce qui arrivera à ta femme si tu parles, mais d'abord, je lui aurai donné les photos.

Il se leva.

— Je crois que c'est à peu près tout ce que j'ai à te dire. On est mercredi. Tu as jusqu'à vendredi matin pour trouver un moyen de démolir cette sonnette d'alarme. Vendredi après-midi, je passe te voir pour que tu me dises comment tu comptes t'y prendre. J'amènerai une photo avec moi pour le cas où ta petite cervelle n'aurait pas réussi à fonctionner.

Ceci dit, il gagna la porte et l'ouvrit :

— Tu peux te tirer.

Je me levai tout doucement et avec beaucoup de mal. Je n'avais rien à dire; il n'y avait rien à dire. Les yeux grands ouverts, j'avais donné dans un piège et le piège s'était refermé.

Et ce n'était pas le moment d'essayer d'en sortir.

Chaque pas que je faisais pour traverser la chambre

se répercutait douloureusement dans tout mon corps. J'entrai lentement dans le living-room.

Berry et Louis étaient installés au bar devant des whiskys. Gloria fumait, étendue sur le canapé, son peignoir entrouvert, une jambe pendant vers le sol, l'autre allongée devant elle. Elle ne me jeta même pas un regard alors que je me traînais comme un estropié jusqu'à la porte.

— Berry, reconduis le monsieur, fit Dix en entrant derrière moi dans le salon, et sois gentil avec lui. C'est notre associé, maintenant.

Berry glissa de son tabouret et ouvrit la porte.

— Allez, tire-toi, pigeon, fit-il, sa bouche mince tordue dans un ricanement. Et fais attention en descendant l'escalier.

J'arrivai à descendre l'escalier à tâtons jusqu'à la porte que j'ouvris.

— Eh! une seconde, fit Berry. J'ai encore un mot à te dire.

Je me retournai.

Je vis le poing qui arrivait, mais mes réflexes n'étaient pas assez rapides pour l'éviter. J'attrapai en pleine bouche un swing qui m'envoya dehors, à reculons, et, avant que j'aie réussi à retrouver mon équilibre, je m'étais tout de mon long en arrière.

— De la part de Gloria, avec ses compliments, commenta Berry. Bonne nuit, face de cave.

Et il claqua la porte.

## XI

Le lendemain matin, Ann arriva un peu après onze heures. Elle traversa le garage d'un pas vif et s'approcha de l'endroit où je travaillais avec Tim à mettre un joint de culasse neuf sur un cylindre.

— Je monte dans dix minutes, dis-je en agitant ma main sale pour lui montrer que je ne pouvais pas l'embrasser. Ça s'est bien passé?

— Oui, très bien. Et toi?

Je savais qu'elle me regardait d'un air interrogateur et qu'elle était frappée par mon teint blafard et les cernes sombres que j'avais vus sous mes yeux le matin en me rasant.

— J'ai passé la soirée avec Bill et j'ai une drôle de tête ce matin, mais ça va, répondis-je en souriant et en la regardant dans les yeux. Je monte dans un moment.

Elle fit un signe de tête à Tim, traversa le bureau et monta l'escalier.

Il nous fallut un peu plus d'une demi-heure pour remettre le cylindre.

— Ça ira, fis-je en prenant un chiffon pour m'essuyer les mains. Je te laisse nettoyer. Et n'oublies pas de nettoyer les outils.

— Oui, monsieur Collins.

Je rentrai dans le bureau et allumai une cigarette.

Le matin vers neuf heures et demie, Joe était parti dans la Humber. Berry, qui était venu le relever, n'avait pas regardé dans ma direction; il s'était enfermé dans le réduit et n'en était pas ressorti depuis.

J'avais la bouche un peu gonflée à l'endroit où son poing m'avait touché et deux grands bleus à la poitrine, que je devais aux punchs de Dix. Extérieurement, j'avais l'air d'un type qui s'est couché tard après avoir bu trois ou quatre verres de trop. A l'intérieur je me sentais comme un bloc de pierre gelée.

En trompant Ann, j'étais tombé dans un piège d'où il semblait impossible de sortir. Sans elle, j'aurais pu essayer de faire quelque chose mais, Dix menaçant de la vitrioler et de lui montrer les photos, j'étais absolument paralysé.

En y repensant, je me rendis compte que le piège était préparé dès le moment où j'avais rencontré Gloria sur la Western Avenue. Elle avait dû me suivre dans la Buick quand j'avais quitté le garage pour aller dépanner Lewis à Northolt et préparer sa fausse panne à l'endroit où elle savait que je devrais repasser.

Si j'avais écouté Ann et ma propre conscience, je ne me serais pas fourré dans ces jolis draps. J'avais fait tout ce qu'il ne fallait pas faire et, selon les apparences, ça allait être maintenant à nous deux de payer les pots cassés.

Mais — et c'était assez bizarre — j'avais repris du poil de la bête. La veille au soir, en rentrant dans l'appartement vide, je me sentais devenir fou de terreur. Je n'entrevois aucun moyen d'en sortir. Tout d'abord, je m'étais dit que la seule chose à faire, c'était de tout avouer à Ann puis d'aller à la police raconter cette histoire sordide et demander aide et protection.

Mais plus j'y pensais, plus cette solution me parais-

sait impraticable. Jamais je ne pourrais avouer à Ann que je n'avais pas tenu ma promesse d'éviter Gloria; je ne pouvais pas avouer que je l'avais trompée. Jusqu'à l'aube j'avais arpenté le salon de long en large, me torturant le cerveau pour trouver un moyen de m'en sortir et finalement, au bout d'un long moment, j'avais commencé à retrouver mes esprits.

On m'avait fait marcher comme un vrai cave. Cette idée me rendait furieux. La situation se ramenait maintenant à une question personnelle entre Dix et moi. Je le haïssais comme je n'aurais jamais pu croire possible de haïr quelqu'un. Et je me décidais de plus en plus à le battre sur son propre terrain. Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont je m'y prendrais, mais, tôt ou tard, l'occasion se présenterait et je saurais bien la saisir.

Il ne faudrait pas croire que j'ai toujours été aussi lamentablement, aussi basement niais. Je reconnais que depuis la guerre, j'étais devenu assez mou, mais pendant la guerre, je m'étais fait une sérieuse réputation de bagarreur et il faut bien dire qu'à ce moment-là j'étais plutôt coriace. Quand une patrouille sortait pour ramener des prisonniers, c'était toujours moi qu'on choisissait pour la conduire. Quand il y avait une sentinelle à liquider, c'était à moi qu'on confiait le boulot. Vers la fin de la guerre, en Birmanie, Bill et moi avions été versés dans les patrouilles spécialisées dans les embuscades. Tuer, c'était devenu pour moi une spécialité et ce n'est qu'après avoir été démobilisé et avoir fait la connaissance d'Ann que j'avais commencé à me calmer. Cinq années de mariage et de vie civile m'avaient amolli, mais une nuit en compagnie de Dix m'avait fait remonter dans le temps.

Je n'étais plus doux du tout. Je voulais tuer Dix et rien d'autre ne serait capable de me satisfaire. Il

m'avait pris au piège. Il allait envoyer son film dans tous les endroits pourris du monde pour faire ricaner des dégénérés. Il me forçait à mettre Bill en danger. Il menaçait de vitrioler Ann. Ces quatre choses me donnaient le droit de le supprimer.

Pour l'instant, il avait tous les atouts en mains, mais tôt ou tard, il allait abattre une mauvaise carte et c'est à ce moment-là qu'il me trouverait sur son chemin. En attendant, je décidai de le laisser croire qu'il me ferait faire tout ce qu'il voudrait. J'avais l'intention d'endormir ses soupçons; d'attendre ma chance, et de la saisir quand elle se présenterait.

Il était aussi assez curieux que je n'éprouve pas de crainte à regarder Ann en face. L'affaire était devenue trop sérieuse pour que je me sente coupable de ce qui était déjà du passé et qui ne se reproduirait jamais plus. Il était question maintenant de son bonheur et du mien. Je l'avais laissé prendre au piège avec moi; il fallait que je nous en sorte tous les deux. Ça se passerait entre Dix et moi. Ann n'avait rien à y voir.

Je montai. Ann préparait le déjeuner. Debout devant l'évier de la cuisine, en train de me laver les mains, je sentis qu'elle me lançait des regards anxieux. Je tournai la tête vers elle en souriant.

— Tu as l'air pâle, Harry.

— Je me sens pâle, fis-je en m'essuyant les mains après la serviette roulante. Mon dîner d'hier soir n'a pas dû me réussir. J'ai mangé trop gras et bu trop de bière. Autrement ça va très bien.

Je savais bien qu'elle ne demandait qu'à me croire et le fait que je pouvais la regarder en face sans gêne, calmait bien ses appréhensions.

— Tu me sembles bizarre, Harry. Tu me rappelles l'époque où nous nous sommes rencontrés; tu avais

tellement l'air brutal. On aurait dit que tu en voulais au monde entier.

Je ris.

— C'est à toi que je vais en vouloir si tu ne me prépares pas mon déjeuner.

Je la pris d'un bras par la taille et la pressai contre moi.

— Harry, quand vont-ils s'en aller, ces types? Ils vont rester là longtemps?

— Je ne sais pas. Ils ont payé pour un mois, je suppose qu'ils resteront un mois.

— Et après, tu les garderas là?

Je savais qu'il y avait peu de chances pour qu'ils restent; ils seraient probablement partis la semaine prochaine.

— Ils ne resteront pas si tu veux qu'ils s'en aillent.

— Je sais que la question d'argent, c'est important, mais...

— Ecoute, cesse de te casser la tête pour eux. Mangeons.

Après le déjeuner, je fis quelque chose que je n'avais jamais fait : je traversai la rue et entrai au bureau de tri. Je me retrouvai dans un grand hangar cimenté plein de fourgons postaux. Des postiers en combinaisons brunes empilaient les sacs de courrier dans les voitures. Tout le monde paraissait occupé et pendant plus d'une minute, personne ne fit attention à moi. Pendant ce temps j'avais eu tout le loisir de repérer la disposition des lieux.

— L'entrée est interdite, mon vieux. Qu'est-ce que vous cherchez?

Je me retournai. Un petit homme râblé en combinaison marron me considérait d'un air soupçonneux.

— Je vous demande pardon, fis-je en souriant. Je cherchai Bill Yates. C'est moi, le garage d'en face :

Harry Collins. Bill vous aura peut-être parlé de moi. Le visage du petit homme s'éclaira et il hocha la tête :

— Mais oui. Bill parle souvent de vous. Mais il n'est pas là aujourd'hui. C'est son jour de repos.

— Ah! oui, je me rappelle maintenant qu'il me l'a dit hier. Un de ces jours j'oublierai ma tête. (Je sortis un paquet de cigarettes et lui en offris une.) Hier soir on a fait la tournée des grands ducs. Bill tient encore facilement ses douze demis dans une nuit.

— Oh! pour la bière, il a toujours été de première. Je m'appelle Harris. (Il prit la cigarette et l'alluma.) Il m'avait dit qu'il sortait avec vous hier.

— Je suis bien content de sa nomination. C'est tout à fait le type qu'il faut pour ce boulot-là.

— Tout à fait, acquiesça Harris. Il a fait de la boxe, je crois. D'ailleurs, rien qu'à l'allure d'un homme, on peut dire s'il est monté sur le ring ou non.

— Au bataillon, c'était notre champion des milourds. Il aurait pu aller loin s'il s'était fait classer professionnel.

— Il ne parle pas beaucoup de lui, mais j'avais deviné qu'il avait fait de la boxe. J'en ai fait aussi, mais moi, je n'en ai jamais rien retiré, qu'un œil au beurre noir.

— Eh bien! je suis comme vous, fis-je en riant. C'est le nouveau fourgon de Bill, ça, là-bas?

— Quoi? Cette vieille carcasse? Sûrement pas. Le voilà le sien, là-bas, au quai 6.

— Il m'en a parlé. Très bien; allez, je me sauve. Et excusez-moi de vous avoir fait perdre votre temps. J'aurais dû me rappeler que c'était le jour de repos de Bill.

— Y a pas de mal, fit Harris en me serrant la main. J'ai souvent entendu parler de vous. Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance.

Je rentrai au garage. Berry avait dû tout voir de son

poste d'observation. Je regardai la fenêtre, mais elle avait été masquée avec un morceau de mousseline.

Vers six heures, j'eus la visite de Bill.

— Bien rentré? demanda-t-il en ouvrant la porte du bureau.

— Oui, et toi?

— A peu près. Dis donc, j'ai quelques harengs, qu'est-ce que tu en penses, si Ann nous les faisait cuire et qu'on dîne ensemble?

— Okay. Tu n'as qu'à les lui monter et quand tu l'auras persuadée, redescends. On pourra aller en face s'envoyer un demi.

Il monta.

Je savais qu'il garantirait à Ann que j'avais passé la soirée avec lui et j'étais bien content qu'il soit venu. Au bout de dix minutes, il redescendit.

— Tout est arrangé. Allons-y.

J'avais déjà fermé le garage et nous allâmes ensemble aux « Quatre Plumes », juste à côté du bureau de tri.

— Deux demis, Miss, commanda Bill en prenant la cigarette que je lui offrais.

Puis tout à coup, il me regarda :

— Vingt dieux! T'as l'air drôlement amoché. Qu'est-ce que t'as reçu sur la bouche?

— C'est une clé anglaise qui a glissé et qui m'a presque cassé une dent. Sur le moment, ça m'a plutôt fait mal, mais maintenant ça va. A propos, j'ai vu Harris cet après-midi; il m'a montré ton fourgon.

Bill eut l'air surpris :

— Il te l'a montré? C'est contraire au règlement.

— J'avais oublié que tu ne travaillais pas aujourd'hui et je suis allé te demander. Alors, on a parlé, j'ai vu le fourgon et j'ai demandé si c'était le tien.

— Ah bon. Enfin, ça ne fait rien, mais on a à l'in-

térieur quelques petits trucs qu'on aime mieux ne pas faire voir.

— Je suis resté à au moins dix mètres, fis-je en riant. Mais qu'est-ce que vous avez là-dedans? Une sirène?

— Un signal d'alarme, branché sur la batterie. A la moindre alerte je le déclenche. Une fois en marche, plus moyen de l'arrêter. C'est une excellente idée, ça fait un potin du tonnerre de Dieu.

Je savais tout ce que je voulais savoir, et changeant de sujet de conversation, je passai au cricket. Une fois Bill lancé sur les chances du Middlesex de remporter le championnat, il n'était plus question de l'arrêter.

Tout en parlant, j'établis mon plan d'action. Avec un minimum de chance, il ne me semblait pas très difficile de mettre le signal d'alarme hors d'usage. C'était absolument indispensable. Il était encore trop tôt pour se permettre un faux mouvement. Si je voulais avoir Dix, il fallait lui faire croire qu'il m'avait coincé.

Je dus faire de durs efforts pendant le dîner et jusqu'au départ de Bill pour suivre la conversation et avoir l'air à l'aise. J'avais plein de choses en tête, mais il aurait été catastrophique de laisser Ann ou Bill croire que ça ne tournait pas rond.

Et ce fut avec soulagement que j'accompagnai Bill jusqu'en bas pour refermer la porte derrière lui.

Il y avait encore de la lumière au bureau de tri et les grandes portes étaient ouvertes.

— On dirait que vous ne fermez jamais la nuit, remarquai-je, arrivé sur le trottoir avec Bill.

— Non, répondit-il, on ne ferme pas. Il y a toujours des voitures qui partent et qui arrivent. Le reste du bureau ferme, évidemment, mais le garage reste ouvert jour et nuit.

— Et qui est-ce qui surveille?

— Cette semaine, c'est Harris qui est de service. C'est le roi des tire-au-flanc. Il passe ses nuits à ronfler dans son bureau. Il m'est arrivé d'être là après minuit et j'aurais pu faucher une demi-douzaine de voitures sous son nez sans qu'il s'en aperçoive.

— Mais qui aurait l'idée de faucher un fourgon?

— Vide, personne, répondit Bill en riant. C'est ce que Harris répète toujours. Il dit qu'il se réveillerait si quelqu'un mettait un moteur en marche et je crois que c'est vrai. Il faut manœuvrer pas mal pour sortir une voiture de sa travée. Bon, sur ce, je rentre. Salut, Harry.

— A demain.

— Non, pas demain. Il faut encore que je m'envoie une répétition au petit matin. Je te verrai dimanche.

Je le regardai suivre la rue jusqu'à l'arrêt de l'autobus puis fermai la porte et mis le verrou.

Joe sortit du réduit.

— Comment ça va, mon petit vieux?

— Pas mal, répondis-je en passant devant lui sans m'arrêter.

Il tendit la main et, m'attrapant par le bras, me retourna vers lui. Son contact me plongea dans une sorte d'accès de rage. J'étais à deux doigts de lui envoyer mon poing dans la figure, mais je me retins à temps.

— Ed vient faire un petit tour demain après-midi. Il compte avoir de tes nouvelles, fit Joe, ses petits yeux fixés sur moi.

— Il en aura, répondis-je en me dégageant d'un geste brusque.

Ils étaient bien sûrs de me tenir. Parfait; qu'ils conservent leurs illusions. Mais qu'ils fassent seulement un faux pas et je leur montrerais que je n'étais pas du tout le pigeon qu'ils avaient imaginé.

Le vendredi après-midi, Dix s'amena. J'étais assis

à mon bureau quand je vis entrer sa Cadillac. Je me levai pour aller l'accueillir dans le garage. Il restait au volant.

— Monte, mon vieux, dit-il. On va faire un petit tour au Park.

— Je ne serai pas long, Tim, fis-je en ouvrant la portière.

Il descendit à vive allure Regent Street puis Cockspur Street et entra dans le Park par l'Admiralty Arch. Il conduisait très adroitement sans jamais s'arrêter, à croire qu'il avait un truc magique pour passer les barages. Sa façon d'évaluer la place disponible en louvoyant parmi les voitures avait de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête.

Nous restâmes tous deux silencieux jusqu'à la hauteur de Buckingham Palace.

— Alors, mon joli, tu as trouvé un plan?

— Oui. A quand l'exécution?

Il me jeta un regard rapide, l'air surpris.

— Ce soir. Qu'est-ce que c'est, ton plan?

— Le bureau de tri est ouvert toute la nuit. Le type de garde dort la plupart du temps. Le fourgon est à un bout du garage et son bureau à l'autre. S'il me repère, je lui dis que j'ai travaillé tard, que je me suis fait du thé et que je lui en offre une tasse. J'em mènerai du thé avec moi dans une bouteille thermos. Après ça, je sors et reviens un peu plus tard. S'il dort, je vais droit au fourgon. Je crois que je peux y arriver sans qu'il me voie. Le signal d'alarme est branché sur la batterie. Ça ne doit pas être sorcier de débrancher un des fils.

— Et s'ils vérifient les fils? Non, ce n'est pas assez sûr. Pourquoi ne pas assourdir la sonnette?

— Même s'ils vérifient les fils, ils ne repéreront pas ce que j'ai fait, à moins d'essayer la sonnerie elle-

même. Et dans ce cas, ça n'aura pas plus servi d'assourdir la sonnette.

— Okay. Je te laisse la bride sur le cou tant que tu fais du bon boulot. Je ne menace jamais deux fois; tu sais ce qui t'arrive si tu essaies de jouer au petit soldat avec moi?

— Je sais.

— Alors écoute-moi. Le transport a l'air décidé pour la nuit de samedi à dimanche. J'ai eu un tuyau; la came arrivera à King's Cross dimanche vers une heure du matin. Je te dis ça pour que tu sois prêt quand les flics arriveront, et ils viendront te voir, ça, tu peux en être sûr, parce que le coup fait, y a des chances pour qu'ils s'énervent. Ils vont mettre la ville sens dessus dessous et tôt ou tard, ils te demanderont si tu as vu quelque chose. Alors, à ce moment-là, tu la fermes, tu comprends, parce que dis-toi bien que tu es dans le bain autant que moi.

— Oui, mais Tim Greensleeves pourra leur dire qu'il vous a vus tous les trois aller et venir au garage ces temps derniers.

— Ça, ça te regarde. Arrange-toi pour que les flics ne t'approchent pas. S'il parle, je mets les photos à la poste.

— Je m'arrangerai.

— C'est ce que tu as de mieux à faire. Fais ton boulot convenablement et lundi matin, tu n'entends plus parler de nous. Si tu te mets à table ou si tu fais le malin, je t'arrange de façon que tu ne m'oublies pas de sitôt.

— Je ne ferai pas le malin.

Il ralentit.

— Okay. Tu ne vas pas plus loin. Salut, mon joli. Il m'a été agréable et utile de faire ta connaissance. Je ne compte pas te revoir et j'espère dans ton intérêt que ça ne sera pas nécessaire.

Je parcourus Eagle Street, l'esprit absorbé. Il fallait trouver un moyen de tenir Bill à l'écart. Si le hold-up avait lieu dimanche matin, je devais être certain qu'il ne serait pas dans le fourgon. Peu importait ce qui m'arriverait, je ne voulais pas qu'il coure le moindre risque. Je n'avais pas idée de la façon dont il serait remplacé ni par qui, et au fond cela m'était égal, mais j'étais bien décidé à ce que Bill ne tombe pas sur Dix et sa bande.

Mais ma première tâche, c'était de neutraliser le signal d'alarme. Bien entendu, le point le plus délicat dans cette opération, qui autrement n'avait rien de sorcier, c'était Ann. Je ne pouvais pas m'occuper du signal d'alarme avant minuit; après, elle se demanderait ce que je pouvais bien fabriquer. Comme par un coup de chance, une Vanguard était arrivée pendant que j'étais parti, pour se faire arranger les freins. Je racontai à Ann qu'elle avait des ennuis avec son carburateur et qu'il faudrait probablement que je travaille dessus assez tard.

— Le client s'en va demain en vacances et j'ai promis de lui arranger ça, fis-je pendant qu'elle servait le dîner. Je ne sais pas combien de temps il me faudra, mais je serai certainement pris un bon moment.

Le dîner termine, je descendis au garage et je retirai le carburateur. Puis je pris un tuyau de cuivre et me mis à percer un trou dedans. J'étais toujours en train de manipuler mon tuyau de cuivre dans tous les sens quand vers onze heures moins le quart, Ann descendit voir comment je m'en tirais.

— J'en ai encore pour une heure ou deux. Couche-toi, chérie, je monte aussitôt que j'ai fini.

— Tu ne veux pas que je te fasse du thé?

— Pas maintenant, merci. Je m'en ferai peut-être tout à l'heure. Plus on reste à bavarder, plus je me mets en retard.

— Très bien. Je vais prendre mon bain et je redescendrai après.

— Pourquoi veux-tu redescendre? J'aimerais mieux travailler sans m'arrêter, ce fichu machin est salement compliqué.

— Bon. Je crois que je ne dormirai pas encore quand tu monteras.

Quelques minutes après minuit, je montai doucement l'escalier et mis la bouilloire sur le gaz. La lumière de la chambre à coucher était éteinte et j'en conclus avec un certain soulagement qu'Ann s'était endormie. Je fis du thé, et remplis un thermos et redescendis. Je glissai un tournevis et une paire de pinces dans ma poche, pris ma bouteille thermos, ouvris la porte du garage et regardai de l'autre côté de la rue l'entrée du bureau de tri.

Joe apparut soudain à la porte du réduit.

— Il doit dormir, m'annonça-t-il. Voilà une heure que je ne l'ai pas vu.

Je répondis par un grognement et m'engageai dans la rue déserte sans faire le moindre bruit car j'avais des chaussures à semelle de crêpe. J'entrai dans le bureau de tri. A part la puissante lumière de l'entrée, le garage était plongé dans la pénombre.

Mon expérience de la guerre s'avérait fort utile. Je m'étais trouvé dans des situations autrement sérieuses au temps où je conduisais, dans une jungle épaisse, des patrouilles chargées de liquider des tireurs ennemis embusqués. A côté de la guerre en Birmanie, cette petite affaire était un jeu d'enfant.

Mon cœur battait normalement, mes pieds ne faisaient aucun bruit. Je traversai le garage obscur dans toute sa longueur sans essayer de me cacher. Si Harris était en train de m'observer, il ne pourrait pas dire que je venais faire quelque chose de pas très catholique. A

me voir, on aurait dit quelqu'un qui a une tâche parfaitement légitime à remplir.

Arrivé à une dizaine de mètres du fourgon de Bill, je m'arrêtai et regardai autour de moi comme si je me demandais où Harris pouvait bien être.

A ma droite se trouvait un petit réduit à cloison vitrée éclairé par une ampoule bleue. J'y aperçus Harris, écroulé sur une chaise, penché en avant, la tête dans les mains, les coudes sur le bureau, absolument immobile. J'ignorais s'il était éveillé ou endormi mais en tout cas, il ne m'avait certainement pas vu.

Sans le quitter des yeux, je fis un mètre ou deux dans la direction du fourgon, puis après quatre pas rapides de côté, retombai dans une ombre assez épaisse pour qu'il ne puisse plus me voir, même s'il levait les yeux.

Le reste était facile. J'ouvris la porte du fourgon, grimpai dedans, et refermai. Puis, à l'aide d'une petite lampe électrique que je masquai d'une main, j'examinai le tableau de bord. Près du siège du chauffeur se trouvait un petit bouton rouge marqué *Alarme*.

Je fis vite. Les fils descendaient jusqu'au plancher. J'en coupai un à l'endroit où il le traversait, retroussai l'enveloppe isolante, coupai un bout de fil que je remplaçai par une allumette. Puis je rabaissai l'enveloppe d'un côté et glissai l'allumette dans l'autre côté. Les deux parties et l'enveloppe coupée se rejoignaient très exactement sur l'allumette. Même en examinant soigneusement le fil, il était impossible de repérer la coupure.

Le tout ne m'avait même pas pris une minute.

Je rempochai mon tournevis et mes pinces, puis sortis mon mouchoir et essuyai tout ce que j'avais touché pour effacer les empreintes possibles. Au moment d'ouvrir la porte, j'entendis un bruit de moteur puis un

fourgon entra, éclairant l'intérieur du garage avec ses phares.

Je me baissai brusquement, recroquevillé sur la poignée du changement de vitesse, et entrouvris la porte.

Le fourgon se rangea dans une travée vide, à dix mètres environ de l'endroit où j'étais.

— Je parie que tu ronflais, gros feignant! fit le chauffeur.

— Pas du tout, répliqua Harris indigné en sortant précipitamment de sa cage. Je me suis peut-être reposé un peu les yeux, mais je n'ai sûrement pas dormi.

— Bon, eh ben! allons-y. Moi, tout ce que je demande, c'est de signer et de me tirer.

Je les entendis marcher tous les deux vers le bureau.

Je me glissai hors du fourgon, refermai la porte et plaqué contre le mur, sortis de la travée. La rue avait l'air bien loin! Jusqu'à six ou sept mètres de l'entrée, j'étais à peu près en sûreté, mais les derniers six mètres, il fallait les faire en pleine lumière, sous la grosse lampe.

Toujours collé au mur, je me glissai vers la lumière. Puis soudain, au son des voix, je plongeai et m'accroupis derrière un fourgon; Harris et le chauffeur sortaient du bureau. Ils s'approchaient de l'entrée. Arrivé à la porte, le chauffeur dit à Harris :

— Allons, bonsoir, fais de beaux rêves. Et attention de ne pas ronfler!

— Tire-toi, répliqua Harris avec bonne humeur. A demain et sois sage.

Il se tenait juste à l'entrée, regardant le chauffeur qui s'en allait. Il revint lentement, en bâillant, s'arrêta, se gratta la tête et retourna s'enfermer dans son réduit.

Je restai immobile. Si je passais sous la lumière,

il me verrait. Je m'adossai au mur et attendis un quart d'heure. Puis je le vis prendre sa tête dans ses mains ce qui me permit de me remettre en mouvement. Vivement, et à pas de loup, je glissai dans le bain de lumière, passai dans la rue, et arrivai dans l'obscurité, devant chez moi, en poussant un soupir de soulagement. Je n'avais entendu aucun cri d'alarme.

Joe m'attendait. A la pâle lumière qui venait de mon bureau, je vis la sueur qui faisait briller son visage.

— T'as pris ton temps. J'ai cru qu'il t'avait piqué.

— Il ne m'a pas piqué.

— T'as arrangé ça?

— Oui.

Je fermai les portes du garage, poussai le verrou, puis allai rapidement jusqu'à mon bureau, éteignis la lumière et montai.

— Harry?

Je me raidis en ouvrant la porte de la chambre.

— Tu ne dors pas?

— Non. Qu'est-ce que tu faisais en face? Pourquoi y es-tu allé?

Je sentis un petit frisson me passer dans le dos.

— J'avais fait du thé. Je suis allé en proposer à Harris. (Ma voix n'était pas très ferme.) Tu m'as vu?

— Je croyais avoir entendu quelque chose, alors j'ai regardé par la fenêtre. Harris, c'est le copain de Bill?

— Oui, c'est lui. Je me lave un peu et je suis à toi. N'allume pas...

— Et le carburateur, ça marche?

— Je suis arrivé à l'arranger. Ça n'a pas été facile.

— Dépêche-toi de venir, Harry...

— Je viens.

## XII

Après ma démobilisation, j'avais passé une semaine de vacances chez les parents de Bill. Ils habitaient un petit village perdu, près d'Anton, à environ quinze kilomètres de Berwick-on-Tweed. Le vieux allait sur ses quatre-vingts ans et Mme Yates n'avait que quelques années de moins, mais ils vivaient et se débrouillaient fort bien tout seuls. Bill les adorait.

Je décidai de me servir d'eux comme appât pour l'éloigner de Londres. Le moyen ne m'emballait pas, mais je savais qu'ils étaient les seuls êtres au monde, mis à part Ann et moi, qui comptaient pour lui. Ils n'avaient pas le téléphone et leur cottage était à deux kilomètres environ des plus proches voisins, ce qui tracassait Bill.

« Si l'un ou l'autre tombe malade, disait-il, je ne sais pas comment ils s'en sortiront. Mais ils ne veulent pas bouger. Je me suis déjà fâché, rien n'y fait. »

Le samedi après-midi, peu après quatre heures, un client me téléphona. Ann avait entendu la sonnerie. Je me servis de l'occasion. Je raccrochai et montai quatre à quatre.

— Je viens de recevoir de mauvaises nouvelles, dis-je en entrant dans la cuisine. C'est la mère de Bill;

elle est malade. Le médecin dit qu'il faut que Bill y aille tout de suite.

— Oh! mon Dieu! Tu sais où est Bill?

— Aucune idée. Le médecin ne savait pas s'il était possible de le toucher au téléphone. Le père Yates lui a demandé de m'appeler. Il faut que je le trouve. Pendant ce temps-là, Tim peut garder la maison. Ils savent peut-être où il est, au bureau de tri.

— C'est grave?

— Ça peut l'être. Elle est tombée. A son âge, ça risque d'être très sérieux.

Je descendis et trouvai Harris qui se chauffait au soleil, à la porte du bureau.

— Il faut absolument que je trouve Bill, lui dis-je. On vient de me téléphoner que sa mère est tombée malade et qu'il y aille. Vous savez où il est?

— C'est pas drôle, commenta Harris d'un air étonné. Il est chez lui. Il est de service cette nuit, et je suppose qu'à cette heure-ci, il est au pieu.

— Est-ce qu'il va pouvoir se libérer?

— Normalement, ça doit être possible.

— Alors, écoutez, je vais tout droit chez lui et je le conduis à la gare. Il a un train dans une heure, il doit pouvoir l'attraper. Pourriez-vous dire ça de sa part; il n'aura sûrement pas le temps de venir demander une permission lui-même et il partira l'esprit plus tranquille s'il sait que vous vous en chargez pour lui.

Harris hésitait.

— Ben, c'est-à-dire que normalement, il devrait se présenter lui-même pour demander sa permission avant de partir.

— Mais il faut absolument qu'il prenne ce train. Et même sans venir ici, il risque déjà de le rater. Il

est question de la vie de sa mère, tout de même. et on ne peut pas exiger de lui...

— Bon, ça va, fit Harris, comptez sur moi, je m'en occupe.

— Vous êtes bien brave. Alors, je file.

Je rentrai, dis à Ann ce que j'allais faire, sortis le camion et fonçait chez Bill, qui habitait une petite maison du côté de Fulham Road.

Sa logeuse me dit qu'il était dans sa chambre, mais qu'il dormait. Comme elle me connaissait elle ajouta que je pouvais monter.

Tout en grimpant l'escalier, je me demandais si je réussirais. Bill était malin et il n'était pas facile de l'affoler. Il fallait que je l'empêche de vérifier mon histoire. Il fallait qu'il prenne le train sans téléphoner auparavant. Une fois dans le train, je savais qu'il ne pourrait pas rentrer avant dimanche après-midi. A ce moment-là, le hold-up serait passé.

Je frappai à la porte et entrai.

Il était en bras de chemise, étendu sur son lit, occupé à lire un roman en fumant sa pipe. Il me regarda une seconde, bouche bée en s'asseyant, puis :

— Ça, alors, pour une surprise...

— J'ai de mauvaises nouvelles, Bill, fis-je en fermant la porte. C'est ta mère... elle a fait une chute, il faut que tu y ailles tout de suite.

Il quitta son lit, le regard plein d'angoisse.

— Elle est grièvement blessée?

— Je ne crois pas. Je pense que c'est plutôt une commotion. Tu as un train dans quarante minutes. Tu peux l'avoir si tu fais vite. J'ai le camion devant la porte, je te conduis à la gare.

— Je ne peux pas prendre ce train-là. Il faut d'abord que je demande une permission, je suis de service cette nuit. A quelle heure est le prochain?

— Ne t'en fais pas pour ta permission, tu l'as. J'ai arrangé ça avec Harris, il va faire le nécessaire. Grouille-toi, on a tout juste le temps.

— C'est rudement chic de ta part, Harry, fit-il en se rasant sur le lit pour enfiler ses chaussures. Mais comment se fait-il que tu te sois occupé de ça?

— C'est ton père qui a demandé au médecin de me téléphoner. Il espérait que tu serais peut-être chez moi.

— Qu'est-ce que c'est que ce médecin? C'est l'hôpital?

— Non. Elle est chez elle. Il m'a dit son nom, mais je ne peux plus arriver à m'en souvenir.

— Ce n'est pas Mackenzie?

— Peut-être. Dépêche-toi, bon Dieu!

Il mettait son col et sa cravate.

— Je me demande si je ne ferais pas mieux de l'appeler d'abord.

— Tu n'as pas le temps. Je lui ai dit que tu prendrais cinq heures quinze. Il a répondu qu'elle était vraiment mal et qu'elle te demandait.

Cela sembla le galvaniser. En moins de trois minutes, il était prêt. Ça me faisait un peu mal au cœur de lui bourrer le crâne, mais c'était pour son bien. Rien d'autre n'aurait pu le décider à laisser tomber son travail comme ça en une minute.

Nous descendîmes l'escalier en vitesse. On était samedi après-midi et heureusement, il n'y avait pas trop de circulation, de sorte qu'on arriva assez vite à King's Cross. Bill ne serait pas chez ses parents avant une heure du matin et même en se remettant en route aussitôt, il ne serait pas rentré à Londres avant neuf heures et demie. A cette heure-là, il serait hors de danger.

Je le poussai sur le quai jusqu'au train, sans lui laisser une seconde de réflexion.

— Tu veux de l'argent? lui demandai-je en sortant de ma poche deux billets de cinq livres dont je m'étais muni. Tiens, prends ça. Voilà un coin, intalle-toi là.

— Tu ne sais pas comme je te suis reconnaissant, Harry.

Il monta dans le wagon. Son visage, habituellement épanoui, était préoccupé et anxieux.

— Je ne voudrais pas que la vieille s'en aille sans m'avoir revu, reprit-il.

— Elle ira mieux dès qu'elle verra ta sale bobine, fis-je en lui serrant la main. Donne-moi des nouvelles et ne te laisse pas abattre.

Il restait quelques minutes avant le départ du train et je m'évertuais à parler sans arrêt pour qu'il n'ait pas le temps de réfléchir. J'étais absolument affolé à l'idée qu'il pourrait encore se mettre dans la tête de téléphoner au médecin avant de partir. Comme postier, il n'aurait aucune difficulté à obtenir une communication inter et je faisais tout mon possible pour éviter qu'il y pense.

— Eh bien! Bill, je crois que te voilà parti. dis-je en voyant l'employé agiter son petit drapeau. Bonne chance.

— Merci pour tout ce que tu as fait. Je te tiendrai au courant.

Le train démarrait. Je fis un pas en arrière en poussant un soupir de soulagement. Il s'était penché à la portière et me faisait signe de la main. Je restai sur le quai jusqu'à ce qu'il eût disparu.

En roulant vers Eagle Street, je réfléchissais ferme. J'avais marqué mon premier point contre Dix. Bill était hors de danger. Il me fallait maintenant attendre pour voir quelle serait ma deuxième opération. Cela dépendait de Dix. Qu'allait-il faire après le vol? Quitte-

rait-il le pays ou resterait-il caché à Londres? Et s'il restait à Londres, s'installerait-il chez Gloria? Pourrais-je arriver à lui en passant par elle?

Tôt ou tard, il finirait bien par commettre une erreur ou par me donner l'occasion de démolir ses projets. Je savais que je courais un risque. La chose la plus sage à faire aurait peut-être été de dire à Bill ce qui se préparait, mais Dix avait encore une chance de passer à travers les mailles du filet qu'on tendrait autour de sa bande et même si c'était la dernière chose qu'il puisse faire, il donnerait les photos à Ann, cela ne faisait aucun doute.

L'idée de ces photos dans les mains de ma femme me donnait des sueurs froides. Peu importait ce qui pourrait m'arriver, peu importaient les risques que je pourrais courir, ces photos n'arriveraient pas jusqu'à elle.

Je rentrai au garage et dis à Tim de s'en aller. Dès qu'elle m'eut entendu, Ann entra en courant dans le bureau :

— Tu l'as trouvé?

— Oui, tout est arrangé. Il est dans le train. Il a dit qu'il nous donnerait des nouvelles.

— Oh! très bien. J'espère qu'elle va aller mieux.

— Ça lui fera sûrement du bien de voir son fils. Je ne voudrais quand même pas être à la place de Bill.

On parla de lui un moment puis Ann remonta.

Je rentrai dans le bureau et me mis en devoir de sortir les factures les plus importantes. J'avais déposé les soixante-quinze livres de Dix à la banque. J'avais bien été tenté de ne pas entrer cet argent en comptabilité, mais il n'était pas possible de payer les factures en espèces et finalement je m'étais dit qu'il serait trop risqué d'essayer de refaire le contrôleur des contributions. J'avais rempli les chèques les plus importants

quand je vis Joe sortir du réduit et se diriger vers la Jaguar. Il vérifia l'huile et l'essence et donna un coup aux pneus avec ma pompe.

C'était la voiture dont ils se serviraient pour filer, avait dit Dix.

La colère me faisait bouillir quand je pensais à la facilité avec laquelle je m'étais laissé avoir et à l'astuce dont ils avaient fait preuve.

— Harry!

Ann m'appela du haut de l'escalier.

— Voilà.

Je repoussai ma chaise en arrière et allai jusqu'à la porte.

— Où as-tu mis le thermos?

— Le quoi?

— Le thermos. Il n'est plus sur le buffet.

— Je ne l'ai pas vu.

— Tu ne l'as pas pris hier soir, en allant voir Harris?

J'avais l'impression que des doigts froids se crispaient sur mon cœur. J'avais du mal à respirer. Heureusement, la lumière était plutôt faible et Ann ne pouvait pas voir mon visage.

— Je... je n'ai pas pris le thermos. Je lui ai porté une tasse de thé.

— C'est drôle, le thermos n'est pas là.

J'essayai de me rappeler ce que j'en avais fait, mais pour l'instant, j'avais le cerveau complètement paralysé.

— Je voulais le prendre, mais je ne l'ai pas trouvé, fis-je d'une voix rauque.

— Mais enfin, il doit bien être quelque part. Je vais encore regarder.

Je l'entendis entrer dans la cuisine.

Je restai immobile, le visage couvert d'une sueur froide, me torturant l'esprit pour me rappeler ce que

j'avais fait du thermos. Je l'avais à la main quand j'avais vu Harris à travers la vitre de son bureau. Je l'avais en entrant dans le fourgon pour couper le fil, mais après ça, je n'arrivais pas à me rappeler ce que j'en avais fait.

*Je ne l'avais tout de même pas laissé dans le fourgon!*

Je n'avais tout de même pas pu faire une chose aussi folle, aussi stupide?

Je sentis tout à coup mes genoux près de plier et je dus m'asseoir. Je l'avais rapporté, c'était sûr! Il était peut-être dans le garage. Si j'avais été assez bête pour le laisser dans le fourgon, est-ce qu'il permettrait de retrouver ma trace? Mes empreintes seraient certainement dessus.

J'allai dans le garage et me mis à chercher fiévreusement.

Rien.

— Il n'est pas dans la cuisine, cria Ann.

Je retournai à la porte, au pied de l'escalier.

— Ne t'en fais pas, on le retrouvera.

— Je vais regarder encore une fois.

« Tu ne le trouveras pas », pensai-je, fiévreux et tremblant. Maintenant, je me rappelais : je l'avais posé à terre dans le fourgon au moment de couper le fil. Et maintenant il y était : une bouteille thermos bleue et blanche, facilement identifiable, et portant mes empreintes...

### XIII

C'était une nuit étouffante, avec une chaleur lourde et humide; bien que la fenêtre donnant sur Eagle Street fût grande ouverte et les rideaux baissés, on se serait cru dans un four.

Impossible de dormir. Ann, à côté de moi, reposait paisiblement.

Mais ce n'était pas seulement la chaleur qui me tenait éveillé. J'essayais de trouver le meilleur moyen de me sortir de là et mes idées tournaient sans cesse comme des lions en cage. D'abord, j'avais décidé d'en parler à Joe pour qu'il puisse avertir Dix, mais à la réflexion je m'étais dit qu'ils ne remettraient certainement pas le hold-up et que tout retomberait sur moi pour avoir été aussi stupidement négligent.

Puis je me demandai s'il ne serait pas possible de retourner au bureau de tri pendant la nuit pour essayer de récupérer mon thermos, mais j'abandonnai cette idée dès qu'elle me fut venue à l'esprit. Joe était à son poste d'observation et il me verrait automatiquement. Autant lui dire tout de suite et en finir.

Ce ne fut qu'après être resté plus d'une heure allongé dans la demi-obscurité, dévoré par l'angoisse, que je commençai à reprendre mon sang-froid. Il était possible

que le garde, le chauffeur ou l'employé qui chargeait les sacs pense que l'un d'eux avait oublié le thermos et que personne n'en dise rien. Après tout, je m'affolais peut-être inutilement.

Pourtant, malgré cette pensée, je n'arrivais pas à m'endormir. J'avais peur, en bougeant, de réveiller Ann. Je n'avais rien d'autre à faire qu'à rester étendu dans l'ombre en attendant l'aube.

Vers trois heures du matin, j'entendis Joe bouger dans le garage. Il avait dû aller jusqu'à la Jaguar car on ferma une porte de voiture.

Puis à quatre heures moins vingt, j'entendis un autre bruit; je me raidis et mon cœur se mit à battre très vite.

De l'autre côté de la rue, un moteur venait de se mettre en marche.

Je me glissai lentement de côté sous le drap qui me couvrait, posai mes pieds à terre et me levai avec d'infinies précautions. Le bruit du moteur n'avait pas dérangé Ann. Elle continuait à dormir.

Je me glissai à pas feutrés jusqu'à la fenêtre et regardai dans Eagle Street.

Il y avait de la lumière dans le bureau de tri. A l'entrée, un postier conversait avec Harris. Le postier entra dans le garage et disparut. Harris resta à la porte.

Au bout d'un instant, j'entendis claquer une portière, le moteur accéléra, puis le fourgon émergea de l'obscurité et s'arrêta à côté de Harris.

Regardant au-dessus, je ne pouvais pas voir qui était à l'intérieur. Harris parla au chauffeur, consulta sa montre, puis fit signe de démarrer.

Lorsque le véhicule se fut engagé dans la rue, je vis que c'était le fourgon de Bill. Il n'y avait plus aucun doute : le chargement de diamants dont Dix avait décidé

de s'emparer était dans ce fourgon et en ce moment même, Joe était en train de téléphoner à Dix que le trésor venait de partir. Dix, Louis et Berry attendaient probablement dans une rue donnant sur la route que le fourgon devait suivre. Dans quelques minutes, le hold-up aurait lieu.

Le fourgon roula rapidement dans Eagle Street en direction d'Oxford Street. Je me penchai par la fenêtre et vis son feu rouge arrière disparaître au tournant, du côté de Marble Arch.

Je jetai un coup d'œil sur Ann par-dessus mon épaule. Elle dormait toujours. Je traversai la chambre à pas de loup, entrouvris doucement la porte et descendis silencieusement l'escalier.

Joe bougeait dans le garage obscur. Je m'arrêtai juste derrière la porte du bureau et l'observai.

Il sortit du réduit, une lampe électrique à la main, et se dirigea vers la Jaguar. Il posa la lampe sur le toit de la voiture de façon qu'elle éclaire la porte du réduit, puis il y retourna et en ressortit, titubant sous le poids d'une énorme valise qu'il mit dans le coffre de la Jaguar :

Je traversai le garage et allai jusqu'à lui.

— Qu'est-ce que tu fais?

Il pivota sur lui-même.

— Je déménage. Viens me donner un coup de main.

— Tu ne vas pas te tirer maintenant, non? Y a un type qui monte la garde à la porte en face. Il va sûrement te voir si tu sors la voiture.

— Mais qui t'a dit que j'allais sortir la voiture? Alors tu te figures que je suis bête à ce point-là? La voiture, je la laisse. Gloria viendra la chercher demain matin.

Ainsi, Gloria allait venir au garage!

— Allez, viens me donner un coup de main, reprit-il impatientement.

— C'est déjà commencé?

Je le vis grimacer un sourire à la lueur de la lampe.

— Tu parles que c'est commencé! Ils les attendent à Shepherd's Bush.

Je le suivis dans le réduit et l'aidai à apporter la deuxième valise et à la placer à côté de l'autre dans le coffre.

— Bon Dieu! mais qu'est-ce que vous avez dans ces valises-là?

— C'est une de ces idées biscornues qu'Ed a comme ça. Il est trop minutieux, c'est ça, l'ennui avec lui. Elles sont pleines de pièces de télévision, pour le cas où tu te serais mis à table et où les flics auraient été curieux. Mais c'est de la came dangereuse aussi, ça. Louis l'a piquée dans une usine. Et puis, y a le téléphone, ça aussi, Louis l'a piqué.

— Tu ne vas pas laisser ça ici cette nuit? Et si la police le trouve? Ils sauront sûrement d'où ça vient, non?

— Tu parles qu'ils pourront. Mais c'est pas la peine d'avoir les jetons. Demain, quand les flics viendront Gloria aura emmené la bagnole. Bon, sur ce, je me tire. Alors, boucle-la si tu as envie de faire de vieux os.

Malgré sa nonchalance affectée, je voyais bien qu'il était nerveux : son visage lourd et bosselé était luisant de sueur.

— Ouvre. Je veux me tirer d'ici.

— Je n'aime pas avoir cette came-là ici, fis-je en tirant le loquet et en ouvrant une des deux portes. Si les flics la trouvent, ils me colleront ça sur le dos.

— Ça serait vraiment dommage, pas vrai? ricana-t-il en passant devant moi avant de jeter un coup d'œil

aux deux extrémités de la rue... Salut. Et tâche de la boucler, autrement ça sera pour tes pieds.

Je le regardai s'éloigner d'un pas vif et silencieux puis je verrouillai la porte et retournai vers mon bureau en me demandant ce qui avait bien pu arriver. Le hold-up avait-il réussi? J'allumai une cigarette que j'écrasai presque aussitôt. Je me sentais mal à l'aise et terriblement nerveux. La police viendrait-elle ici? Tout à coup je me rendis compte à quel point Tim pouvait être dangereux. Comme par malchance, il travaillait ce dimanche car c'était à mon tour de me reposer. Si les flics l'interrogeaient, il leur parlerait sûrement de Joe et de Berry. Il fallait que je me débarrasse de lui. Je ne voulais pas le perdre, mais il fallait absolument l'empêcher de parler à la police.

Je remontai. Au moment où je me glissais dans la chambre, Ann me demanda :

— Où étais-tu, Harry?

Elle me fit sursauter.

— J'ai été boire. Pourquoi? Tu veux à boire aussi?

— Non, merci. Tu ne peux pas dormir?

— Il fait encore terriblement chaud. On se croirait dans un four.

— Quelle heure est-il?

— Bientôt cinq heures.

— Tu devrais te reposer. Il est encore trop tôt pour te lever.

— Je n'ai plus envie de dormir. Je vais m'habiller.

Elle se souleva.

— Il y a quelque chose qui ne va pas?

— Non, bien sûr, pourquoi? Allez, dors.

Je ramassai mes vêtements et passai dans la salle de bains. Une fois rasé, je passai dans la cuisine faire du café. Puis je descendis mon café dans le réduit et m'installai à la fenêtre d'où je pouvais observer l'en-

trée du bureau de tri. J'avais les nerfs tendus et mon cœur battait à se rompre.

Il était maintenant cinq heures et demie : il y avait une heure quarante que le fourgon avait quitté le bureau : l'alerte allait être donnée d'un instant à l'autre.

En face, dans le garage, Harris balayait tout doucement, en fumant, prenant amplement son temps.

A six heures moins dix, j'entendis une sonnerie de téléphone retentir de l'autre côté de la rue. Harris posa son balai et se dirigea avec une lenteur horripilante vers son bureau.

Je sentis un filet de sueur qui me coulait sur la figure et me penchai en avant pour écraser ma cigarette.

Les minutes passèrent puis Harris réapparut. Il gagna la porte d'un pas vif et regarda l'extrémité de la rue. Il avait l'air tellement éberlué que je compris tout de suite : le hold-up avait eu lieu.

Je le regardai s'avancer sur le trottoir. Il resta au bord deux ou trois minutes puis le téléphone sonna de nouveau et il retourna à son bureau.

Il était six heures juste. J'allai ouvrir les portes du garage. J'aurais donné gros pour pouvoir traverser la rue et lui demander ce qui était arrivé.

J'ouvris ma double porte puis m'avançai sur le trottoir dans l'espoir de le voir apparaître de l'autre côté, mais en vain. Je restai là plusieurs minutes à regarder le ciel bleu, puis rentrai à contrecœur dans le garage.

Les aiguilles de ma montre marquaient six heures et quart. L'un des camions qui venaient régulièrement faire le plein arriva. Je fis un signe de tête au chauffeur tout en dévissant le bouchon du réservoir.

— Ça va taper.

— Oh là! Et puis quelle nuit! Je n'ai pas pu fermer l'œil.

— Moi non plus.

Une voiture bleu marine stoppa devant le bureau de tri.

— Tiens! fit le chauffeur, les flics. Qu'est-ce qu'ils veulent?

Deux inspecteurs en civil descendirent de la voiture et entrèrent au bureau de tri. Le chauffeur en uniforme resta au volant.

— Je te parie qu'il y a un gars qui a dû piquer un timbre-poste, fit le chauffeur d'un air gouailleur. C'est tout ce que les flics ont à faire : se balader en bagnole aux frais des contribuables et fourrer leur nez là où on n'a pas besoin d'eux.

— Oui, eh bien! tu ferais mieux de démarrer, sans ça ils vont te coller une contredanse pour stationnement prolongé, fis-je impatient de me débarrasser de lui.

— Ça, c'est bien possible. A demain, mon gars.

Je me reculai et le camion s'engagea dans la rue. Resté seul, je retournai dans le réduit d'où je pouvais, derrière la fenêtre masquée par un rideau, voir sans être vu.

Mais il n'y avait pas grand-chose à voir.

La voiture de la police resta une bonne demi-heure devant le bureau de tri et je ne voyais ni Harris ni les deux inspecteurs. Quelques minutes avant sept heures, l'un des deux reparut et monta dans la voiture, qui démarra.

— Harry?

Je sortis vivement du réduit, fermai la porte et traversai le garage.

Ann m'appelait du haut de l'escalier.

— Oui?

— Qu'est-ce qui se passe en face? C'était la police, hein?

— Oui, mais je n'ai aucune idée de ce qui se passe. J'étais au pied de l'escalier et elle se penchait sur la rampe.

— Tu crois qu'il est arrivé quelque chose?

— Je ne sais pas, répondis-je sur un ton indifférent. Ils font peut-être une enquête sur une lettre anonyme ou quelque chose comme ça.

— Ah! oui, fit-elle en me regardant d'un air peu convaincu. Je n'avais pas pensé à ça.

— Tu as déjeuné?

— Je suis en train. Et toi, tu veux quelque chose?

— Merci, j'ai pris tout ce qu'il me fallait. Je vais regarder les freins du camion. Il y a des semaines que j'aurais dû les réviser.

— Tu... tu ne crois pas qu'il y a quelque chose... en face?

Je me mis à rire.

— Je t'assure que je n'en ai pas la moindre idée. Allez, va déjeuner.

Mon air dégagé parut la rassurer et elle rentra dans sa cuisine.

Du garage, je vis deux voitures de police s'arrêter devant le bureau de tri. Deux agents en uniforme se postèrent devant la porte, un de chaque côté, et trois policiers en civil et un sergent en uniforme entrèrent dans le bureau. L'un des hommes en civil portait une boîte noire et un pied d'appareil photo.

Viendraient-ils chez moi? Pas tout de suite, en tout cas. Le hold-up avait eu lieu à Shepherd's Bush et l'enquête commencerait là-bas.

Pour faire quelque chose de plus utile et m'occuper l'esprit, j'amenai le camion à la porte et me mis en devoir de régler les freins. De l'endroit où je travaillais, je voyais bien le bureau de tri, mais à part les deux policiers à l'entrée, il n'y avait rien à voir.

Ann descendit un peu après sept heures et demie.  
— Il est arrivé quelque chose en face, Harry, fit-elle en venant jusqu'à l'entrée du garage et en regardant les deux agents.

— On dirait, fis-je d'un air indifférent, mais ça ne nous regarde pas.

— Tu ne crois pas qu'il y a eu un cambriolage?

— Je ne sais pas. Ecoute, chérie, je voudrais finir ça avant l'arrivée de Tim.

Je me glissai sous le camion et serrai l'écrou sur le tambour du frein.

— Tu ne pourrais pas demander à Harris, Harry?

— Je le lui demanderai, si je le vois. Mais pourquoi est-ce que ça t'excite tant?

Un long silence. Je voyais ses petits pieds et ses chevilles fines près du camion.

— Je ne m'excite pas, Harry. Je suis inquiète.

— Oh! n'y pense plus et laisse-moi travailler.

Elle s'en alla et je m'occupai de mes freins jusqu'à huit heures. Je venais tout juste de finir quand Tim arriva à vélo. Il y avait déjà devant ma porte un groupe de badauds qui regardaient le bureau de tri. Plusieurs voitures de presse étaient arrivées et trois hommes prenaient des photos.

— Bonjour, Tim, fis-je en m'essuyant les mains avec un chiffon, ça a l'air de s'exciter de l'autre côté de la rue.

— Il y a eu un cambriolage, monsieur Collins, fit Tim en ouvrant de grands yeux derrière ses lunettes.

— Quoi, c'est un fourgon qui a été cambriolé?

— Oui. Personne n'a l'air de savoir si c'est important comme vol. Ce n'est pas encore dans les journaux. J'ai demandé à un journaliste.

— Bon, eh bien! ne t'en fais pas pour ça pour l'instant et viens dans le bureau. J'ai à te parler.

Surpris, il s'arracha à contrecœur au spectacle de l'activité qui régnait dans la rue et me suivit dans le bureau.

Il était dangereux de le laisser dans le garage une minute de trop. Je n'avais pas envie de me débarrasser de lui, mais comment faire autrement? Je ne pouvais pas le laisser parler à la police de Dix et des autres.

Je m'assis sur le bord du bureau et allumai une cigarette pour dissimuler mon embarras.

— Ecoute, Tim, je ne vais pas tourner autour du pot. Les affaires vont de plus en plus mal. Il faut absolument que je fasse des économies ou je saute. Je suis désolé, mais je ne peux pas te garder.

Sa figure s'allongea.

— Ah... Eh bien! C'est-à-dire que je m'y attendais, monsieur Collins. Le travail n'a pas l'air d'arriver, on dirait...

— Non, pas du tout.

Je secouai ma cendre par terre et continuai sans le regarder :

— Je ne veux pas te gêner, Tim, tu peux t'en aller tout de suite. Je vais te payer deux semaines d'avance.

Il me regarda d'un air étonné.

— Mais je peux finir ma semaine, monsieur Collins. Je ne voudrais pas vous laisser dans le pétrin.

— Je saurai bien me débrouiller tout seul et je me sentirai plus tranquille en sachant que tu te cherches autre chose au lieu de perdre ton temps ici à ne rien faire.

— Je me trouverai une autre place assez facilement et j'aimerais mieux finir ma semaine ici.

— Pas la peine, il n'y a rien à faire. Tu peux t'en aller tout de suite, Tim.

Il se balançait d'un pied sur l'autre d'un air gêné. J'essayai de rencontrer son regard, mais sans y arriver.

— Je... je n'ai rien fait de mal, monsieur Collins?

— Ne dis pas de bêtises, Tim. C'est uniquement parce que je veux que tu sois fixé tout de suite et puis s'il faut que je me passe de toi, autant que je m'y mette le plus tôt possible. (Je sortis mon portefeuille, comptai neuf livres et les posai sur le bureau.) Voilà, Tim, et maintenant, sauve-toi. Je t'enverrai un certificat de première. Tu l'auras demain.

— Je ne peux pas accepter tant, monsieur Collins, fit-il avec une dignité qui me surprit. Je veux bien prendre une semaine, mais pas deux. Il n'y a pas de raison.

Cela commençait à m'agacer et j'étais pressé de me débarrasser de lui parce que j'avais peur qu'Ann descende.

— A ton aise. Mais ça t'est dû.

— Non, ça ne m'est pas dû.

Il prit quatre livres et un billet de dix shillings et laissa le reste sur le bureau.

Il y eut un long silence très désagréable puis, comme il ne paraissait pas encore disposé à s'en aller, je repris :

— Eh bien! Tim, je te remercie pour tout ce que tu as fait. Tu ne peux pas savoir comme je suis désolé que ça ait tourné comme ça. Allez, sauve-toi.

— Si vous voulez vraiment que je parte, je vais m'en aller. J'aurais voulu dire au revoir à Mme Collins, si vous permettez.

Je m'y attendais.

— Elle est occupée pour l'instant. Je lui dirai que tu voulais lui dire au revoir, elle comprendra, ne t'en fais pas. (Je me forçai à rire.) Et puis, ce n'est pas comme si on ne devait plus se revoir. J'espère que tu passeras nous dire bonjour un de ces jours.

Je savais que ce serait cela le plus dur pour se débar-

rasser de lui. Il était tout dévoué à Ann. L'expression ennuyée et malheureuse quitta ses yeux et fit place à quelque chose comme de la colère.

— Mme Collins sait que je m'en vais?

Il fallait en finir et vite.

— Bien sûr. Et en réalité, Tim, c'est elle qui a proposé que tu t'en ailles. Ne l'embêtons pas avec des tas d'adieux.

Il devint tout rouge.

— Ah! oui, je comprends.

Je me levai et le poussai doucement vers la porte du bureau.

— Bien sûr, elle ne tenait pas plus que moi à ce que tu t'en ailles, mais il a bien fallu être raisonnable.

— Je veux encore vous dire que je me plaisais bien ici, monsieur Collins. Je regrette que ça ait tourné comme ça. Si jamais il y a quelque chose qui cloche, vous savez, vous pouvez toujours compter sur moi.

— Il n'y a rien qui cloche. Allez, maintenant sauve-toi. J'ai un tas de choses à faire ce matin et je ne peux pas rester là à bavarder toute la journée.

Il devint encore plus rouge.

— Bon, alors je vous dis au revoir.

— Au revoir, Tim, et bonne chance.

Je le regardai enfile son paletot et aller jusqu'à l'endroit où il laissait son vélo. Il le fit rouler jusqu'à l'entrée et me regarda par-dessus son épaule :

— Et bonne chance à vous aussi, monsieur Collins  
J'en aurais besoin. Et comment!

— Merci, Tim.

Son air désolé et abattu me faisait mal. On s'entendait et je l'aimais bien, mais il était devenu trop dangereux. Il fallait qu'il s'en aille.

Je le vis se faufiler parmi le groupe des badauds, enfourcher son vélo et se mettre à pédaler.

Maintenant, il fallait que j'arrange une explication pour Ann.

J'allai au pied de l'escalier.

— Ann?

Elle vint sur le palier. Le soleil entrait par la fenêtre et tombait directement sur elle. Je fus stupéfait de voir comme elle avait l'air pâle et anxieuse.

— Je crois que tu as raison, Ann. Tim dit qu'il y a eu un hold-up.

— Oui.

— Grâce à Dieu, Bill n'a pas été fourré là-dedans. Il a encore eu de la chance d'être appelé chez ses parents juste à ce moment-là.

— Oui.

Nous restions là à nous regarder.

— Et un malheur n'arrive jamais tout seul, fis-je avec un effort pour avoir l'air indifférent. Tim a dû rentrer chez lui. Son père est malade.

— Son père? Mais c'est très ennuyeux. C'est grave?

— Il a parlé d'une crise cardiaque.

— Il est déjà reparti?

— Oui. Je lui ai dit de prendre la semaine. (Je fis un pas pour rentrer dans le bureau.) Je crois que je vais fermer pour aujourd'hui. Avec toute cette foule devant la porte, on ne va encore pas voir un client.

— Comme tu veux.

Elle se détourna et rentra dans la cuisine. Je l'écoutais remuer. Mes mains étaient moites et je me sentais un peu éccœuré. Les mensonges s'accumulaient. Je ne voyais plus devant moi que des mensonges : mensonges à Ann, à la police, à Bill.

— Monsieur Collins?

Je me retournai vivement, le cœur battant.

Un homme trapu, haut en couleur, vêtu d'un cos-

tume marron fatigué, le feutre rabattu sur les yeux, se tenait à la porte du bureau.

Je me levai.

— Oui, c'est moi; je vous demande pardon, je ne vous avais pas vu entrer.

— Je vous en prie, monsieur Collins. Je m'appelle Norton, de l'*Evening Mail*. Je voudrais vous dire un mot au sujet du vol d'en face.

Cela me fit froid dans le dos.

— Quel vol?

— Vous n'êtes pas au courant? Il y a eu un hold-up contre un fourgon postal, qui est sorti du bureau de tri ce matin vers trois heures et demie. Il a été attaqué du côté de Shepherd's Bush en filant sur l'aérodrome de Northolt. C'est du sensationnel. Les bandits ont pris un bon petit paquet de diamants industriels et un garde de la poste a été tué.

— Tué?

— Oui. Ça a dû être une sérieuse bagarre; deux des bandits sur le carreau et un garde tué.

— Un garde tué? répétais-je stupidement, la bouche si sèche que les mots ne passaient mes lèvres que comme dans un soupir.

— Oui. Alors, vous comprenez, monsieur Collins, comme vous êtes juste en face, je me disais que vous aviez peut-être vu quelque chose de suspect.

— Je n'ai rien vu.

*Un garde tué.* Si je n'avais pas sorti Bill de là, ç'aurait été lui!

— J'imagine que les bandits ont dû observer le bureau de tri pendant un bon moment. Le fourgon est parti à une heure inhabituelle et pourtant, ils l'attendaient. Il faut donc croire qu'on les aura avertis du départ du fourgon. Vous rappelez-vous avoir vu quelqu'un ou une voiture qui s'attardait un peu dans la rue?

— Non, je ne me rappelle pas avoir vu qui que ce soit.

Je ne sais comment je réussis à rester assis sans bouger ou même à parler. Non seulement j'étais mêlé à un hold-up, mais maintenant ça se corsait d'un assassinat.

— Réfléchissez encore, insista Norton. Etes-vous sûr de n'avoir vu personne? Vous n'avez rien entendu d'anormal ce matin vers trois heures et demie?

Je restais les yeux fixés sur mon bureau. Au bout d'un long moment, je lui répondis :

— Je regrette mais je ne me rappelle pas avoir entendu ou vu quoi que ce soit de suspect.

Il poussa un long soupir dégoûté.

— Enfin... on n'y peut rien. A voir votre position, je m'étais dit que j'aurais peut-être de la chance avec vous. N'en parlons plus. Mon travail, la plupart du temps, c'est ça : poser des questions et obtenir des réponses qui ne me satisfont pas. Je ferais mieux d'aller demander aux autres habitants de la rue; ils savent peut-être quelque chose. Merci pour le temps que vous m'avez accordé, monsieur Collins. Si vous vous rappelez quoi que ce soit qui pourrait m'aider, passez-moi un coup de fil, voulez-vous? (Il posa sa carte sur le bureau.) Si vous nous rendez service, on ne vous oubliera pas. Alors, au revoir et pensez-y.

Je ne répondis rien. J'étais assis, immobile, et je regardais, derrière lui, dans la rue, la foule qui s'était amassée devant le bureau de tri.

— A propos, reprit Norton, le jeune gars qui vient de sortir d'ici, vous ne croyez pas qu'il aurait pu voir quelque chose, lui?

Je fis un effort pour me contrôler.

— Non. Il ne travaille pas ici.

— Ah! bon, j'avais cru.

— Nous tenons la maison tous les deux, ma femme et moi.

— Pourrais-je la voir une minute?

— Elle n'a rien vu, monsieur Norton. Si elle avait vu quelque chose, elle me l'aurait dit. D'ailleurs, elle est occupée en ce moment.

— Très bien. Mais demandez-lui, voulez-vous? On ne sait jamais, elle se rappelle peut-être quelque chose. Dans ce cas-là, appelez-moi. Au revoir, monsieur Collins.

— Au revoir.

Je le regardai traverser lentement le garage. Rien qu'à son attitude et à la lenteur de sa démarche, je voyais bien qu'il n'était pas satisfait et qu'il était absorbé dans ses réflexions. Tout à coup, il fit claquer ses doigts, fit demi-tour et revint vers le bureau.

— Je savais bien qu'il y avait quelque chose, commença-t-il. Est-ce que vous n'étiez pas un ami de Yates, le garde? Je me disais justement... il me semblait bien qu'un type d'en face m'avait dit que Yates et vous étiez copains.

Je le regardai et sentis comme un vent glacé qui me traversait le cerveau.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Le garde qui a été tué, expliqua Norton patiemment. Bill Yates. Vous n'étiez pas son ami?

## XIV

Je restai un long moment assis, les yeux fixés sur lui. J'avais un peu l'impression que quelqu'un m'avait assené un coup terrible sur le sommet du crâne. Je ne pouvais plus ni bouger ni parler.

— Vous ne saviez pas? reprit Norton. Je suis désolé. Je croyais qu'on vous avait déjà averti. Ça doit vous faire un coup.

Je me levai tout doucement.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de me raconter?

— Je suis désolé, répéta Norton (et je vis à son expression stupéfaite que je devais avoir tout d'un coup l'air de devenir fou). Je croyais vraiment que vous étiez au courant... C'est Bill Yates qui a été tué dans le hold-up.

Je fis le tour du bureau, l'empoignai par les revers de son veston et commençai à le secouer :

— Vous mentez! Il n'y était pas!

— Hé là! calmez-vous, s'écria-t-il, les yeux agrandis et le visage tout rouge. Ne vous emballez pas, monsieur Collins.

— Vous mentez! répétais-je en criant d'une voix de fausset et en le secouant toujours. Il était dans le

Nord. Il est parti samedi et ce n'est pas lui qui a été tué. Vous entendez, espèce de menteur?

— Lâchez-moi!

— N'essayez plus de venir me raconter vos salades! Et maintenant, tirez-vous!

Et je le repoussai si violemment qu'il alla s'affaler brutalement contre le mur.

— Vous êtes complètement fou, dit-il en rajustant son veston. Qu'est-ce qui vous prend?

— Foutez-moi le camp!

— Bon, ça va! Si vous en êtes si sûr, alors ce n'est pas Yates qui a été tué. Allez au diable!

Et il retraversa le garage sans se retourner. Tout tremblant et le cœur battant, je le regardai s'éloigner.

Ça ne pouvait pas être Bill. Il était chez ses parents, à des kilomètres et des kilomètres de là. Il n'aurait pas pu revenir à temps pour se trouver dans le fourgon.

Cet imbécile de journaliste avait dû confondre les noms. Quelqu'un avait dû lui dire que Bill était le garde en titre du fourgon et il en avait conclu que c'était lui qui était dedans au moment du hold-up.

Je m'essuyai le visage avec mon mouchoir. Quelle imprudence! Je n'aurais pas dû me conduire comme ça avec Norton. Ce n'était vraiment pas malin de se mettre un journaliste à dos. J'étais sur le point de le rattraper pour lui faire des excuses, mais il était déjà parti.

Il m'avait fait peur, une peur atroce, mais le premier choc était passé. Bill, du moins, était sain et sauf, mais, et le garde qui avait été tué?...

C'était un assassinat!

Je descendis tout doucement vers les portes du garage pour les fermer. J'avais la bouche de plus en plus sèche. C'était un assassinat!

Tout à coup, je m'arrêtai, regardai la Jaguar contre le mur, et l'idée des deux valises dissimulées dans le coffre me fit passer un frisson dans le dos. J'avais oublié ça. Si les flics les trouvaient, ils auraient un excellent prétexte pour m'arrêter. Et s'ils me prenaient pour un recéleur, ils chercheraient automatiquement ce que je pouvais avoir à faire avec le hold-up.

Joe avait dit que Gloria viendrait chercher la voiture ce matin, mais viendrait-elle? Aurait-elle le culot de venir là avec la police, les journalistes et les photographes devant la porte? C'était plutôt douteux.

Je n'hésitai que quelques secondes. Il fallait se débarrasser de ces valises. Et tout de suite. Durant un instant, je me demandai s'il valait mieux que je prenne la Jaguar ou mon camion. Les flics, en face, ne manqueraient certainement pas de me voir sortir. La Jaguar attirerait automatiquement leur attention. Avec le camion, j'étais tranquille.

Il fallait faire vite : les portes fermées et verrouillées, j'ouvris le coffre de la Jaguar et sortis l'une des deux valises.

J'arrivai tout juste à la porter jusqu'au camion, à la hisser à l'arrière du plateau et à la pousser vers l'intérieur. Puis j'allai chercher la deuxième. Mais cette fois, c'était beaucoup trop lourd; je ne pouvais pas la charger tout seul. Il m'avait déjà fallu plusieurs secondes atroces pour arriver à la traîner jusque-là. J'allai chercher deux planches et une corde. Posant l'extrémité des planches sur l'arrière du plateau, j'en fis une sorte de rampe et ayant attaché la corde à la poignée, parvins à hisser la valise dans le camion en la faisant glisser sur les planches.

Ce travail terminé, je me retrouvai en sueur et haletant, mais il n'y avait pas une seconde à perdre. Je remis les planches contre le mur, jetai une bâche

sur les valises et gagnai vivement le pied de l'escalier.

— Ann?

Elle sortit sur le palier.

— Je vais juste faire un tour autour du pâté de maisons. J'ai un frein qui accroche et je voudrais l'essayer. Ça ne sera pas long. J'ai fermé.

— Très bien.

J'ouvris les portes et sortis le camion.

La foule s'était considérablement clairsemée, mais les deux flics montaient toujours la garde à la porte du bureau de tri et tous deux me regardèrent avec attention lorsque je sautai en bas du camion pour refermer les portes du garage. Mais ils ne firent pas un geste quand je me remis au volant.

Ce ne fut qu'après avoir tourné le coin de la rue que je poussai un soupir de soulagement. Je pris Oxford Street dans la direction de Holborn. La longue rue était presque vide et je pus m'assurer que personne ne me suivait.

Il y avait un grand dépôt d'ordures près de la station de métro de Moorfields. Je décidai d'y jeter les valises. Il y avait tout lieu de croire que le dimanche, à cette heure-la, les parages seraient déserts.

Je mis un quart d'heure à arriver au dépôt d'ordures. Comme je l'avais pensé, l'endroit paraissait désert, mais pour plus de sûreté, je patrouillai quelques minutes sur les lieux. Puis je remontai vivement la rampe en marche arrière jusqu'à ce que l'arrière du plateau surplombe la fosse. J'essayai soigneusement les valises pour effacer toute trace d'empreinte digitale, enfilai la paire de gants que je gardais toujours dans le camion, empoignai les valises et les balançai dans la fosse.

Je les regardai bondir et débouler dans le tas d'ordures, puis disparaître dans un nuage de poussière.

Je ne me faisais pas l'illusion de croire qu'elles resteraient ignorées là jusqu'à la fin des temps. On les trouverait, c'était entendu, mais du moins ce ne serait pas chez moi.

Et je repartis vers Eagle Street.

En m'arrêtant devant le garage, je regardai ma montre : il était huit heures et demie. Il m'avait fallu un peu plus d'une demi-heure pour me débarrasser des valises.

J'ouvris les portes, rentrai le camion, mais non sans m'apercevoir que l'un des agents postés devant le bureau tournait les talons et y entraît.

Pendant que j'étais en train de fermer les portes, Ann apparut à l'entrée du bureau.

— Monte tout de suite, Harry.

Le ton pressant de sa voix me fit sursauter. Je poussai vivement le dernier verrou et traversai vivement le garage. Elle était déjà montée. Je la suivis.

Je la trouvai dans le living-room. Elle avait pleuré, et au premier coup d'œil sur son visage blanc et effrayé, je m'arrêtai, immobile.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Tu es au courant, pour Bill?

— Bill? (J'avançai les mains et empoignai le dos d'une chaise pour me soutenir. Mes jambes tremblaient.) Qu'est-ce que tu veux dire?

— Ils l'ont tué, Harry.

Pendant un moment, je crus que j'allais vomir.

— C'est impossible, il n'y était pas. Qu'est-ce que tu essaies de me faire croire?

— Il était revenu à temps pour partir avec le fourgon. Il est mort, Harry!

Avec des gestes raides, je contournai lentement la chaise et m'assis.

— Comment le sais-tu? Je ne le crois pas! Il doit

y avoir erreur, c'est impossible, Ann, il n'est pas mort.

— Ce sont les inspecteurs qui me l'ont dit.

J'eus l'impression que mon cœur s'arrêtait, puis il se mit à battre à toute vitesse.

— Quoi? la police? Ils sont venus ici?

— Oui. fit-elle d'une voix lasse, juste après ton départ. Ils t'ont demandé, ils voulaient te poser des questions au sujet de Bill.

— Mais Bill n'a pas pu revenir à temps! Je l'ai mis dans le train. Ça doit être une erreur...

— Mon Dieu! Harry! Est-ce que tu crois que je te dirais que c'est lui qui a été tué si ce n'était pas vrai? Il est mort, je te dis. Ils l'ont tué!

Je la regardais fixement.

Tout à coup, la pièce se mit à tourner devant moi, tout devint noir et j'eus l'affreuse impression que j'étais sur le point de m'évanouir. Je me repris et pressai le dos de mes mains sur mes yeux.

— Est-ce que tu es mêlé à ça, Harry? Il faut me le dire! Il faut que je sache!

Bill était mort! Si seulement je lui avais fait part de mes soupçons, il serait en vie aujourd'hui. Ann parlait toujours, mais je n'entendais pas ce qu'elle disait. *Mon cerveau était comme paralysé.* Ils avaient tué Bill! Malgré tous mes plans, malgré toutes mes précautions, Bill était mort!

— Harry!

Je sursautai, secouai la tête et me levai.

— Laisse-moi tranquille, Ann. Il faut que je réfléchisse. Ne me parle pas pendant un moment.

— Mais il faut que je te parle! s'écria-t-elle. Tu ne comprends donc pas que la police est venue ici? Ils m'ont posé des questions. Je t'ai cru, Harry, et je leur ai dit la vérité, croyant que tu me l'avais dite à moi. Mais maintenant, je n'en suis plus sûre. Tu ne me

comprends pas? J'ai peut-être dit quelque chose qui risque de te perdre. Il faut absolument que tu écoutes ce que j'ai à te dire!

— Qu'est-ce que tu leur as dit? (J'allai jusqu'à elle, lui saisis les bras et regardai son visage blanc.) Qu'est-ce que tu leur as dit?

— Ils m'ont posé des questions sur Bill, sur le coup de téléphone du médecin. Ils m'ont demandé si tu étais déjà allé au bureau de tri.

— Qu'est-ce que tu leur as dit?

— Je leur ai dit que tu y étais allé pour donner une tasse de thé à Harris.

Je la lâchai et reculai d'un pas.

— Harry, reprit-elle, tu n'es pas allé lui donner du thé? Tu y es allé, je t'ai vu!

— Non, je ne lui ai pas donné du thé, je ne l'ai pas vu.

— Mais tu m'as dit que tu lui en avais donné.

— Vraiment? Je ne me rappelle pas ce que je t'ai dit. Je ne lui ai pas donné de thé. Je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé et je suis revenu.

Je ne savais plus ce que je disais. Ma seule et unique pensée, c'était que Bill était mort et qu'il était mort par ma faute. Si dès le début je l'avais averti au lieu de ne penser qu'à moi, ça ne serait pas arrivé.

— Tu mens, Harry! s'écria Ann en battant ses poings l'un contre l'autre. Je t'en prie, Harry, pour l'amour de Dieu, dis-moi la vérité! Au moins, dis-moi la vérité à moi! Tu sais que je t'aime, que je ferais n'importe quoi pour toi, mais il faut que je sache la vérité. Qu'est-ce que tu es allé faire en face hier soir?

Le premier choc commençait à s'atténuer. Et je sentais monter en moi une rage froide et meurtrière contre Dix. Il fallait que je le trouve et que je le

tue, même si c'était la dernière chose que je puisse faire.

— Harry!

Je la regardai et elle recula, retenant son souffle.

— Ne prends pas cet air-là. Qu'est-ce qu'il y a? A quoi penses-tu?

— Je pense, Ann, qu'il est temps que je te dise la vérité, fis-je calmement. Hier soir, je suis allé au bureau de tri pour trafiquer le signal d'alarme qu'il y avait sur le fourgon de Bill.

Elle ferma les yeux, posa ses mains sur ses seins et resta un long moment immobile. Puis elle ouvrit les yeux et me regarda.

— Pourquoi as-tu fait ça?

— Parce que je n'ai pas eu le courage de refuser de le faire.

— Alors, c'est Dix et sa bande qui sont responsables du vol?

— Oui.

— Et cette fille? Elle est avec eux?

— Oui.

— Oh! Harry! comment as-tu pu...?

— Je n'ai pas tenu la promesse que je t'avais faite. Ann. Je suis allé la voir quand tu étais chez ta mère et Dix m'a fait chanter : si je ne mettais pas le signal d'alarme hors d'usage, il te montrerait la preuve que j'avais été avec elle... et comme preuve, ce n'était pas très joli... Alors je n'ai pas eu le courage de t'affronter et j'ai fait ce qu'il voulait.

Elle s'assit d'un mouvement brusque, les poings serrés sur les genoux.

— Je croyais avoir mis Bill à l'abri, repris-je. Jamais je ne serais allé jusqu'au bout si j'avais su qu'il y avait la moindre chance de le voir tomber sur le gang.

— Alors sa mère n'est pas malade?

— Non, c'est une histoire que j'avais montée de

toutes pièces pour l'éloigner de Londres. Et je n'arrive toujours pas à comprendre comment il a pu revenir. Je l'avais mis au train moi-même.

— Il est pourtant revenu.

— Je ne m'attends pas à ce que tu me pardonnes, Ann, mais je voudrais que tu saches combien je regrette. Elle n'était rien pour moi; il s'agissait seulement d'une attirance physique que je ne pouvais plus dominer.

Elle se leva, alla jusqu'à la fenêtre, appuya son front sur la vitre.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Harry?

— Je vais retrouver Dix. Tu ferais mieux de t'en aller chez ta mère, Ann.

Elle se retourna vivement et me regarda :

— Pourquoi veux-tu retrouver Dix? Laisse donc la police se charger de ça! C'est à toi qu'il faut penser, maintenant. Tu ne comprends pas ce que tu risques?

— Tu veux dire que je risque d'aller en prison? Eh bien! j'irai en prison, mais d'abord je retrouverai Dix.

Quelque chose attira son attention dans la rue et elle se tourna brusquement pour regarder par la fenêtre.

— Les voilà, ils arrivent.

En deux pas, je fus près d'elle à la fenêtre; deux inspecteurs en civil entraient au garage.

— C'est très bien, Ann, fis-je en me retenant de la prendre par la taille. N'aie pas peur, je vais descendre leur parler.

Je traversai la pièce, ouvris la porte et sans me retourner, descendis l'escalier.

Les deux détectives se tenaient à l'entrée du bureau.

— M. Collins?

— C'est moi-même.

— Je suis le sergent Hollis. Voici l'inspecteur Davies.

J'enquête sur un vol de fourgon postal et vous devez être en mesure de nous aider. J'ai appris que vous étiez l'ami de William Yates, le garde convoyeur qui a été tué cette nuit.

Je regardai les deux hommes : tous les deux bruns, râblés, vêtus de façon quelconque. Le sergent était le plus jeune des deux. Il avait un visage carré et impassible, des yeux mobiles, mais qui ne semblaient exprimer aucun sentiment personnel.

— C'est exact.

— Monsieur Collins, je vous serais reconnaissant de bien vouloir nous suivre; le commissaire tient beaucoup à vous parler.

Tout à coup je me sentis saisi de panique.

— C'est qu'il ne m'est pas facile de laisser la maison. Il ne pourrait pas venir ici lui-même?

— Vous n'avez personne qui puisse s'en charger pendant une heure?

J'hésitais. Je n'avais pas du tout envie d'aller avec eux, mais je savais bien que s'ils y tenaient, ils pourraient m'y forcer et il n'y avait vraiment rien à gagner à me les mettre à dos.

— Je pense que ma femme pourra se débrouiller.

— J'ai une voiture devant la porte. Je vous ferai ramener, nous ne vous retiendrons pas longtemps.

— Alors, allons-y. Je monte avertir ma femme. Voulez-vous monter avec moi?

Le sergent se permit un sourire impersonnel.

— Cela n'est pas nécessaire, monsieur Collins.

Je montai l'escalier, les genoux un peu tremblants. Ils ne m'arrêtaient pas, c'était déjà quelque chose. S'ils m'avaient soupçonné d'avoir joué un rôle dans le hold-up, ils ne m'auraient pas quitté des yeux.

Ann attendait sur le palier.

— Ils veulent m'emmenner au commissariat, annon-

çai-je en parlant à voix assez haute pour que les deux inspecteurs entendent. Je serai de retour dans une heure.

Son regard effrayé me frappa. Je hochai la tête et me forçai à sourire.

— Ils me ramèneront.

Elle me prit la main, m'attira dans la salle à manger et ferma la porte.

— Ils soupçonnent quelque chose? murmura-t-elle.

— Je ne crois pas. Dans ce cas-là, ils seraient montés. Ne t'inquiète pas, Ann, je ne serai pas long.

— Ecoute, Harry, il faut que nous restions unis. Je ne t'abandonnerai pas. Rien n'importe plus, chéri, que ce que nous avons devant nous. Plus rien d'autre n'a d'importance, je t'assure...

Je la regardai, pas très sûr d'avoir bien entendu.

— Mais je t'ai fait beaucoup de mal, Ann.

— N'en parle plus, Harry, j'ai tellement peur! Fais bien attention à ce que tu diras. Je vais prier pour toi.

Je l'attirai contre moi et l'embrassai. Ses lèvres étaient glacées.

— Tout se passera très bien, tu verras. Il n'y a que toi au monde, je t'aime et je t'aimerai toujours.

Elle se pressa contre moi.

— Tout ira bien. (Je l'embrassai encore une fois et la repoussai doucement.) Je reviens tout de suite.

Je descendis rapidement.

— Je suis à vous, sergent.

La voiture de police était arrêtée devant le garage. En quelques minutes, nous atteignîmes le commissariat.

— Par ici, monsieur Collins, fit Hollis en descendant de la voiture.

Il me fit entrer dans le grand immeuble de pierre grise. me précéda dans un escalier également en pierre

et me conduisit dans un couloir jusqu'à une porte portant l'inscription : *Commissaire J. V. Rawson*. Il frappa avant d'ouvrir :

— M. Collins, monsieur.

J'entrai dans une petite pièce. Devant moi, un grand bureau couvert de dossiers et de papiers. Un fauteuil était placé à un bout du bureau, un autre près de la fenêtre. L'un des murs était entièrement recouvert par des classeurs.

Un homme aux larges épaules, presque chauve, entre cinquante et soixante ans, était assis au bureau. Il avait les yeux bleus les plus perçants que j'aie jamais vus.

Il se leva, se pencha sur le bureau et me tendit la main; son visage gris s'éclaira d'un sourire aimable.

— Je vous remercie d'être venu, monsieur Collins. Je regrette d'avoir dû vous arracher à vos occupations, mais il s'agit d'une affaire extrêmement sérieuse et je compte sur vous pour nous aider.

— Je ferai de mon mieux.

— Asseyez-vous. (Il me désigna le fauteuil libre puis regarda Hollis.) Dites-moi, sergent, croyez-vous qu'il soit trop tôt pour avoir une tasse de thé?

— Je vais voir si c'est possible, monsieur.

Hollis sorti, Rawson me tendit son étui à cigarettes. J'en pris une.

— J'ai l'impression que je n'ai plus d'allumettes, fit-il en fouillant dans ses poches.

— Voilà.

J'allumai sa cigarette, puis la mienne et laissai tomber l'allumette dans le cendrier.

— Je m'excuse, monsieur Collins, mais cela vous dérangerait-il beaucoup de me laisser votre boîte d'allumettes? Je fume pas mal et je ne peux pas sortir avant le déjeuner.

— Je vous en prie.

Et je glissai ma boîte d'allumettes devant lui sur le bureau.

— Je vous remercie infiniment, vous êtes très aimable, fit-il avec un sourire en mettant la boîte dans sa poche. Ici, on m'appelle « Rawson la Fauche » et vous voyez que je suis à la hauteur de ma réputation.

Il avait le chic pour me mettre à l'aise. Je me détendis dans mon fauteuil.

— Ce n'est pas drôle de rester sans feu.

— Non, pas du tout. J'ai appris, monsieur Collins, que Bill Yates était un de vos amis?

— C'était mon meilleur ami; nous avons fait la guerre ensemble. Je viens d'apprendre sa mort à l'instant. Qu'est-il arrivé au juste?

Hollis entra avec deux tasses de thé, les posa sur le bureau puis ressortit.

— Ce qui est arrivé? fit Rawson en poussant une tasse dans ma direction, eh bien! je vais vous le dire, monsieur Collins. Le fourgon a été surpris à Wood Lane. Une voiture l'a doublé, l'a serré contre le trottoir, puis s'est arrêtée. Trois hommes masqués et armés de revolvers en sont sortis. Ils ont ordonné au conducteur, à Mackson, le manutentionnaire qui charge et décharge le fourgon, et à Yates de descendre. Yates a voulu mettre le signal d'alarme en marche, mais il n'a pas fonctionné. Le chauffeur et Mackson sont descendus. L'un des bandits les surveillait pendant qu'un autre rangeait la voiture. Le troisième est entré dans le fourgon.

Rawson s'arrêta pour avaler une gorgée de thé, fronça les sourcils puis reprit :

— C'est pendant que l'un des bandits rangeait la voiture que Yates s'est attaqué à celui qui tenait les postiers en respect. C'était un geste terriblement coura-

geux. Le chauffeur nous a raconté que Yates a été si rapide que l'homme au revolver a tout d'abord paru absolument stupéfait. Yates lui a fait une prise de judo et l'a balancé de l'autre côté de la route où il a atterri sur un coffre à sable. Il avait l'air assez gravement blessé.

« L'homme qui était entré dans le fourgon en est ressorti et s'est alors précipité sur Yates, mais celui-ci l'a mis K.-O. Pendant ce temps-là, Mackson s'était jeté dans une rue latérale pour appeler au secours. Le chauffeur, qui est déjà assez âgé, n'avait pas bougé et était resté les mains en l'air. S'il s'était porté au secours de Yates ou si Mackson ne s'était pas enfui, je crois que le hold-up n'aurait pas réussi. Deux des bandits étaient hors de combat : l'un définitivement, l'autre endormi pour un bon moment. Le troisième était armé, évidemment, mais il aurait peut-être perdu la tête si les trois postiers s'étaient jetés sur lui. Malheureusement, Yates était seul contre lui. Il était muni d'une nouvelle arme de défense, un pistolet à cartouche spéciale contenant un produit chimique qui laisse une tache bleu vif indélébile.

« Yates était décidé à marquer le bandit; il s'est précipité sur la route, l'homme l'a menacé de son revolver en lui criant de s'arrêter, mais Yates a continué et lui a déchargé le contenu de sa cartouche en pleine figure, au moment même où l'autre lui logeait une balle dans la tête. Il est mort sur le coup, mais le chauffeur dit que le bandit avait la tête et les épaules couvertes de bleu.

« Le chauffeur n'a pas attendu la suite, il a filé sans demander son reste.

« Enfin, monsieur Collins, voilà comment votre ami est mort, avec beaucoup de bravoure, et je ne serais pas étonné qu'on lui donne la croix de Saint-Georges.

— Ça lui fera une belle jambe! fis-je en regardant mes poings serrés. Vous avez le signalement de son assassin?

— Un type grand, en costume et chapeau noirs. Il ne sera pas difficile à retrouver, monsieur Collins. Grâce à Yates, nous allons d'ici peu mettre la main sur lui.

Dix!

— Nous avons de bonnes raisons de croire, reprit Rawson, que le gang qui a fait le coup a dû passer pas mal de temps à observer les allées et venues des fourgons postaux. Dites-moi, Collins, avez-vous remarqué, au cours de ces derniers jours, quelqu'un qui aurait fait des séjours prolongés dans Eagle Street et aurait pu faire partie de la bande?

Je levai les yeux.

— Non, je ne vois rien de ce genre.

— Ou vous est-il arrivé de voir un homme répondant au signalement de l'assassin, c'est-à-dire un gaillard exceptionnellement grand et fort?

— Non, je n'ai remarqué personne qui réponde à cette description.

Rawson écrasa son mégot.

— Dommage. Enfin, n'en parlons plus. Maintenant, dites-moi, monsieur Collins, à propos de ce coup de téléphone que vous avez reçu. Il venait bien d'Anton?

— Oui.

— Mais il y a tout de même quelque chose de surprenant : c'est qu'on ne trouve pas trace à Anton d'une communication demandée pour votre numéro.

— Vraiment?

— Non, monsieur Collins. L'opératrice vous a-t-elle dit quelque chose qui vous fasse penser que l'appel venait d'Anton?

— Non, mais il ne m'est même pas venu à l'esprit

qu'il pouvait provenir d'ailleurs. L'homme qui m'a parlé m'a dit qu'il était médecin, un certain docteur Mackenzie, je crois... Il a dit qu'il m'appelait d'Anton et je n'ai pas mis ce qu'il disait en doute.

— Bien entendu. Il est évident qu'on a tenté d'éloigner Yates. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi, étant donné que lui ou un autre, il y aurait toujours eu un garde convoyeur dans le fourgon postal. Cela me paraît plutôt bizarre, monsieur Collins : on dirait presque que quelqu'un voulait éviter que Yates se trouve en danger.

— Yates était champion de boxe, répliquai-je avec un calme parfait. Ils n'avaient peut-être pas envie d'avoir affaire à lui.

— Peut-être. fit Rawson en hochant la tête, mais dites-moi, monsieur Collins, dans ce cas, comment croyez-vous qu'ils aient pu apprendre que Yates était champion de boxe?

— Ça, je n'en sais rien.

Nous nous regardâmes un moment en silence, puis Rawson reprit :

— Vous n'avez rien d'autre à me dire à propos de ce coup de téléphone, monsieur Collins?

Je le regardai fixement, sans bien comprendre ce qu'il voulait dire : c'était presque comme s'il me demandait de lui avouer que je l'avais inventé.

— Je ne vois pas, mais il y a quelque chose que vous pourrez peut-être me dire. J'ai mis Bill au train; comment a-t-il fait pour rentrer à temps et être au bureau à l'heure du départ du fourgon?

— Il s'est trouvé que le docteur Mackenzie était lui aussi dans le train, et ils se sont rencontrés dans le couloir, expliqua Rawson. A la gare suivante, Yates est descendu, a téléphoné à un voisin qui est allé voir ses parents et les a trouvés très bien portants. Le voi-

sin a rappelé Yates qui avait attendu à la gare et votre ami a repris le premier train pour Londres. Mais son erreur, ç'a été de croire qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie. Il aurait dû nous avertir immédiatement.

« C'est moi qu'il aurait dû avertir, pensai-je avec amertume. S'il m'avait dit qu'il accompagnait le fourgon, j'aurais couru le risque de donner Dix. »

— Je vois, fis-je.

— J'ai appris, monsieur Collins, que vendredi soir, vous étiez allé au bureau de tri pour porter du thé à un employé du service de nuit, un nommé Harris.

« Nous y voilà », pensai-je et bien que mon cœur battît très fort, je restai apparemment très calme et me forçai à le regarder en face.

— J'avais l'intention de lui offrir une tasse de thé, mais je ne l'ai pas trouvé et j'ai abandonné mon idée.

Rawson tapota doucement le bord de son bureau.

— Dites-moi exactement ce qui est arrivé, monsieur Collins.

— Exactement? Je ne comprends pas. Est-ce que c'est tellement important?

Il sourit en plissant les yeux et cela lui donna un air enfantin qui me rassura.

— Dans une affaire de meurtre, l'indice le plus mince est important, monsieur Collins. Dites-moi exactement ce qui s'est passé, je vous prie.

— J'avais travaillé tard...

— Jusqu'à quelle heure?

— Plus de minuit.

— Vous arrive-t-il souvent de travailler si tard?

— Non, mais j'avais quelque chose à finir.

— Quel genre de chose?

Je le regardai. Le sourire aimable était toujours en place et le regard était toujours aussi bienveillant.

— Y a un type qui m'avait laissé sa voiture à vérifier et je me suis aperçu qu'il avait un carburateur bloqué. Comme il partait en vacances le lendemain, il a fallu que je travaille jusqu'à ce que j'aie fini.

— A qui était cette voiture?

La question me prenait au dépourvu. J'avais fait à Ann ce mensonge facile en sachant qu'elle n'avait aucun moyen de vérifier ce que je lui disais, et maintenant, comme un imbécile, je venais de le répéter à Rawson qui, lui, pouvait très bien vérifier.

Durant un instant, mon esprit refusa de fonctionner et je fixai stupidement Rawson jusqu'à ce qu'il répète sa question.

— J'essayais de me rappeler. Je crois qu'il s'appelait Manning. C'est un client qui m'est tombé du ciel.

Rawson hocha la tête.

— Je comprends. Et quelle était la marque de la voiture?

— Une Vanguard.

— Et quel était son numéro?

— Je n'en ai pas la moindre idée, fis-je brusquement en me raidissant. Mais vous m'excuserez, commissaire, je ne vois pas du tout ce que tout ça a à faire avec le vol. Est-ce que nous ne sommes pas en train de perdre notre temps?

Il se mit à rire en se frottant les mains comme s'il n'avait jamais entendu meilleure plaisanterie.

— Eh bien! monsieur Collins, je vais être franc avec vous: Le signal d'alarme du fourgon avait été mis hors d'usage. Et cela a dû être fait avant ce matin, évidemment. La sonnerie avait été vérifiée jeudi après-midi de sorte que quelqu'un l'a détériorée entre jeudi soir et samedi soir. Je suis en train de chercher qui. Il y a très peu de personnes étrangères au service qui puissent

pénétrer dans le bureau de tri. J'ai une liste de ceux qui y sont entrés ces jours derniers et je les interroge. C'est l'un d'entre eux qui a mis le signal d'alarme hors d'usage et j'espère bien mettre la main sur lui. Quand ce sera fait, je tiendrai la solution de l'affaire.

Je me sentis changer de couleur.

— Vous ne croyez tout de même pas que c'est moi qui ai démoli le signal d'alarme?

— Monsieur Collins, entre jeudi soir et samedi soir, cinq personnes étrangères au service sont entrées au bureau de tri. Vous êtes l'une de ces cinq personnes. L'une d'entre elles a mis le signal d'alarme hors d'usage : chacune est par conséquent considérée comme suspecte tant qu'elle n'aura pas fait la preuve de son innocence. Pouvez-vous prouver la vôtre?

Je restai assis, immobile, le regard fixé sur lui.

Je m'entendis dire :

— Je ne crois pas, mais ce n'est pas moi, évidemment.

Rawson sourit.

— Je serais fort surpris de vous entendre dire que c'est vous. Mais revenons à la Vanguard. De quelle couleur était-elle, monsieur Collins?

— Grise.

— Savez-vous si ce M. Manning est quelqu'un des environs?

— Je ne sais pas. C'était la première fois que je le voyais.

— Il vous serait aussi utile qu'à moi, monsieur Collins, que nous puissions retrouver sa trace pour qu'il confirme votre déclaration.

— J'ai bien peur que vous ne soyez obligé de vous contenter de ma parole.

Il me lança un regard moqueur avant de griffonner quelque chose sur un bloc-notes.

— Monsieur Collins, la police ne se contente de la parole de personne. Nous sommes très soupçonneux, vous savez. De toute façon, il ne doit pas être bien difficile de retrouver ce M. Manning et nous allons voir ce que nous pouvons faire de ce côté-là. Mais dites-moi; vous avez donc travaillé tard sur sa voiture. Et ensuite, qu'est-il arrivé?

Ma bouche s'était complètement desséchée et j'aurais donné n'importe quoi pour un verre d'eau. J'avais fini mon thé et je savais bien que je ne pouvais pas me permettre de demander de l'eau; ç'aurait été me trahir complètement.

— Tout de suite après minuit, je me suis fait du thé. J'ai pensé que Harris en voudrait peut-être une tasse et je lui en ai porté une.

— Vous lui avez porté une tasse de thé? questionna Rawson en crayonnant des dessins sur le bloc posé devant lui.

— Oui. J'ai traversé la rue et j'ai regardé dans le bureau mais je ne l'ai pas vu. J'ai appelé, il n'a pas répondu. Alors j'ai décidé d'abandonner et je suis rentré au garage.

— Vous n'êtes pas entré dans le bureau?

— J'ai fait deux ou trois mètres après la porte, c'est tout.

Rawson hocha la tête comme pour lui-même, fit un autre dessin compliqué sur son bloc puis reprit :

— Et ensuite, qu'avez-vous fait?

— Je suis allé me coucher.

Je levai la tête et vis le regard perçant de ses yeux bleus qui semblaient me transpercer.

— Eh bien! c'est parfait. monsieur Collins. Voilà une explication satisfaisante. Harris a reconnu qu'il lui arrivait fréquemment de somnoler la nuit. Il devait dormir quand vous y êtes allé.

J'aspirai un grand coup. Rawson souriait de nouveau et son regard était redevenu très aimable.

Je regardai ma montre.

— Eh bien! commissaire, si vous n'avez plus besoin de moi... je serais bien content de retourner à mon garage. Ma femme doit...

— Je ne vous retiendrai pas plus longtemps qu'il n'est nécessaire, dit-il. Il ne me reste qu'une ou deux questions que j'aimerais bien vous poser. Est-ce la seule fois que vous vous êtes rendu au bureau de tri, monsieur Collins?

Je sentis un filet de sueur qui me coulait le long de la nuque.

— Je... je crois. J'y étais peut-être déjà allé avec Bill, je ne m'en souviens pas exactement.

— N'y êtes-vous pas allé jeudi matin, monsieur Collins? Je crois savoir que vous vouliez dire un mot à Yates et on vous a dit qu'il n'était pas là. Est-ce exact?

Je passai la langue sur mes lèvres sèches.

— Oui, à la réflexion, c'est vrai, j'y suis allé.

— Et n'avez-vous pas demandé à Harris où se trouvait le fourgon de Yates et Harris ne vous l'a-t-il pas montré?

Les mailles du filet se resserraient. Je fis un effort pour me contrôler.

— Je crois en effet qu'on a parlé du fourgon.

Rawson hocha la tête puis eut l'air de perdre l'intérêt qu'il avait éprouvé pour ce sujet :

— Mais dites-moi, monsieur Collins, est-ce que vos affaires marchent comme vous voulez?

La volte-face me laissa stupéfait.

— Eh bien! en ce moment, c'est plutôt calme, mais j'espère que ça va aller mieux.

Il hocha la tête de nouveau.

— Bien sûr. Mais revenons à hier soir. Vous êtes tout à fait certain, monsieur Collins, que c'était une tasse de thé que vous avez portée à Harris?

Je sentais bien qu'il y avait un piège sous la question, mais comme j'y avais déjà répondu, j'étais obligé de répéter la réponse.

— Mais certainement.

Il se pencha et ramassa quelque chose que le bureau me cachait.

— Est-ce que par hasard ce n'était pas cette bouteille thermos que vous aviez emportée?

Et il posa sur le bureau le thermos bleu et blanc que j'avais oublié dans le fourgon.

## X V

Le sergent Hollis serra la voiture contre le trottoir et stoppa devant mon garage.

— Si nous avons encore besoin de vous, fit-il pendant que j'ouvrais la portière, je repasserai vous chercher. Ne vous éloignez pas pendant vingt-quatre heures.

— Je ne bougerai pas. Et si je suis appelé au-dehors, je dirai à ma femme où vous pourrez me trouver.

Il me lança un regard inquisiteur :

— Cela sera certainement utile, fit-il avec un sourire anonyme. Nous pouvons avoir besoin de vous immédiatement.

« Ça, mon vieux, pensai-je, debout au bord du trottoir, en le regardant s'éloigner, c'est pas prudent. Tu as laissé passer l'occasion; la prochaine fois, tu ne mettras pas si facilement la main sur moi. »

Au fond, j'avais été bien surpris que Rawson me laisse quitter le commissariat. Il me semblait qu'il avait assez de preuves pour m'arrêter sur-le-champ. Je ne marchais plus pour le coup du sourire aimable et de l'air bienveillant et intéressé. Je ne m'étais pas laissé prendre non plus à la façon dont il avait, en s'excusant beaucoup, proposé que Hollis prenne mes empreintes digitales.

« Vous comprenez, monsieur Collins, l'un des types du gang a peut-être tenu ce thermos, m'avait-il dit, et nous pourrions, le cas échéant, trouver ses empreintes dessus. Et comme vous et Yates l'avez eu en main, il nous sera fort utile d'avoir les vôtres afin de ne pas nous égarer.

Il avait eu l'air d'accepter mon explication : j'avais prêté le thermos à Bill quelques semaines auparavant et il avait oublié de me le rendre. Mais tout ça ne me trompait pas et j'avais de plus en plus l'impression qu'il jouait avec moi comme le chat avec la souris.

Un dernier détail acheva de me convaincre qu'il était sûr que je faisais partie du gang ; je me rappelai ce détail dans la voiture quand Hollis me ramena chez moi : c'était la façon dont Rawson m'avait amené à lui laisser ma boîte d'allumettes. Depuis l'instant où il me l'avait demandée, je m'étais dit qu'il y avait une raison là-dessous, mais c'était seulement maintenant que je la découvrais. L'allumette dont je m'étais servi pour réunir les deux bouts du fil coupé dans le dispositif d'alarme provenait de cette boîte. Et j'en avez assez lu sur les méthodes scientifiques de détection pour savoir que la police ne tarderait pas à prouver que l'allumette trouvée dans le fourgon provenait de la boîte que j'avais donnée à Rawson.

J'étais bien sûr que malgré tout le soin que j'avais pris d'effacer mes empreintes après avoir travaillé dans le fourgon il y avait mille chances contre une pour que j'en aie laissé une quelque part et la police la trouverait certainement.

J'imaginai qu'ils attendraient d'avoir comparé l'allumette du fil à celles de la boîte et d'avoir trouvé une de mes empreintes sur le fourgon avant de foncer. Peut-être aussi ne fonceraient-ils pas. Peut-être avaient-ils

l'intention de me surveiller dans l'espoir que je les mènerais au reste de la bande.

Mais il était fort probable que je n'avais plus que quelques heures de liberté devant moi et cela m'ennuyait beaucoup. Je ne pensais pas à moi. Ça m'ennuyait parce que j'avais peur de ne pas avoir le temps de trouver Dix; mais même si ce devait être la dernière chose que je fasse, j'étais bien décidé à lui remettre la main dessus.

J'ouvris les portes et entrai dans le garage sombre et silencieux. En repoussant les verrous, j'entendis Ann qui descendait l'escalier et je me rendis compte tout à coup qu'elle présentait un problème. Pour la première fois depuis mon mariage, je la sentais de façon aiguë en travers de ma route. J'avais quelque chose à faire et je voulais le faire seul.

— Comment ça s'est passé?

— Montons.

La main dans la main, nous traversâmes en silence le garage faiblement éclairé, le bureau puis, au haut de l'escalier, elle entra devant moi dans le living-room.

Je me laissai tomber dans un fauteuil et regardai son visage blafard envahi par l'effroi.

— Ça s'annonce mal, Ann.

Elle s'agenouilla près de moi.

— Raconte-moi.

Je lui racontai tout, sans rien cacher. Je lui dis comment Bill était mort. Je lui racontai l'histoire de la Vanguard et de mon mensonge stupide à propos de cet imaginaire Manning. Je lui dis aussi que j'avais oublié le thermos dans le fourgon et que Rawson m'avait pris la boîte d'allumettes dont une m'avait servi à raccorder le fil coupé du signal d'alarme.

— Ils ont trouvé le thermos dans le fourgon,

conclus-je. Rawson a fait semblant de me croire quand je lui ai dit que j'avais prêté le thermos à Bill, mais ça lui a donné un bon prétexte pour prendre mes empreintes.

Ann aspira brusquement.

— Ils ont pris tes empreintes?

— Oui, je n'ai pas pu refuser. Je suis sûr que j'ai dû en laisser une quelque part dans le fourgon. Et ils vont la trouver. Je ne veux pas te faire peur, Ann, mais il faut voir les choses comme elles sont : ils ne vont pas tarder à m'arrêter.

— Je ne peux pas me faire à cette idée. Comment as-tu pu en arriver là, Harry? Qu'est-ce qu'on va faire?

— C'est tout à fait possible, Ann. Et maintenant il faut faire face. Tout est de ma faute et c'est toi qui vas en souffrir. La meilleure chose que nous ayons à faire maintenant, c'est de...

— Attends! Il n'y a qu'une chose à faire : retourne à la police et dis-leur la vérité. Il faut que tu leur dises exactement ce qui est arrivé. Vas-y!

— Il est un peu tard pour ça. Il y a eu un meurtre; ils m'arrêteraient et me garderaient en prison. Et qu'est-ce que tu deviendrais? Dix m'a dit que si je le donnais, il se vengerait sur toi, et il en est capable. Il m'a garanti qu'il te vitriolerait... Je ne peux pas aller leur dire la vérité.

— Si tu crois que je m'inquiète de ce qu'il compte me faire! Notre bonheur est bien plus important. Il faut que tu leur dises la vérité. Ils te croiront si tu vas les trouver tout de suite. Tu ne comprends donc pas qu'en leur disant exactement ce qui est arrivé, tu les obliges à faire preuve d'indulgence? Mais si tu les laisses trouver la vérité tout seuls, ils te traiteront comme les autres.

— Il est trop tard, Ann. J'aurais dû leur dire tout de

suite. Si j'y vais maintenant, ils penseront seulement que j'ai perdu la tête.

— Il faut que tu leur dises, s'écria-t-elle en me saisissant la main. Si tu ne veux pas, c'est moi qui leur dirai tout...

— Non, Ann.

Elle me regarda fixement.

— Qu'est-ce que tu prépares, Harry? Il y a en toi quelque chose qui m'inquiète.

— Je vais disparaître de la circulation.

— Non, Harry, tu ne peux pas faire ça! Où irais-tu? Mais, chéri, tu ne vois donc pas que si tu fuis, ils vont te croire aussi coupable que les autres? D'ailleurs, tu n'irais pas loin. Ils te trouveraient. Ils finissent toujours par vous trouver.

— Je te dis que je vais disparaître, répétais-je. Je regrette, mais j'ai quelque chose à faire que je ne peux régler que tout seul.

— Quelque chose à faire? Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je vais retrouver Dix.

Elle me regarda d'un air absent.

— Mais c'est ridicule, la police s'en chargera. Toi, tu ne pourras pas. Et si tu fuis...

— Ann, je voudrais que tu prennes quelques affaires et que tu ailles chez ta mère. A Leytonstone, tu seras en sécurité. Dix ne sait pas où ta mère habite. Je veux que tu partes tout de suite.

— Mais enfin, Harry, tu ne parles pas sérieusement! Tu veux me faire peur. Je ne vais pas te quitter. Je suis sûre que tu vas faire une folie.

— Tu perds ton temps, Ann. Prends quelques affaires et je t'en prie, ne discute plus.

— Mais, Harry, tu te rends compte de ce que tu dis? Si tu te sauves, nous risquons de ne plus jamais

nous voir. Tu n'espères tout de même pas que tu pourras rester longtemps caché? Tu dois aller à la police tout de suite et tout leur dire.

— Je te dis qu'il est trop tard pour ça. Laisse-moi régler ça comme je l'entends.

Elle me saisit la main.

— Je t'en prie, chéri, ne te sauve pas, s'écria-t-elle. J'irai avec toi. Oh! Harry, ne brise pas notre vie, que nous avons vécue ensemble! Je t'en prie, fais ce que je te demande!

Je me rendis compte que je n'arriverais pas à me débarrasser d'elle. Le temps passait, il fallait que je m'y prenne autrement.

— Laisse-moi quelques minutes pour réfléchir, fis-je en me levant. Je descends au bureau; il me faut un petit moment pour remettre de l'ordre dans mon esprit. Laisse-moi une demi-heure.

Elle regarda d'un air inquisiteur.

— Mais pourquoi, au juste, veux-tu retrouver Dix?

— Je veux avoir la satisfaction de faire échouer ses projets. Il m'a fait marcher comme un imbécile, il a tué Bill. J'aimerais régler mon compte avec lui avant d'aller en prison, mais tu as peut-être raison. Le mieux que j'ai à faire, c'est peut-être encore de le laisser à la police. Donne-moi une demi-heure pour me décider, Ann.

Elle hésita.

— Très bien, Harry, fit-elle finalement. Je t'attends ici. Je t'en prie, sois raisonnable. Il faut que tu ailles à la police et que tu leur dises la vérité. C'est la meilleure et la seule chose à faire.

Je la pris par la taille et l'embrassai.

— Laisse-moi réfléchir.

Je descendis l'escalier et entrai dans le bureau. Dès que j'eus fermé la porte, j'ouvris la caisse et pris huit billets d'une livre, deux de dix shillings et de la mon-

naie que je mis dans ma poche. Puis j'examinai mon carnet de chèques. Il me restait cinquante-deux livres en banque. Je remplis un chèque du total au nom de ma femme, puis pris une feuille de papier et lui écrivis :

*Ann, ma chérie,*

*Il faut que je te dise adieu. Je n'ai pas le temps de te donner de longues explications. Je ne peux pas laisser Dix disparaître sans qu'il paye pour la mort de Bill. Il faut que je le retrouve et que je lui règle son compte. Bill et moi nous avons partagé dans le passé tellement de choses dont tu ne sais rien qu'il était devenu comme une partie de moi-même. Et c'est à cause de mon égoïsme et de ma légèreté qu'il est mort. J'ai l'impression que le meilleur de moi est mort avec lui; ce qui reste est sans importance. J'ai gâché nos vies en brisant la promesse que je t'avais faite et ça ne pourra plus jamais être comme avant. Je ne veux pas aller en prison pour quelques années en me disant que tu attends quelqu'un qui n'existe plus. Il faut tout liquider une fois pour toutes. Le chèque ci-inclus solde mon compte. Vends la maison : tu devrais tirer deux mille livres du matériel et du camion. Tout est à toi.*

*Je t'en prie, va tout de suite chez ta mère et tiens-toi cachée. Ce gang est dangereux et s'ils peuvent m'atteindre à travers toi, ils n'hésiteront pas. Donc, pour moi comme pour toi, ne les laisse pas te trouver.*

*Si tu peux, pardonne-moi pour ce que je t'ai fait. Il vaut mieux en finir comme ça. Je penserai toujours à toi. Je t'aimerai toujours. J'ai quelque chose à faire que je ne peux faire que seul.*

*Adieu, chérie*

*Harry.*

Je relus rapidement et j'eus le sentiment que ça n'allait pas du tout, si mal même que je crus devoir ajouter un post-scriptum :

*Je tâcherai de te toucher d'ici peu pour te faire mes adieux mieux que ça. Je t'écrirai ou je te téléphonerai bientôt chez ta mère.*

Il fallait se contenter de ça, pensai-je en cherchant une enveloppe. J'avais l'esprit préoccupé par le peu de temps dont je disposais : il fallait que je parte avant qu'elle ne descende ou que la police n'arrive. Je mis ma lettre et le chèque dans l'enveloppe et l'enveloppe sur le bureau à l'endroit où elle la trouverait tout de suite.

Ce départ précipité était fort incommode. J'aurais voulu prendre un imperméable et quelques affaires pour la nuit, mais je ne pouvais pas courir le risque de remonter. D'ailleurs, si la police me surveillait, une mallette attirerait l'attention et risquerait de me faire arrêter immédiatement.

Je jetai un coup d'œil sur ma montre. J'avais mis sept minutes à faire mes préparatifs. Il était temps de partir. Je traversai doucement le garage et passai près de la Jaguar. J'hésitai un moment à la prendre. Mais non, elle serait trop facilement repérable.

J'ouvris une des portes du garage et me retrouvai sous un brillant soleil.

Je refermai la porte, puis m'arrêtai pour allumer une cigarette en regardant du coin de l'œil les deux agents toujours postés devant le bureau de tri.

Ils feignirent de ne pas me voir, et cela avec tant d'ostentation que je me rendis compte tout de suite qu'on leur avait donné l'ordre de ne pas s'occuper de moi. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : Rawson avait

déjà décidé de me faire filer et mon suiveur m'attendait quelque part, hors de vue.

Je m'éloignai d'un bon pas vers Oxford Street, sans me retourner. Ma seule inquiétude était qu'Ann descende, trouve ma lettre et coure après moi. Je tenais à être aussi loin que possible d'Eagle Street quand elle trouverait ma lettre.

Au moment où j'arrivais au coin de la rue, un autobus passait dans Oxford Street. Je m'élançai et arrivai à sauter dedans.

Aussitôt assis sur l'un des sièges de côté, près de la plate-forme du receveur, je me retournai. Personne ne courait après moi. Au bout d'une ou deux minutes, je regardai de nouveau derrière moi; cette fois, une voiture de police suivait l'autobus à environ cinquante mètres.

Ça n'allait pas être facile de les semer. S'ils me perdaient de vue, il leur suffirait d'alerter une voiture-patrouille par radio et ils seraient tout de suite de nouveau à mes trousses. Les flics chargés d'une ronde ou de la circulation recevraient aussitôt mon signalment. Non, ça n'allait pas être facile mais je m'étais trouvé pendant la guerre dans des situations autrement difficiles et je me sentais de taille à les semer.

Je pris un billet pour Marble Arch, quittai l'autobus près de la station de métro de Hyde Park et descendis jusqu'aux guichets. J'étais bien sûr qu'un détective, ou même deux, étaient descendus de voiture dès que j'avais disparu et étaient en train de me chercher.

Je m'arrêtai pour acheter un journal dans un kiosque, pris un billet pour Knightsbridge et descendis sur le quai. Trois ou quatre personnes seulement attendaient le métro. J'allai jusqu'au bout du quai et m'assis sur le banc de bois, contre le mur. Je regardai à l'autre bout : pas de nouveaux venus sur le quai. Les policiers atten-

daient sûrement, mais sans se faire voir. Je les repêrerais au moment où le métro arriverait.

J'ouvris le journal, cherchai tout de suite les nouvelles de dernière heure et découvris ceci :

*Attaque d'un fourgon postal.*

*Un fourgon postal a été attaqué aujourd'hui dans Wood Lane aux premières heures de la matinée. Trois bandits masqués ont pris la fuite après s'être emparés de trois cent mille livres de diamants industriels que l'on transportait du bureau de tri d'Eagle Street à l'aérodrome de Northolt. Un garde-convoyeur des postes, qui tentait de s'opposer à ce hold-up — le plus important que l'on ait osé jusqu'à présent —, a été abattu sans pitié par les bandits. Scotland Yard envisage d'ores et déjà une arrestation.*

Trois cent mille livres! L'importance de la somme me laissa abasourdi.

Je ne m'étonnais plus que Dix ait pris tant de précautions, et qu'il n'ait pas hésité à tuer. Pour quelqu'un d'averti, les diamants industriels étaient aussi commodes que de l'argent en espèces. Il trouverait son compte à sortir les diamants du pays et à les monnayer dans des régions où ils atteindraient, au marché noir des devises étrangères, un prix bien supérieur à leur valeur nominale.

Avait-il l'intention de quitter l'Angleterre? Peut-être avait-il fui aussitôt et se trouvait-il déjà quelque part en Europe. Dans ce cas, il m'échapperait et quelle devrait être alors ma prochaine opération?

Avant de pouvoir me lancer à ses trousses, il fallait d'abord que je sème la police. Mais je savais très bien qu'une fois la police semée, la chasse après moi deviendrait immédiatement beaucoup plus sérieuse. Raw-

son ne me donnerait pas une seconde chance de lui glisser entre les mains, et à la prochaine occasion j'étais bon pour me faire boucler.

Il fallait que je m'arrange pour changer de vêtements et transformer mon apparence de façon à ne pas me faire reconnaître facilement. Je pensai à l'adresse de Berry : 3a Queen's Avenue. « A l'heure qu'il est, me dis-je, Berry aura pris le large avec le reste de la bande et peut-être aura-t-il abandonné quelques frusques. Il est à peu près de ma taille et si j'arrive à me glisser chez lui sans être vu je trouverai sûrement de quoi me transformer assez pour éviter de me faire repérer. »

Je pliai le journal et me levai; le métro arrivait. Je marchai doucement le long du quai et me joignis aux quatre voyageurs qui attendaient. Le métro sortit du tunnel dans un bruit assourdissant, glissa le long du quai et au même moment, je vis un homme grand et fort qui sortait du couloir menant à l'escalier de secours.

Je le regardai attentivement, sans chercher à dissimuler mon observation. Je voulais être sûr que je serais à l'occasion à même de le reconnaître.

Il portait un costume marron et un chapeau mou et à voir sa façon de se tenir et son indifférence étudiée, je fus tout de suite fixé : c'était un inspecteur.

Il entra dans le compartiment voisin du mien. Il faudrait jouer serré. Pas question d'essayer de m'en sortir par un coup de tête. Il fallait mettre de la distance entre lui et moi, mais sans qu'il puisse savoir si j'avais délibérément fait ce qu'il fallait pour le semer ou s'il m'avait perdu par sa propre négligence. S'il me soupçonnait de vouloir fuir, il me mettrait probablement le grappin dessus.

A Knightsbridge, je descendis et suivis le quai d'un

pas rapide jusqu'à l'escalier roulant. Arrivé près du haut, je me retournai.

L'inspecteur était arrivé à moitié de l'escalier, à dix mètres peut-être derrière moi. Il était penché sur la rampe mobile et regardait un journal.

Knightsbridge était presque désert, et je me rendis compte que j'avais choisi un bien mauvais moment pour jouer aux gendarmes et aux voleurs; c'était dimanche, les rues étaient vides et les boutiques fermées.

Je décidai d'attendre pour ma première opération de m'être approché de Queen's Avenue. J'entendais le policier marcher derrière moi, mais je résistais à la tentation de me retourner. A en juger au bruit de ses pas, il devait être à environ cinquante mètres.

Je traversai la rue, ralentissant un peu mon allure. Au coin de l'Imperial Institute Road, je m'arrêtai net et sortis un paquet de cigarettes.

Le bruit des pas cessa brusquement.

J'allumai une cigarette, rempochai mon paquet et me dirigeai encore plus lentement vers le coin de la rue.

J'allais échapper à la vue de l'inspecteur pendant environ dix secondes. Immédiatement après avoir contourné le coin de la rue, je jetai ma cigarette et bondis en avant, me lançant dans une course folle à travers la rue, vers l'Imperial Institute. Mes chaussures à semelles de crêpe ne faisaient aucun bruit. Je grimpai l'escalier à la vitesse de l'éclair et m'engouffrai sous le grand porche du bâtiment principal.

Je m'arrêtai, haletant, m'aplatis contre le mur, attendis quelques secondes puis jetai un regard prudent dans la rue.

L'inspecteur déboucha au coin, sans se presser, l'air parfaitement tranquille, et assuré de me voir continuer devant lui mon petit bonhomme de chemin.

Devant la rue déserte, il s'arrêta net. Je me reculai

dans l'ombre du porche et attendis. J'entendais le bruit de ses pas : il continuait. Tout à coup, il se mit à courir, atteignit bientôt le bout de la rue et inspecta du regard Queen's Avenue dans les deux directions.

Je restai à ma place, les yeux fixés sur lui. Il hésita un moment puis fit demi-tour et se dirigea vers moi.

Il y avait une cabine téléphonique dans le porche. J'y allai, entrai, et refermai la porte.

Je voyais très bien la rue à travers la vitre. Il passa, regarda le porche, hésita, puis monta les marches quatre à quatre.

Je m'accroupis au-dessous du niveau de la vitre, derrière le panneau plein de la porte, et attendis, le cœur battant. Je l'entendais : il arriva au haut de l'escalier et je sentais presque son regard qui scrutait les ombres du porche.

D'une seconde à l'autre, il pouvait ouvrir la porte de la cabine et je m'apprêtais à lui décocher un bon swing, mais, au bout d'un instant, je l'entendis redescendre les marches et s'engager dans la rue.

Je me levai en essuyant de la main la sueur qui inondait ma figure et le regardai, au bas des escaliers, qui scrutait successivement les deux extrémités de la rue.

Son visage épais était tout rouge de colère et je devinai qu'il se maudissait d'avoir pris sa mission trop à la légère. Après un nouveau moment d'hésitation, il se dirigea vers Queen's Avenue, tourna au coin et disparut.

J'attendis là vingt minutes. Les aiguilles de ma montre avaient l'air de ne pas tourner, mais il fallait absolument attendre le temps suffisant pour qu'il soit sûr de m'avoir perdu. Il ne serait certainement pas pressé d'aller rendre compte de sa mission, mais dès qu'il l'aurait fait, deux ou trois voitures viendraient automatiquement patrouiller dans le quartier et j'aurais alors beaucoup plus de mal à m'en tirer.

Au bout des vingt minutes, je gagnai le haut des marches et regardai à droite et à gauche. Personne en vue. Je descendis l'escalier et me dirigeai vers Queen's Avenue sans me presser pour le cas où l'inspecteur se serait caché quelque part et m'observerait. En marchant dans la rue déserte et inondée de soleil, je me sentais à peu près aussi sûr de moi que si j'avais été tout nu.

Je ne m'arrêtai même pas au coin, mais m'engageai résolument dans Queen's Avenue.

L'inspecteur était là, à vingt mètres de moi, s'éloignant de l'endroit où j'étais, le dos voûté, l'air abattu et désolé.

C'était infailible : s'il se retournait, il me voyait. Durant un instant, je fus tout proche de la panique. Mais je me repris aussitôt et regardai le numéro de la maison devant laquelle je passais ; c'était le 7. Berry habitait le 3, deux maisons plus loin, c'est-à-dire à environ trente mètres de l'endroit où j'étais.

L'inspecteur continua. Tremblant d'angoisse, je le suivais en silence. Il passa le numéro 3. Je marchais sur la pointe des pieds, me retenant presque de respirer et priant tous les saints du paradis pour qu'il ne se retourne pas.

Il ne se retourna pas et suivit Queen's Avenue dans la direction de Hyde Park.

J'atteignis l'escalier qui menait à la porte d'entrée du 3 et m'y engouffrai.

Je restai un instant immobile pour reprendre mon souffle, puis me retournai pour examiner le tableau des locataires et cherchai le dernier étage :

*3a, Jack Berry, 5<sup>e</sup> étage.*

Il n'y avait pas d'ascenseur et je commençai à grimper l'escalier. Arrivé au deuxième, j'allai jus-

qu'à la fenêtre du palier et regardai dans la rue.

Je m'étais mis à l'abri à temps; une voiture de la police s'arrêtait à cinquante mètres de là et mon ange gardien se mit à courir vers elle.

Je continuai à monter l'escalier. La maison avait cinq étages et j'arrivai en haut sans avoir rencontré personne, ni entendu quoi que ce soit. Il était encore assez tôt, pas tout à fait dix heures et le dimanche à cette heure-ci tous les locataires devaient être en train de faire la grasse matinée.

Je m'arrêtai devant chez Berry, collai mon oreille à la porte pendant quelques secondes : rien.

Je saisis la poignée et poussai, m'attendant à ce que la porte résiste; elle s'ouvrit et je pénétrai dans une petite entrée.

La première chose que je vis m'arrêta net : deux valises se trouvaient près de la porte et on avait posé dessus un pardessus et un chapeau marron.

Berry avait tout l'air d'être là et j'aurais donné cher pour avoir un revolver. Je fermai tranquillement la porte d'entrée, allai ouvrir celle qui se trouvait de l'autre côté du corridor, et y collai l'oreille : toujours rien. Tout doucement, je tournai la poignée et entrouvris la porte juste assez pour voir ce qu'il y avait à côté.

C'était une grande pièce bien meublée, avec des divans et des fauteuils. Un bar bien garni était aménagé à l'autre bout, près des fenêtres.

J'entrai avec précaution. La porte entrouverte devait donner sur la chambre à coucher.

Je traversai la pièce et regardai dans la chambre : Berry était étendu sur le dos sur un divan, tout habillé, le visage couleur du vieux suif. Il avait les yeux fermés et semblait à peine respirer.

Un revolver était posé à côté de lui, à portée de sa main.

## XVI

Je m'avançai silencieusement dans la pièce et, comme j'approchais du lit, Berry ouvrit les yeux. Nous nous regardâmes et il fit un effort désespéré pour s'emparer du revolver. Mais, plus rapide que lui, j'empoignai la crosse au moment où sa main se posait sur le canon. Je tirai brusquement et me redressai.

— Hello! fis-je.

Il leva les yeux et me regarda fixement. Autour de sa tête, son oreiller était taché d'une auréole humide et, en regardant de plus près, je vis que la transpiration avait traversé ses vêtements.

— Collins! haleta-t-il dans un souffle rauque. Je croyais que c'étaient les flics.

— Pas encore, mais ils sont là, dehors, en train de me chercher.

— Tu peux pas savoir ce que je suis content de te voir, dit-il. Voilà des heures que j'attends. Donne-moi à boire, tu veux? Tu peux pas savoir ce que j'ai enduré!

Je m'assis au pied du lit, le revolver pendant, dirigé vers le parquet.

— Qu'est-ce qui t'arrive?

— C'est mon dos. Ce corniaud qui m'a balancé, je pense qu'il m'a cassé la colonne vertébrale.

— Qu'est-ce que tu as à râler? Ce corniaud, comme tu dis, est mort. Dix l'a descendu.

Berry plissa les yeux.

— Je n'ai rien à voir là-dedans. Qu'est-ce que tu fais ici?

— Les flics me filent le train. Ils s'imaginent que je fais partie de la bande. Marrant, hein? Vous autres, vous vous sucrez de trois cent mille livres de diamants et c'est sur mon dos que ça retombe. Et si je me fais pincer, je risque d'être pendu.

— Mais ils ne feront jamais ça, fit-il vivement. Ils me prendront pas non plus. Le type, c'est pas moi qui l'ai descendu.

— Pour l'instant, les diamants n'ont pas l'air de te profiter beaucoup, hein?

— T'en fais pas pour les diamants. Donne-moi à boire, tu veux, et appelle un médecin. Reste pas là assis comme ça à me regarder. Ça fait des heures et des heures que je suis couché là sans bouger. Au début, il y avait de quoi hurler, mais maintenant ça ne me fait plus mal. (Sa voix se mit à trembler.) Mais j'ai peur... je ne sens plus mes jambes.

— Bill Yates, lui, il ne sent plus rien du tout.

— Qu'est-ce que tu racontes? Bon Dieu!... mais donne-moi à boire.

— Tu ne peux pas bouger?

Berry lâcha un juron.

— T'entends pas ce que je te dis, non? J'ai le dos brisé, je ne sens plus mes jambes, je ne peux même pas soulever la tête. Il faut que tu me trouves un médecin.

— Et pourquoi est-ce que Dix ou Joe ou Louis ne t'en ont pas trouvé un?

Il ferma les yeux.

— Joe avait dit qu'il allait s'en occuper. Il n'a peut-être pas réussi à en trouver un.

— Ça ne prend pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je veux dire qu'ils t'ont laissé ici pour que tu y claques.

— Non! haleta-t-il, c'est pas possible, ils n'auraient pas fait ça! Ils sont peut-être eux-mêmes dans la mēlasse à l'heure qu'il est. Mais qu'est-ce que ça peut faire! Maintenant que t'es là, appelle-moi un médecin. Tiens, le téléphone est là, appelle l'hôpital.

— Tu risques d'être pendu.

— Ne dis pas de bêtises. Ils ne sauront pas qui je suis et que j'étais dans le coup. Je peux dire que j'ai fait une chute. Grouille-toi de téléphoner, bon Dieu!

— Où est Dix?

Il me regarda fixement. Ses lèvres minces et dures tremblaient.

— Comment veux-tu que je le sache? Tu vas appeler un médecin, oui ou non?

Je sortis mes cigarettes, en allumai une et rempochai le paquet.

— Mais bon Dieu de bon Dieu! grogna-t-il, tu ne vois donc pas que je suis très mal. Donne-moi un verre à boire. Y a du scotch dans la chambre à côté. Ça fait des heures que j'ai rien pris... Donne-moi à boire et appelle l'hôpital!

— Où est Dix?

— Collins, je te réglerai ton compte si tu fais pas ce que je te dis! si tu n'appelles pas l'hôpital, les chouettes photos, je les montrerai à ta femme!

Je me penchai et le frappai en pleine figure, assez fort pour lui faire tourner la tête d'un coup brutal. Il poussa un cri étouffé, ses yeux se révulsèrent et tout son corps devint flasque.

Je me levai et, penché sur lui, tâtai son poulx. Il battait faiblement. Rien qu'à le voir, je me rendais bien

compte qu'il n'en avait plus pour longtemps. Mais je ne voulais pas qu'il meure avant de m'avoir dit où était Dix. Il devait le savoir. S'il ne le savait pas, j'étais fichu.

Je passai dans la pièce voisine, allai au bar et préparai un whisky à l'eau. Avant de retourner dans la chambre, je regardai par la fenêtre.

La voiture de la police avait disparu et la rue était complètement déserte.

J'entrai dans la chambre et fis couler un peu de whisky et d'eau entre les lèvres de Berry Il haleta, ouvrit les yeux et me regarda d'un air égaré.

— Allez, tu voulais boire, vas-y.

Il but ce qu'il y avait dans le verre puis referma les yeux. Son aspect ne me disait rien qui vaille. Les muscles de son visage étaient affaissés et son souffle n'arrivait qu'en halètements lents et laborieux.

Je décidai de le laisser reposer quelques instants avant d'essayer de nouveau de le faire parler et commençai à m'intéresser à la penderie installée près de la porte.

Elle contenait plusieurs costumes : je sortis une veste de sport couleur rouille et un pantalon en whipcord marron. J'essayai le veston : il était un peu large peut-être, mais m'allait à peu près. Je me trouvai également une chemise en toile jaune et une cravate orange et rouge.

Je dépouillai mes vêtements, passai ceux que j'avais choisis et attrapai un chapeau gris que je découvris sur un rayon de la penderie. Il était un peu grand, mais en glissant un journal plié derrière le cuir, il n'y paraissait pas.

Je m'examinai dans la glace. J'étais arrivé là sans chapeau et avec un costume bleu marine croisé. A distance, le costume voyant que je m'étais choisi me chan-

geait de façon frappante. J'avais l'air d'un touriste américain et aussi longtemps que je pourrais maintenir une distance respectable entre les flics et moi, je n'avais aucune crainte d'être reconnu.

Pour compléter mon équipement, je me dénichai une paire de chaussures jaunes et blanches qu'on aurait cru faites à mon pied. Une exploration dans les tiroirs de la penderie me permit de découvrir une paire de lunettes vert foncé qui, avec le chapeau gris, achevèrent de me déguiser de façon tout à fait satisfaisante.

J'ôtai le chapeau et les lunettes et retournai voir Berry. Il était toujours immobile et me regardait, les traits creusés par la douleur.

— Où est Dix? fis-je en me penchant sur lui.

Il ferma les yeux.

— Si tu veux un médecin, tu ferais mieux de me le dire.

— Je ne sais pas.

— Tu dois savoir où il allait. Avant d'être blessé, où devais-tu le retrouver?

Il détourna les yeux.

— On devait se retrouver ici.

— Tu mens! Il ne serait pas venu ici. (J'allongeai la main et l'empoignai par le devant de sa chemise.) Tu vas me dire où il est. Si je te redresse, je te tue. C'est ce que je vais faire si tu ne parles pas.

— Laisse-moi tranquille!

— Où est Dix?

Je l'empoignai plus fermement encore et commençai à le bouger.

Sa figure se couvrit de sueur et il cria :

— Non! Arrête! Ne fais pas ça!

— Où est Dix?

Il posa une main sur mon poignet et, essayant faiblement de se libérer, m'enfonça ses ongles dans la peau.

Je le soulevai encore d'un ou deux centimètres. On aurait dit que les yeux allaient lui sortir de la tête et il cria encore :

— Je vais te le dire.

Avec beaucoup de précautions, je relâchai légèrement mon étreinte.

— Où est-il?

— Monk's Farm, Ilmer, grogna-t-il.

— C'est près de Princes Risborough, hein?

— Oui.

— Allez, Berry, repris-je rudement, t'es nettoyé. Tu ne t'imagines tout de même pas qu'ils vont revenir te chercher? Et pourquoi qu'ils ne se tireraient pas avec leur petit magot en te laissant ici pour ramasser les pots cassés? Et d'Ilmer, où vont-ils? Est-ce qu'ils ont l'intention d'aller à l'étranger?

Il semblait vidé de toute espèce d'envie de me résister.

— Oui, répondit-il. Après la tombée de la nuit, un hélicoptère viendra les prendre. Il y a un champ derrière la ferme. Ils vont à Paris.

Je m'éloignai du lit. Je ne pouvais pas être absolument sûr qu'il disait la vérité, mais j'en avais l'impression.

— Où sont les négatifs des photos que vous avez prises de moi?

— Va me chercher, un médecin, grogna-t-il.

De nouveau, je l'empoignai par le devant de sa chemise.

— Où sont les négatifs?

Il ouvrit les yeux tout grands :

— Ne me touche pas. Ils sont dans le bureau, à côté. Appelle-moi un médecin, Collins. Je ferais tout ce que tu me diras si tu fais venir un médecin.

Je souris.

— Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit? Les flics sont dehors en train de me chercher. Je ne veux pas qu'un médecin me trouve ici. Tu attendras.

Je passai dans l'autre pièce, fouillai le bureau et trouvai une boîte en bois pleine de négatifs et d'épreuves. Les photos de Gloria et de moi se trouvaient au-dessus des autres, mais j'eus à feuilleter un bon tas de saloperies avant de trouver mes négatifs. Je portai la boîte jusqu'à la cheminée, vidai le contenu dans le foyer et y mis le feu.

Je pensai à toute la misère qui s'en allait dans ces flammes, à tous ces hommes qui avaient fait un écart et qu'on avait fait chanter probablement pendant des années.

Mais existait-il d'autres tirages de ces négatifs? Il serait toujours temps de s'occuper de ça plus tard. J'avais mis Ann au courant de ce que j'avais fait, bien sûr, mais je ne pouvais toujours pas supporter l'idée de la laisser voir ça.

Je retournai au bureau et fouillai tous les tiroirs. Je trouvai dans une boîte environ trente livres et quelques pièces d'argent que j'emportai sans hésitation et une clé de contact qui devait appartenir à la Humber de Berry et une autre grande clé garnie d'une étiquette sur laquelle on avait griffonné : *Garage n° 3*.

Cela me donna une idée. J'allai jusqu'à la cuisine qui donnait sur le derrière de l'immeuble. Là, dans les dépendances, était installée une série de garages individuels.

Je rentrai dans la chambre :

— Ta voiture est au garage?

— Tu ne vas pas me laisser? haleta-t-il. Tu vas m'aider, hein?

— Est-ce que ta voiture est au garage? répétai-je.

— Oui, mais avant d'y aller, tu vas appeler un médecin, hein?

— Si tu as tellement envie de voir un médecin, tu n'as qu'à l'appeler toi-même, fis-je en venant au pied du lit et en le regardant. Je ne lèverais pas le petit doigt pour une ordure comme toi. J'allais te tuer, mais maintenant, je n'ai même plus à prendre cette peine. Tu n'en as plus pour longtemps à vivre. Le médecin ne peut plus rien pour toi. (Je fis un signe de la main du côté du téléphone.) Si tu crois qu'il peut quelque chose, vas l'appeler toi-même, je ne t'en empêche pas.

J'attrapai le chapeau gris et les lunettes vertes et me dirigeai vers la porte.

— Collins, fit-il dans un souffle, ne me laisse pas ! Je regrette pour ce que je t'ai fait. Ne me laisse pas mourir tout seul ici.

— Salut, fis-je en ouvrant la porte. Si tu as de la veine, tes copains vont faire quelque chose pour toi, mais j'en doute. Tu n'es pas digne de vivre. En attendant de claquer, pense à tous les caves que tu as photographiés et que tu as fait chanter. Ça te changera les idées.

Je sortis de la chambre et fermai la porte.

Dans l'entrée, j'ouvris et examinai le contenu des deux valises, et des deux, m'en refis une avec les choses les plus utiles : un costume marron foncé, quelques chemises, des chaussures, une trousse de toilette, un autre revolver, une bouteille d'alcool et une dizaine de milliers de francs.

Berry appelait faiblement, mais je n'y faisais plus attention.

J'avais un revolver, de l'argent, une voiture et des vêtements de rechange. Maintenant, j'étais prêt à régler mon compte avec Dix.

## XVII

Je conduisais la grosse Humber dans l'étroite allée des garages et m'engageai dans Queen's Avenue.

La voiture de police était arrêtée au haut de l'avenue, le long du trottoir. Debout à côté, l'inspecteur qui m'avait suivi bavardait avec le chauffeur. Ils me regardèrent passer près d'eux, roulant à bonne allure, le chapeau baissé sur les lunettes de soleil. J'étais bien sûr qu'ils ne me reconnaîtraient pas, évidemment, mais ce fut tout de même un rude moment à passer.

Ni l'un ni l'autre ne parut s'intéresser particulièrement à moi. Je consultai mon rétroviseur : rien n'avait bougé, mon ange gardien avait repris sa conversation. En entrant dans le Park pour me diriger vers Queen's Road, je m'aperçus que mes mains étaient moites.

La montre du tableau de bord indiquait onze heures cinq. Je serais à Ilmer pour midi. A cette heure-là, la circulation était très réduite et j'arrivai à Shepherd's Bush sans être passé par l'embouteillage habituel de Notting Hill Gate.

Une fois sur la Western Avenue, je lançai la Humber à bonne allure et atteignis Princes Risborough un peu après midi moins le quart. A quinze cents mètres environ, après la petite ville, je tournai à gauche, à l'endroit

où un panneau indique Ilmer, à deux kilomètres cinq cents. Sur la route, une femme venait vers moi, poussant une voiture d'enfant. Je ralentis et m'arrêtai en la croisant.

— Je cherche Monk's Farm, lui dis-je. Pouvez-vous m'indiquer la route?

— Prenez la première à droite. C'est au bout d'un chemin étroit, à quelques kilomètres d'ici. Vous ne pouvez pas vous tromper, c'est la seule ferme au bout du chemin.

— Merci. J'ai entendu dire qu'elle était à vendre.

— C'est-à-dire qu'elle était à vendre il y a six mois. Depuis elle a été achetée.

— Quelqu'un m'a dit qu'on la remettait en vente et je suis venu jeter un coup d'œil. Vous ne sauriez pas le nom du propriétaire, par hasard?

— Je ne les ai jamais vus. Je ne crois pas qu'ils s'y soient encore installés, d'ailleurs. La dernière fois que je suis passée là-bas, la maison était vide. Ça devait être samedi dernier.

— Enfin... maintenant que je suis venu jusqu'ici je peux aussi bien aller jusqu'au bout pour voir ça. Merci pour les renseignements.

J'embrayai et continuai. A environ trois kilomètres cinq cents, je trouvai sur la droite le chemin indiqué par la femme. A cinquante mètres du tournant se trouvait un café. J'y allai et arrêtai la voiture dans le parc.

Un gros homme à face rouge sortit de l'établissement et me fit un signe de tête.

— Je peux laisser ma voiture ici? lui demandai-je. J'ai envie de faire un long tour à pied et je ne serai pas de retour avant un bon moment.

— Mais oui, allez-y, m'sieu, répondit-il avec un sourire aimable. Eh bien... c'est pas moi qu'aurais envie de marcher si j'avais une voiture comme ça.

— Après toute une semaine enfermé à Londres, je crois bien que vous auriez envie de marcher vous aussi! (Je désignai le chemin du doigt.) Par où ça mène, de ce côté-là?

— Ça va à Monk's Farm, mais après la ferme, il y a un sentier qui mène à Thame, si vous avez envie d'aller jusque-là.

— Ça n'a pas l'air mal, merci. (Je lui tendis cinq shillings.) Pour le cas où vous ne me reverriez pas. Il avait l'air vraiment surpris.

— Merci, monsieur, mais j'espère vous voir au bar avant votre départ. Vous aurez sûrement soif après une promenade comme ça; il va faire chaud cet après-midi.

Je lui fis un signe de la main et m'éloignai vers le chemin. Quand j'eus perdu de vue le bistrot, je vérifiai le revolver de Berry que je portais dans ma poche arrière. Il contenait six balles de .38 dans le chargeur et une dans la culasse. Je mis le cran de sûreté et fis passer l'arme dans la poche de mon veston.

Je suivis le chemin étroit et en lacets pendant environ huit cents mètres puis j'aperçus à travers les arbres à environ cent mètres du chemin, une ferme blanche couverte d'un toit de chaume.

Je grimpai sur le talus et, agrippé à un arbre pour me maintenir en équilibre, j'étudiai le bâtiment.

Pour autant que je pouvais en juger, la maison contenait sept pièces et était entourée d'un jardin assez sauvage pour qu'on pût s'y déplacer sans être vu. De l'herbe haute, des buissons disséminés et plusieurs vieux arbres au feuillage épais cernaient l'endroit. L'allée cimentée qui y menait était couverte de mousse et de boue durcie.

Devant la maison, formant les deux côtés d'un carré, s'élevaient plusieurs bâtiments délabrés: une grange, une étable, trois porcheries.

Derrière, un jardin potager envahi par les herbes précédait un bois touffu de noyers et de bouleaux argentés.

Je descendis du talus en m'accrochant aux branches et continuai à monter le chemin, marchant avec précaution, tendant l'oreille, attentif au moindre son. Le chemin tournait fréquemment, et quelqu'un venant en sens inverse aurait été sur moi avant que je puisse le prévoir.

Au dernier tournant, je vis le portail d'entrée de la ferme. Toujours dissimulé, j'examinai pendant quelques instants le terrain que j'avais devant moi et réfléchis au moyen le plus commode et le plus rapide de m'approcher.

Finalement, je franchis la haie qui bordait le chemin et pénétraï dans l'enclos d'herbe haute qui flanquait la maison.

Mon expérience de la jungle devenait de plus en plus utile. Courbé en deux, je m'avançai lentement et avec précaution jusqu'à la haie qui séparait l'enclos du jardin potager.

Là, j'étais en sécurité car la haie était haute et je pouvais me redresser. J'eus quelque difficulté à trouver une brèche, mais, après m'être déplacé de quelques mètres vers la droite, je découvris une trouée d'où j'avais une vue excellente sur le côté et la façade de la maison.

Je m'assis tout contre la haie pour surveiller le bâtiment. Au bout d'une demi-heure, n'ayant observé aucun signe de vie, je commençai à me demander si Berry ne m'avait pas menti.

Au lieu de venir ici, ils avaient peut-être changé d'avis, et pourtant, de l'enclos où je me trouvais, je voyais, à ma droite, un champ fort convenable pour y faire atterrir un hélicoptère.

Et si l'hélicoptère était déjà venu les prendre? Non. Ça n'était guère vraisemblable : beaucoup trop risqué en plein jour.

Dans tout le pays, la police avait dû recevoir l'ordre de repérer les atterrissages irréguliers. La fuite par la voie des airs était manifestement pour Dix la meilleure façon de s'en sortir et la police y avait certainement pensé.

Je me demandai si je devais courir le risque d'aller jusqu'à la maison. J'étais certain de pouvoir approcher jusqu'à quelques mètres sans être vu. Et en m'approchant, j'aurais la possibilité de regarder dans quelques pièces.

J'étais sur le point de me lever lorsque la porte de la façade s'ouvrit pour livrer passage à Joe.

La vue de ce personnage me fit passer un frisson dans le dos.

Il portait une chemisette à manches courtes et un pantalon de flanelle. A son épaule pendait un étui à bretelle d'où sortait la crosse d'un gros revolver. Il parcourut lentement l'allée d'arrivée jusqu'au portail et regarda le chemin. Puis il jeta un coup d'œil sur sa montre, fronça les sourcils et de nouveau inspecta le chemin. Il attendait quelqu'un, et ce quelqu'un était en retard, c'était clair. Mais qui?

Au bout de quelques minutes, il fit demi-tour et revint vers la maison. Au moment où il arrivait à la porte, Louis apparut à son tour. Il était vêtu d'un costume de flanelle trop large et à voir le gonflement de son veston, il était facile de conclure que lui aussi portait un revolver.

— Toujours rien? demanda-t-il en avançant dans le soleil.

— Non. Bon Dieu! Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer? fit Joe, inquiet.

Dans le silence environnant, j'entendais clairement ce qu'ils disaient.

— Tu crois qu'il est arrivé quelque chose? demanda Louis.

Son petit visage efféminé était tout pâle et il avait des cernes sous les yeux.

— Comment veux-tu que je sache? grinça Joe en regardant sa montre. Ça fait une heure qu'ils devraient être là.

— Viens toujours manger, ça va être froid.

Ils rentrèrent dans la maison et fermèrent la porte. Je me levai vivement.

Attendaient-ils Dix et Berry? Etaient-ils seuls dans la maison?

Je franchis la haie par la brèche, décidant de me risquer à entrer pour entendre la suite de leur conversation.

Il y avait largement de quoi se dissimuler jusqu'à quatre ou cinq mètres de la maison et je me faufilai silencieusement sans la moindre crainte d'être vu.

La fenêtre de l'une des pièces de derrière était ouverte. Pour y parvenir, il me fallait franchir une allée en me mettant à découvert.

Mais je n'avais pas du tout l'intention de me faire prendre dès le début de l'opération et changeant de direction, je me glissai vers le devant de la maison jusqu'au moment où je pus voir sans gêne toutes les fenêtres de la façade. Installés dans la pièce proche de la porte d'entrée, Joe et Louis déjeunaient.

Assuré que j'avais peu de chances d'être vu, je revins sur mes pas derrière la maison, traversai l'allée et regardai par la fenêtre ouverte.

La pièce était petite, remplie de meubles, et une épaisse couche de poussière recouvrait le plancher. Je balançai une jambe sur l'appui de la fenêtre et passai

tranquillement à l'intérieur. Puis je gagnai la porte, tournai la poignée et l'ouvris tout doucement : elle donnait sur un long corridor menant de la porte de la façade à celle de derrière.

Un murmure de voix me parvenait de la pièce de devant, mais la porte était fermée et je ne pouvais pas saisir la conversation. Je m'engageai dans le corridor. A ma gauche, un escalier menait au premier. Je serais plus en sûreté en haut qu'en bas ; je montai. Arrivé à mi-chemin, je posai le pied sur une marche branlante qui fit entendre un craquement affreux. Mon cœur fit un bond. Je grimpai le reste des marches sur la pointe des pieds, deux à deux, et arrivai sur le palier, hors de vue du corridor du rez-de-chaussée, tout juste au moment où quelqu'un ouvrait brusquement la porte de devant.

— Tu n'as rien entendu ? demanda Louis d'une voix un peu tremblante. On aurait cru qu'il y avait quelqu'un dans la maison.

— Mets-la un peu en veilleuse, bon Dieu ! grogna Joe. Qu'est-ce que tu tiens, comme grelots ! Cette foutue baraque est pleine de rats. Je viens d'en voir un dans la cuisine qui était gros comme un chat.

— Un rat n'aurait pas fait ce bruit-là. On aurait dit..

— Oh ! ça va ; ta gueule ! Si t'as la trouille à ce point-là, t'as qu'à aller voir.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser à Berry.

— Tu te figures peut-être que c'est son fantôme qui est dans la maison ? fit Joe en riant. Faut pas que ça te tracasse, à l'heure qu'il est, il est déjà froid.

— On n'aurait pas dû le laisser, Joe. C'était affreux de faire ça.

— Mais pourquoi est-ce que tu n'es pas resté à lui tenir la main ? C'est pas moi qui t'en ai empêché. Tu

as été le premier à te sauver de chez lui, et même tu aurais été encore plus vite si tu avais pu.

— On aurait dû l'amener ici.

— Ne dis donc pas de bêtises. Il avait la colonne vertébrale brisée. On n'aurait jamais pu l'amener jusqu'ici; il aurait hurlé à nous rendre sourds. On a été fous de le ramener chez lui. On aurait dû lui envoyer une balle dans la tête et le laisser dans la rue.

J'entendis Louis rentrer dans la salle.

— Je n'aurais jamais pu supporter ça, Joe.

— Oui; c'est d'ailleurs parce que tu t'es conduit comme une poule mouillée dans cette histoire qu'on est maintenant si emmerdés. Quand un type a la colonne vertébrale brisée, il est foutu. Ç'aurait été Ed, il l'aurait achevé, mais non, toi, tu n'aurais pas supporté ça! Et voilà! Et maintenant on en est à se demander où Ed est passé. Si on était restés ensemble au lieu de foncer à Queen's Avenue, il serait avec nous maintenant.

— Et qu'est-ce qu'on va faire, s'il n'arrive pas?

— Qu'est-ce que tu te figures? A dix heures ce soir, on file, qu'il soit là ou pas.

— Mais peut-être que Hacket ne nous prendra pas sans Ed.

— T'en fais pas pour Hacket. Laisse-moi m'en occuper, il nous emmènera, fit Joe d'un air sinistre. Allez, ferme cette porte et viens finir de bouffer.

J'entendis la porte se fermer et le dialogue se transforma en murmure. J'avais au moins appris quelque chose. Dix n'était pas là, mais ils l'attendaient et ils devaient partir ce soir à dix heures.

La situation de Dix m'intriguait. S'il avait la figure tachée de bleu comme Rawson l'avait laissé entendre, je voyais mal comment il pouvait venir jusqu'à la ferme. Tous les flics du district devaient être sur le qui-vive,

prêts à l'épingler. Il y avait de fortes chances pour qu'il se cache dans Londres.

Mais je cessai d'y penser pour le moment et explorai les pièces du premier étage. La pièce du devant, située au-dessus de celle où Louis et Joe se tenaient en ce moment, offrait le meilleur abri. Elle contenait encore quelques meubles : un lit, un placard, des rideaux crasseux à la fenêtre et un fauteuil couvert de peluche dont les ressorts traînaient par terre.

Le placard était assez grand pour que je m'y tienne et je le laissai entrouvert afin de pouvoir m'y glisser en cas de besoin.

J'allai jusqu'à la fenêtre, qui donnait sur l'allée d'arrivée et le portail. De là, j'avais vue également sur un bout du chemin.

Tout à coup, je vis Joe et Louis sortir et se diriger vers le portail.

Je passai vivement dans le corridor et jetai un coup d'œil dans les pièces du même étage. Dans une petite chambre de derrière, une valise était posée sur un lit. Elle n'était pas fermée à clé : vingt ou trente sachets en peau de chamois se trouvaient parmi les vêtements. J'en pris un et dénouai le lacet qui le fermait; il contenait une poignée de petits diamants. Un rapide examen du contenu de trois autres sachets m'indiqua qu'une partie du butin se trouvait là.

Je rabattis le couvercle de la valise, fermai la serrure et hésitai un moment sur ce qu'il y avait lieu de faire. Mais au bruit des pas dans l'entrée, je m'empressai de passer dans le corridor.

— Un de nous deux devrait aller jusqu'au village acheter un journal, disait Joe. Il faut tout de même qu'on sache ce qui se passe.

— Alors, vas-y, toi, fit vivement Louis. Moi, je ne bouge plus d'ici jusqu'à l'arrivée de l'avion.

— Il y aura peut-être des nouvelles d'Ed, reprit Joe.

— Peut-être. En tout cas, si tu as tellement envie d'avoir des nouvelles, va chercher ton journal toi-même.

— J'irais si j'étais sûr qu'il y a quelque chose dans les journaux, répondit Joe, mais à la réflexion, ils devaient déjà être sous presse au moment où on a fait le coup.

— C'est ce que j'appelle un raisonnement puissant, fit Louis moqueur. Tu te figurais que j'allais tomber dans le panneau?

— Quel panneau?

— Non, mais tu me prends vraiment pour un cave? Tu t'imagines que j'allais te laisser tout seul ici avec les diams? Ils auraient drôlement risqué de s'envoler, les diams!

— T'es cinglé! s'écria Joe en colère. Et où voudrais-tu que j'aille?

— Je n'en sais rien et je m'en fous. Ce que je sais, c'est qu'il y a cent mille livres de diamants ici et une voiture dans la grange; alors je prends bien soin que tout ça reste à sa place.

— Oh! tais-toi, tu veux! tu me casses les pieds.

— Je n'aime pas du tout perdre les diams de vue. Je monte y jeter un coup d'œil, tiens...

Je me glissai tranquillement le long du corridor et entrai dans la pièce du devant. Au moment d'entrer dans le placard, j'entendis Louis et Joe qui montaient l'escalier.

— Tu ne ferais même pas confiance à ta mère, fit Joe, hargneux.

— Oh! si, répartit Louis, à elle je lui ferais confiance, elle est morte. Je fais confiance aux morts, et encore, quand je suis sûr qu'ils sont bien morts.

En les entendant traverser le corridor, je refermai ma porte de placard et empoignai, dans ma poche, la crosse du revolver.

Ils entrèrent dans la pièce du fond.

— Alors, tu es satisfait? demanda Joe.

— On aurait bonne mine, tous les deux, si Ed avait déjà filé. Le plus gros tas de came, c'est lui qui l'a, fit Louis en repassant dans le corridor. Au fond, qu'est-ce qui l'empêche de retrouver Hacket ailleurs et de nous laisser choir?

— Et comment est-ce qu'il joindrait Hacket, espèce de corniaud? grogna Joe. Ah! puis, mets-la en veilleuse, j'en ai marre de t'entendre pleurnicher.

J'entendis ouvrir la porte de la pièce où j'étais.

— Et qu'est-ce que tu comptes trouver ici? ajouta Joe.

— Je jette un coup d'œil par prudence, c'est tout, répondit Louis en passant à trente centimètres de moi, de l'autre côté de la porte du placard, pour aller jusqu'à la fenêtre.

— Allez, amène-toi, bon Dieu! Il fait tellement chaud dans cette baraque! Allons sous les arbres.

— Pourquoi pas... fit Louis en retraversant la pièce.

Je m'appuyai au fond du placard, retenant ma respiration, m'attendant qu'il ouvre la porte. Mais il n'en fit rien.

— J'en deviens cinglé, moi, de traîner comme ça, ajouta-t-il.

Je les entendis descendre l'escalier, sortis du placard et m'approchai de la fenêtre. Mon cœur battait à coups redoublés. Le danger était passé un peu trop près pour mon goût.

Je vis les deux hommes, portant chacun quelques bouteilles de bière, s'avancer dans l'herbe haute jusqu'à l'ombre d'un grand orme. Ils s'assirent en s'adossant au tronc. D'où ils étaient, ils avaient tout le devant de la maison sous les yeux, mais on ne pouvait pas les voir du portail. Ils allumèrent des cigarettes, Joe ouvrit une bouteille et avala une longue gorgée.

Je quittai la fenêtre, réfléchis un instant, puis filai vivement jusqu'à la pièce du fond où se trouvait la valise.

Là, je regardai par la fenêtre : elle donnait directement sur le toit de la cuisine, qui était plat. Je poussai la fenêtre et passai sur le toit. Au-dessous, l'herbe était haute et abondante et elle ferait certainement un tapis suffisamment épais pour assourdir le bruit de la valise tombant du toit.

Je rentrai dans la chambre, amenai la valise à la fenêtre, la déposai avec précaution sur le toit où je passai moi-même avant de baisser la fenêtre.

Puis je me mis à plat ventre, laissant la valise pendre à bout de bras dans le vide. Elle avait une chute d'environ deux mètres à faire avant d'atteindre le sol. Allaient-ils entendre? S'ils faisaient le tour de la maison en vitesse, j'étais fait. Je n'aurais pas le temps de me mettre à l'abri. Tant pis; il fallait risquer le coup... j'ouvris les doigts et la valise tomba.

Elle atterrit avec un bruit sourd, mais qui ne dut pas parvenir jusque devant la maison. Puis je passai les jambes par-dessus le bord du toit et, saisissant le tuyau d'écoulement, me laissai glisser jusqu'en bas.

Avant de transporter la valise plus loin, il fallait m'assurer qu'ils n'avaient rien entendu. Le revolver à la main, je m'avançai le long de la maison jusqu'à ce que je puisse voir le jardin du devant.

Ils étaient toujours en train de se prélasser à l'ombre, à cinquante mètres de moi. Louis fumait et Joe avalait encore une gorgée de bière.

Je revins sur mes pas, m'arrêtai un instant pour m'essuyer le visage et les mains avec mon mouchoir, pris la valise, et arrivé à la brèche de la haie qui bordait l'enclos, la passai de l'autre côté.

Je crois qu'il ne s'était pas écoulé plus d'une minute

depuis le moment où j'avais franchi la fenêtre du premier. Je me glissai à mon tour dans la brèche et posai la valise au fond du fossé qui bordait la haie. Elle était invisible, couverte par les hautes herbes, introuvable à moins qu'on ne marche dessus.

Je repassai par la brèche et regagnai le coin de la maison pour voir si Louis et Joe avaient bougé.

Louis était allongé sur le dos, le chapeau ramené sur les yeux. Il semblait dormir.

Joe fumait, adossé au tronc de l'orme, et regardait fixement le portail.

Je pensais avec une cruelle satisfaction à la petite surprise qu'ils éprouveraient en montant chercher leur valise. La première partie de mon plan s'était déroulée de façon satisfaisante.

Je n'avais plus qu'à attendre, tout comme Joe et Louis, et je m'allongeai dans l'herbe, installé de façon à voir les deux hommes.

Le patron du bistrot avait eu raison : l'après-midi était chaud. A mesure que, tout doucement, les aiguilles de ma montre tournaient, la chaleur devenait plus forte. Il n'y avait pas un souffle d'air dans le jardin. Visiblement, Joe avait du mal à se tenir éveillé. Il s'étirait, bâillait, épongeait son visage mouillé de sueur et, de temps à autre, regardait sa montre.

Deux heures s'écoulèrent ainsi.

Il était quatre heures cinq lorsque j'entendis un bruit qui m'immobilisa, l'oreille tendue : une voiture approchait. Joe l'avait entendue. Il secoua Louis. Les deux hommes se levèrent puis s'accroupirent derrière l'orme, le revolver au poing, et attendirent.

Je me relevai à demi, toujours dissimulé derrière un buisson, en proie à une tension et à une excitation extraordinaires. Le moment que j'avais attendu était-il arrivé?

La voiture approcha puis lança trois coups de klaxon. Les deux hommes sortirent de derrière leur arbre et descendirent en courant vers le portail.

Je sortis aussi de ma cachette, franchis en trois enjambées une allée qui se trouvait devant moi et allai m'accroupir derrière l'orme que Louis et Joe venaient de quitter.

De là, je voyais parfaitement l'allée d'arrivée.

Joe ouvrit et la grosse Cadillac de Dix franchit le portail.

Gloria était au volant, mais je ne voyais personne d'autre dans la voiture.

— Où est Ed, bon Dieu? demanda Joe pendant que Gloria stoppait.

Elle désigna du pouce le derrière de la voiture, ouvrit la portière, se glissa sur la banquette et descendit.

Au même moment, je vis, derrière le dossier du siège avant, un tapis qu'on rejetait de côté: la tête d'un homme, puis ses épaules, apparurent.

C'était Dix.

## XVIII

En sortant, tout raide, de sa voiture sous le soleil brûlant, Dix avait l'air à la fois effrayant et grotesque. En voyant son visage, Louis et Joe eurent un mouvement de recul. Il était tout taché de bleu vif et avait l'air d'un de ces masques horribles comme on n'en voit que dans les cauchemars.

— Bon Dieu! Ed, haleta Joe. Tu n'as pas encore fait disparaître ça de ta figure?

— La ferme! coupa Dix, l'air absolument fou de rage. Et grouille-toi de mettre la voiture dans la grange. Pas nécessaire de se faire repérer!

— On n'a vu personne de la journée, fit Louis en regardant Dix d'un air curieux. Mais qu'est-ce qui t'est arrivé? On a attendu, attendu...

— Fais disparaître cette bagnole, s'écria Dix avec violence. Eh! Gloria...

Il se retourna et tendit la main.

Elle s'approcha de lui et regarda Joe en hochant doucement la tête. Puis elle prit le bras de Dix.

— Donne-lui à boire, Joe. Il vient d'en voir de dures.

— Tu n'es pas blessé, Ed? demanda Joe en le regardant.

— Je vais très bien. Va me chercher à boire, bon Dieu!

Louis monta dans la voiture et la rentra dans la grange.

— Il fait horriblement chaud dans la maison, fit Joe en haussant les sourcils et en regardant Gloria. Allez plutôt vous asseoir là-bas à l'ombre.

Dix passa les doigts dans son col de chemise et tira brutalement.

— Qu'est-ce que j'ai pu suer dans cette foutue bagnole!

— Viens, Ed, fit Gloria, on va s'asseoir. Dépêche-toi d'apporter à boire, Joe.

Joe se précipita, pendant que Dix et Gloria se dirigeaient vers l'arbre qui me cachait.

Je reculai sans trop me presser et m'allongeai dans l'herbe. Ils s'assirent, le dos à l'arbre. J'étais à peu près à dix mètres d'eux.

— Comment vont tes yeux, Ed? demanda Gloria en le regardant attentivement.

Dix ôta son veston. Il portait un étui à bretelle. Il posa la main sur la crosse du revolver et le fit jouer dans l'étui.

— Pas très fort. Je suis rudement content d'avoir descendu cette espèce de salaud. Il l'a bien cherché. (Il tendit la main et attrapa le poignet de Gloria.) Tu vas rester avec moi, toi, Gloria, hein? Je n'ai pas confiance dans ces deux-là.

— Ne dis pas ça, fit Gloria, il n'y a rien à leur reprocher. Tu n'y pouvais rien, Ed. Ça serait arrivé à n'importe qui.

— Tu ne réponds pas à ma question.

Il serra plus fort le poignet de Gloria et elle se mordit la lèvre pour ne pas crier.

— Tu me fais mal, dit-elle. Tu n'as pas besoin de le

demander, évidemment que je resterai avec toi. Je t'aime, Ed.

— Vraiment. Des fois, je me demande... mon affaire de cinéma, ça ne t'a jamais plu, hein?

— Non, mais j'ai été payée pour ce que je faisais. Et puis, pour toi, je ferais n'importe quoi, Ed, tu le sais bien.

Il montra les dents dans un sourire plutôt triste.

— Reste avec moi, Gloria, tu ne le regretteras pas. Il me reste encore de l'argent. Je te ferai une belle vie, à Paris. Tu n'as qu'à surveiller ces deux-là. Je me méfie d'eux.

— Voilà Joe, souffla-t-elle.

Joe avançait dans l'herbe, portant une bouteille de scotch, des verres et un siphon. Louis le rejoignit et ils s'assirent près des deux autres.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Berry? demanda Dix.

— On l'a emmené chez lui, répondit Joe en versant une large rasade de whisky dans un verre.

Il ajouta du soda et tendit le verre à Dix.

— Il est mort? demanda celui-ci sans prendre garde au verre.

— Tiens, tu ne bois pas?

Dix tendit la main et la ferma comme pour saisir, mais à dix ou quinze centimètres de celle de Joe. Celui-ci lui mit le verre dans la main en regardant Gloria d'un air ébahi.

— Il est mort? répéta Dix.

— Il doit l'être à l'heure qu'il est.

— Qu'est-ce que ça veut dire, à l'heure qu'il est? grogna Dix. Vous ne l'avez pas achevé?

— Il était mourant, intervint Louis d'un air indigné, ce n'était pas nécessaire.

Dix se redressa à demi, renversant une partie de son whisky.

— Les imbéciles! A vous deux, vous faites une belle paire d'emplâtrés. Il connaissait nos plans, et vous l'avez laissé avec un téléphone à portée de la main? Vous vous imaginez qu'il va fermer sa gueule?

— Il ne pouvait plus bouger, grogna Joe. Je ne l'aurais pas laissé sans être sûr qu'il ne pouvait avertir personne. T'en fais pas, Ed, tout va bien. Il est mort maintenant.

— Vous n'auriez pas pu lui envoyer une balle dans le crâne, non?

— Les voisins auraient entendu le coup. Mais il ne faut pas te tracasser pour Berry, Ed, t'en fais donc pas.

— Vous me dégoûtez, tiens! Vous n'auriez pas pu l'étouffer, non? ou lui ouvrir les veines?

Gloria posa la main sur son bras :

— Ne dis pas ça, Ed.

Dix écarta le bras, vida son verre et le laissa tomber sur l'herbe puis chercha une cigarette dans sa poche.

— Pourquoi ne t'es-tu pas encore enlevé ça de la figure? demanda Louis après un moment de silence.

— Je ne peux pas l'enlever, hurla Dix, furieux. Tu te figures que je n'ai pas essayé? Et qu'est-ce que tu crois que j'ai fait pendant tout ce temps? Je me suis frotté la gueule jusqu'à ce que ça soit à vif. Rien à faire!

Il y eut un silence brusque, puis Joe déclara lentement :

— Mais tu ne peux pas te promener avec une figure pareille. Tu te ferais repérer à un kilomètre et si on est avec toi, on se ferait repérer aussi...

— Oh! ça va! hein, ferme-la. Je te dis que ça ne s'en va pas. C'est un produit chimique. Ça disparaîtra petit à petit.

— Parfait, fit Louis, sarcastique. Et combien crois-tu que ça prendra de temps pour disparaître?

— Comment veux-tu que je le sache? Et puis assez, vos gueules!

Il y eut de nouveau un lourd silence puis Joe questionna encore :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé après que tu nous as quittés, Ed?

— Cesse donc de me poser des questions, grogna Dix. T'as qu'à lui demander à elle, si tu veux le savoir. Elle te le dira. (Il se leva d'un mouvement mal assuré.) J'ai besoin de dormir. Je n'ai pas arrêté depuis hier soir. Il y a un lit, là-dedans?

— Je vais te montrer, fit Louis en se levant.

Dix étendit la main et lui prit le bras.

— Ça me fait mal, dit-il. Cette saloperie m'est entrée dans les yeux.

— Tu veux dire que tu ne vois pas, Ed?

— Je vois très bien, mais ça me pique, c'est tout, répondit-il sans vouloir lâcher le bras de Louis. Allez, montre-moi où est ce lit.

Et ils s'éloignèrent tous les deux.

Joe restait assis, les jambes croisées, regardant ses deux grandes mains.

— Tu as une cigarette, Joe? fit Gloria.

Elle allongea ses jolies jambes et s'assosa à l'arbre.

— Bien sûr, répondit Joe en sortant un paquet de Players qu'il jeta sur les cuisses de la fille. C'est grave, Gloria?

— Assez. Il était aveugle quand je l'ai trouvé.

Joe la regarda puis détourna les yeux.

— Aveugle et avec une bobine pareille, il nous sera sûrement très utile, une fois arrivés à Paris.

— J'y ai déjà pensé.

— Eh bien! Gloria, pour toi aussi, c'est la fin, puisque tu marchais avec lui.

— Je me demande... (Elle remua un peu les jambes

de façon que sa robe se soulève et découvre ses genoux.) Je pourrais me mettre de ton côté, si ça te disait, tu sais, Joe...

— Ça plairait sûrement beaucoup à Ed.

— Il n'aurait pas le choix.

Joe s'agita, l'air mal à l'aise.

— Vaut mieux que Louis ne t'entende pas dire ça.

— Tu ne sais pas encore tout.

Louis sortit de la maison et revint vers l'endroit où les deux autres étaient assis, sous l'arbre.

— Il est pour ainsi dire aveugle, annonça-t-il, tout excité. Il a fallu que je le mette sur le lit.

— Assieds-toi et ferme-la, coupa Joe. Gloria a quelque chose à nous dire. Qu'est-ce qui se passe, Gloria?

— Quand Ed vous a laissés, commença-t-elle en parlant vite, il est allé à peu près jusqu'à la gare de Holborn, puis il n'a plus rien vu. C'est ce produit qui lui est rentré dans les yeux.

— Bon, ça, il vient de nous le dire, fit Louis avec impatience.

— Oui, mais ce qu'il ne vous a pas dit, c'est qu'il a démoli la voiture. Il est entré dans un mur.

Joe et Louis la regardaient fixement.

— Et les diamants? fit Joe en fermant ses gros poings, qu'est-ce qu'ils sont devenus?

— J'aurais cru que vous m'auriez demandé ça plus tôt, remarqua Gloria en allumant sa cigarette.

— Qu'est-ce qu'ils sont devenus? répéta Joe en se penchant en avant, le regard brillant.

— Il les a laissés dans la voiture.

Joe sauta sur ses pieds.

— Tu mens! Bon Dieu! on essaie de nous rouler, hein? Personne ne laisserait deux cent mille...

— Ne fais donc pas l'imbécile, Joe, s'écria Gloria. Il n'y voyait plus, la voiture était entrée dans un mur.

Comment voulais-tu qu'il s'occupe des diamants? Il y avait quatre grands sacs postaux et il ne savait pas dans lequel ils étaient. Tu te figures qu'il aurait pu se coltiner les quatre sacs sur le dos?

— Bon Dieu! s'exclama Louis en se donnant un coup de poing dans la paume de la main gauche. C'étaient ceux qui nous revenaient!

— Non, fit vivement Joe, les nôtres sont là-haut dans la chambre. Ce sont les autres qui étaient à Ed et Gloria.

Louis le regarda :

— Mais on devait avoir soixante-quinze mille chacun. Là-haut, il n'y en a que pour cent mille.

— Cinquante mille, c'est mieux que rien, répliqua Joe.

— Tu veux dire vingt-cinq, fit Gloria tranquillement. On partage en quatre maintenant, Joe.

— Et qui est-ce qui t'a dit ça? demanda Joe.

— Ed.

Joe était sur le point de dire quelque chose, mais il se retint et regarda Louis d'un air gêné.

— Vas-y, Joe, n'aie pas peur, fit Gloria comme pour l'encourager. On est entre amis.

Joe se rassit.

— Ces diams sont à nous, commença-t-il. C'est nous qui les avons amenés. Ed n'a aucun droit dessus.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire ça, fit Gloria en secouant sa cendre dans l'herbe, c'est à lui.

— Tu ne vas récolter que des ennuis, Joe, lança Louis. Il est trop rapide pour toi.

Joe ne répondit rien. Il considéra ses mains en fronçant les sourcils, puis regarda Gloria.

— Qu'est-ce que tu penses?

— A supposer qu'Ed accepte de se retirer, répondit-elle tranquillement, qu'est-ce que je deviens, moi?

— Tu te mets avec moi, Gloria?

— Qu'est-ce que ça veut dire? fit Louis, soupçonneux. Elle est avec Ed. Tu deviens cinglé, Joe, qu'est-ce qui se passe?

— La ferme, grogna l'autre. Alors, Gloria?

Elle lui lança ce regard qui avait si bien su me conquérir.

— Je te l'ai dit, Joe, que tu pouvais m'avoir si tu voulais.

Il se pencha en avant et la saisit.

Louis les regardait, tout pâle, effrayé.

— Si Ed vous prend, il vous tuera.

— Pas maintenant, objecta Gloria en repoussant Joe. Un peu plus tard, mais pas maintenant.

Ni l'un ni l'autre ne faisait plus attention à Louis que s'il n'avait pas existé.

— Mais qu'est-ce qu'on va faire avec Ed? demanda Gloria.

Joe prit un air circonspect.

— Eh bien! on le sème. On prend l'argent et on s'en va tous les trois en le laissant ici.

Gloria sourit :

— Il peut lui venir des idées. Tu te rappelles ce qu'il a dit à propos de Berry?

— Un coup de revolver, quelqu'un risque de l'entendre, fit remarquer Joe.

— Oui... mais il a parlé de lui ouvrir les veines, à Berry, rétorqua Gloria.

Joe la regarda puis tourna les yeux vers Louis, dont le visage avait à peu près la couleur de la neige fraîchement tombée.

— Oui, mais ça ne serait pas facile.

— A vous deux, vous pourriez y arriver, Joe.

Joe secoua la tête.

— Il a le pétard trop rapide. On ne pourrait même pas l'approcher.

— Mais il ne voit rien. Si vous forcez dessus...

— Rien à faire tant qu'il a le revolver.

Gloria haussa les épaules.

— Bon, alors que comptes-tu faire?

Joe se rassit, alluma une cigarette, lâcha un long jet de fumée par les narines et regarda Louis.

— Qu'est-ce que tu en dis, Louis?

Louis s'essuya la figure du revers de sa manche.

— Je ne tiens pas à partager ma part en trois, Joe. Si tu veux Gloria, partage avec elle. Moi, ça ne m'intéresse pas.

— Mais je ne t'ai rien demandé, coupa Gloria.

— Non, mais ça ne veut pas dire que tu ne l'espérais pas, riposta Louis, les sourcils froncés.

— Nous sommes en train de parler d'Ed, rappela Joe d'un ton sec. Crois-tu qu'il faut le liquider, Louis?

— Est-ce qu'on ne pourrait pas risquer un coup de revolver? fit Louis après un long silence.

— Non, répondit Gloria. On doit rester là jusqu'à ce que l'hélicoptère arrive. Encore cinq heures. Si quelqu'un entendait le coup et avertissait la police...

— Elle a raison, approuva Joe. Tu as un couteau, Louis?

— Tu te figures que je suis assez idiot pour aller assez près de lui pour ça?

— A nous deux... Je lui saute dessus et tu le liquides.

— Pas tant qu'il a le revolver.

Joe hocha la tête et se tourna vers Gloria :

— C'est raisonnable. Ote-lui son revolver, Gloria, et on fait le reste. Ça ne te sera pas difficile. Tu n'as qu'à y aller maintenant et lui faire quelques caresses... Si tu piques le revolver, on tui règle son compte.

Gloria pesait le pour et le contre et son regard allait de l'un à l'autre.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit-elle en se levant, mais je ne vous promets rien.

— Prends-lui le revolver et on le liquide, répéta Joe.

Elle les regarda encore :

— Attendez-moi ici; il me faudra peut-être un moment. Je ne promets rien.

— Mais ça te sera très facile, insista Joe. Ce n'est pas comme s'il pouvait voir.

Et elle s'éloigna, dans l'herbe haute. Ses hanches ondulèrent sous le tissu léger de sa robe et Joe la regardait, avec un sourire figé.

— Faut que tu sois vraiment cinglé pour marcher, commença Louis d'un air un peu gêné. Moi, je ne lui ferais confiance que si je ne la quittais pas des yeux. Et encore...

— Oh! toi, il n'y a pas beaucoup de gens à qui tu ferais confiance.

— Elle te croquera ta part avant que tu en aies seulement vu la couleur. Je connais ce genre-là, et puis quand tu es raide elle te laisse choir. Mais dis donc, Joe, tu ne vas quand même pas t'imaginer qu'elle en pince pour toi?

Joe secoua la tête :

— Elle ne verra pas la couleur de ma part.

Louis le regarda fixement :

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Fais pas l'idiot. Tu t'imagines que j'ai envie d'une laissée-pour-compte comme elle? fit Joe d'un air impatient. On peut pas liquider Ed tant qu'il a son pétard. Et il n'y a qu'elle qui peut le lui enlever sans se faire brûler. Et puis, autre chose : elle connaît Hacket. Et on risque d'avoir des ennuis avec celui-là quand il s'apercevra qu'Ed n'est pas avec nous. Gloria le calmera, Hacket a toujours été fou d'elle. Elle s'occupe de lui et en avant

la musique! Nous voilà partis pour nous couler des jours heureux.

Du coup, Louis grimaça un sourire :

— Bon Dieu! ça alors, c'est pas bête. Et moi qui croyais que tu en pinçais pour elle. Alors, une fois à Paris, tu la laisses choir?

Joe acquiesça :

— Quelques nuits avec elle et ça me suffit. Après ça, je profite du premier moment où elle tourne la tête pour filer en douce. Je te retrouverai à Rome, Louis. J'ai toujours eu envie de voir Rome.

Louis regarda dans la direction de la maison.

— Tu crois que ça va lui prendre longtemps?

— Elle l'a dit, du moins, fit Joe en se levant. Je crois que je vais aller jeter un coup d'œil. Il ne faudrait pas qu'elle fasse un faux mouvement et qu'Ed lui torde le cou, ça ne ferait pas du tout notre affaire.

Louis se leva aussi :

— Je vais avec toi.

Ils regagnèrent la maison qu'ils contournèrent.

Allongé au soleil, à plat ventre dans l'herbe, je pensais à Bill.

Je n'avais pas l'intention de lever le petit doigt pour les arrêter. C'était une justice pleine de poésie et je trouvais bien agréable de penser que le compte allait se régler de lui-même sans mon intervention. S'ils arrivaient à tuer Dix, ils feraient mon travail à ma place. S'ils échouaient, je finirais le boulot moi-même, mais je pensais que ça ne serait pas nécessaire; à trois contre un, Dix était perdu.

J'attendis.

Les aiguilles de ma montre tournaient tout doucement. Seul le bourdonnement des abeilles troublait le lourd silence du jardin écrasé par la chaleur.

J'attendais toujours.

Une demi-heure s'écoula ainsi. Il était près de six heures moins le quart.

Soudain Joe et Louis apparurent, venant de derrière la maison. Ils regardèrent la porte du devant en ayant l'air d'attendre quelque chose puis, au bout d'un instant, Gloria apparut.

Elle s'avança vers l'orme et, d'un petit signe de la main, leur fit signe de la rejoindre. Ils coururent sur l'herbe et arrivèrent près d'elle au moment où elle se laissait tomber à genoux à l'ombre de l'arbre, à quelques mètres de l'endroit où j'étais.

— Tu l'as? demanda Joe.

Elle sourit et ses yeux noirs lancèrent un regard brillant.

— J'ai fait mieux, fit-elle en tendant la main : j'ai les balles.

— Bon Dieu! Ça alors! mais comment as-tu fait?

— J'y ai mis le temps. Il m'a fallu vingt minutes pour sortir le revolver de l'étui. Il dormait, mais il n'avait pas défait son étui. Finalement, j'ai réussi à sortir le revolver sans le réveiller. J'ai cru qu'il valait mieux enlever les balles et laisser le revolver. En s'apercevant que le revolver a disparu, il aurait été sur ses gardes. Donc j'ai décidé de le remettre, mais il m'a fallu encore plus longtemps que pour le prendre. Enfin, j'y suis quand même arrivée. (Elle leva la main et jeta les balles dans le buisson.) Je lui ai coupé les griffes, Joe.

— Il dort encore?

Elle acquiesça en silence.

Joe regarda Louis.

— Qu'est-ce qu'on attend?

Louis se leva. Sa main droite réapparut fermée sur la poignée d'un couteau court dont la large lame brilla au soleil.

— Allons-y, fit-il d'une voix rauque. On va le liquider.

## XIX

De l'endroit même où j'étais, je pouvais presque sentir l'excitation de Gloria, agenouillée dans l'herbe, les poings serrés réunis entre les cuisses, le visage blanc et les yeux brillants. Elle semblait respirer à peine et regardait les deux hommes qui se dirigeaient vers la maison avec des mouvements qui avaient quelque chose de sauvage et d'horrible à voir. Joe marchait un peu devant Louis, un morceau de tuyau de plomb à la main, le dos voûté, la tête tendue en avant.

Louis tenait le couteau hors de vue, le long de sa cuisse. Il marchait à petits pas menus, et toute son attitude avait quelque chose d'incertain.

Ils étaient arrivés à l'allée couverte de mousse lorsque Dix apparut en plein soleil. Il avançait lentement, les mains tendues en avant comme pour éviter les obstacles, les yeux mi-clos.

Joe et Louis s'arrêtèrent brusquement. Dix, debout devant la porte, clignait des yeux dans leur direction.

— C'est toi, Joe?

— Oui, j'allais justement voir si tu étais réveillé.

Et il se remit à avancer, dissimulant son morceau de tuyau de plomb.

— Reste où tu es, Joe! fit Dix d'une voix grinçante. Joe s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui se passe?

— Ne bouge plus, c'est tout. Où est Gloria?

— Là, près des arbres. Elle dort.

Et il se remit à avancer pendant que Louis s'éloignait sur le côté pour prendre Dix à revers.

Soudain, Dix découvrit ses dents dans un sourire cruel et sa main droite glissa sous son veston pour en ressortir armée de son gros .45.

— Restez à distance, vous deux!

Joe se mit à rire.

— Ton pétard à petits pois ne te servira plus à rien maintenant, Ed.

— Je t'envoie une balle dans les tripes si tu fais encore un pas, coupa Dix en baissant le cran de sûreté.

— Allons-y, Louis, on le liquide! cria Joe.

Et il bondit en avant, brandissant son morceau de tuyau. Affolé par la peur, Louis se précipita, dans une ruée sauvage, le couteau en avant.

Gloria sauta sur ses pieds.

— Prends garde, Ed!

Je vis le doigt de Dix qui blanchissait en pressant la gâchette. Joe était à deux mètres de lui, fonçant comme un taureau en pleine charge, la main droite en l'air.

Je guettais le déclic du percuteur et le changement d'expression sur le visage de Dix. Je m'attendais à le voir assommé par Joe et poignardé par Louis. Mon cœur battait si vite que j'en étouffais.

La détonation, quand elle se produisit, fut si inattendue, que je me redressai à moitié. Mais je retombai aussitôt dans ma cachette en me rendant compte comme dans un éclair que le revolver de Dix n'avait pas été vidé et que Gloria avait bel et bien possédé les deux bandits en les lançant contre Dix.

Le .45 cracha une flamme et l'écho roula autour de la ferme dans le lourd silence comme un coup de tonnerre. Joe s'arrêta de courir comme s'il avait heurté un mur de pierre. Son front disparaissait dans un mélange de cheveux et de sang. Il tomba en avant, les mains crispées, et roula à terre. Le tuyau de plomb alla choir aux pieds de Dix, qui, le visage rayonnant d'une joie infernale, se détourna brusquement pour faire face à Louis.

Louis s'était arrêté en voyant Joe tomber, ce qui l'avait paralysé pour une seconde ou deux. Puis il pirouetta, la figure tordue dans une grimace de peur et de rage, et se lança comme un fou vers Gloria.

— Salope! cria-t-il en courant et en brandissant son couteau, faux jeton! Salope!

Gloria le regardait venir, les mains sur ses seins, le visage tendu et blanc comme un linge.

Louis n'avait pas fait dix enjambées que Dix leva son .45 et tira encore.

La balle fit sauter le dessus de la tête de Louis et il plongea en avant; le sang jaillissait de son crâne. Il alla s'étaler tout de son long à deux mètres à peine de l'endroit où se tenait Gloria. Elle fit un bond en arrière en frémissant et cacha son visage dans ses mains.

— Et voilà, c'est réussi! s'écria Dix en souriant. Ces andouilles sont tombés dans le panneau. Bon Dieu! J'aurais quand même cru qu'ils seraient plus malins que ça.

Il alla jusqu'à l'endroit où gisait Joe, se pencha pour l'observer puis alla retourner Louis du pied pour le mettre sur le dos et le regarda aussi.

— Et voilà qui est réglé, conclut-il. On reste tous les deux, Gloria.

Elle le rejoignit.

— J'ai eu peur, Ed. Tu les as laissés venir trop près.

— Je ne pouvais pas me permettre de les rater, fit-il avec un sourire en passant un bras autour de sa taille et en la pressant contre lui. Tu as vu comment Joe me regardait? Il se figurait que j'étais aveugle et sans défense. Tu as vu cette expression dans ses yeux, quand il est mort? (Il rit d'un rire sauvage.) Je n'aurais jamais cru qu'on avait affaire à un pareil crétin.

— Tu crois que quelqu'un aura entendu le coup? demanda Gloria d'un air anxieux.

— Ceux qui l'auront entendu, s'il y en a, croiront sûrement qu'il s'agit d'un braconnier. Il n'y a personne à deux kilomètres à la ronde. Ne t'en fais donc pas et assieds-toi, ma poupée. Tu es blanche comme un linge. Je vais sortir ces macchabées d'ici.

Elle fit un effort pour se reprendre, et dit vivement :

— Je vais très bien. Je ne me laisse pas influencer. Je vais t'aider; Ed, tu sais que je ferais n'importe quoi pour toi.

Il lui sourit.

— Je te crois, petite gourde.

— Ed! Embrasse-moi.

— Attends un moment, je vais faire encore mieux que ça. Allez, planquons les macchabées.

Elle alla jusqu'à lui et lui passa les bras autour du cou.

— Je t'aime, Ed. On sera bien tous les deux à Paris, hein?

Il la repoussa.

— Qui a dit que tu ne te laissais pas influencer? fit-il, moqueur. Allez, tirons les macchabs de là. On fêtera ça après.

Elle le regarda d'un air interrogateur puis se pencha et saisit le pied droit de Louis.

— Emmenons-le dans la grange, fit Dix en prenant le pied gauche. Allez, tire!

Ils traînèrent le cadavre de Louis sur l'herbe, sur

l'allée et quand ils eurent disparu dans la grange, je sortis mon mouchoir et m'essuyai la figure d'une main mal assurée.

Mais j'éprouvais un sentiment de malaise. Le compte n'était pas réglé. Je cherchai le revolver de Berry dans ma poche, le sortis, vidai la chambre et ôtai le chargeur. Puis je le rechargeai soigneusement. Moi non plus, je ne pouvais pas me permettre de rater mon coup si j'avais à tirer.

Maintenant, Dix et Gloria traînaient le grand corps de Joe vers la grange. Ils allaient lentement, laissant sur l'herbe une large traînée de sang. Lorsqu'ils eurent de nouveau disparu dans la grange, je me levai et courus derrière la maison. L'acte suivant du drame allait se jouer à l'intérieur et je tenais à ne rien rater. J'entrai par la fenêtre ouverte et me mis en position derrière la porte que j'entrouvris de quelques centimètres. Puis j'attendis.

Au bout de quelques minutes, je les entendis entrer dans la pièce du devant.

— Donne-moi un verre bien tassé, Gloria, fit Dix. Et prends-en un aussi.

— J'aurais préféré qu'on n'ait pas à attendre si longtemps, fit-elle, mal à l'aise. (J'entendis le tintement des verres et le bruit de l'alcool qui les emplissait.) Plus de trois heures et demie... J'aurais bien aimé que Tom vienne plus tôt.

— Il faut qu'il fasse noir. S'il est repéré en venant ici, ils sont capables de nous mettre un avion aux trousses.

— Oui, mais j'aurais préféré qu'on n'ait pas tant à attendre. Je ne serai pas tranquille tant qu'on ne sera pas à Paris.

— Ne sois pas trop sûre que tu seras tranquille à Paris, grogna Dix. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire là-bas avec une gueule comme ça?

— Nous irons chez Tom. Ça finira par s'en aller, Ed, ne t'en fais pas pour ça.

— C'est un endroit où on ne restera pas longtemps, grinça Dix. Tom a beaucoup trop envie de te mettre le grappin dessus pour mon goût. Si je le prends à...

— Ed! je t'en prie, ne dis pas de choses comme ça.

— Donne-moi un autre verre, fit-il d'un ton irrité. Je t'avertis, Gloria, si Tom recommence à tourner autour de toi, ça ira mal pour vous deux.

— Ed, tu crois qu'on fait bien d'attendre ici? demanda Gloria après un silence. Je repense toujours à Berry.

Dix lâcha un juron.

— J'oubliais Berry. Okay, retournons dans le champ. Il y a largement de quoi se cacher dans les bois. C'est peut-être plus sûr qu'ici.

— Allons-y, fit Gloria pleine d'entrain. Allons-y tout de suite.

— Laisse-moi le temps de finir mon verre. Il n'y a quand même pas le feu à la baraque.

— Et si maintenant quelque chose n'allait pas...

— Ah! la ferme! Tout ira bien.

J'entendis Dix sortir dans le corridor :

— Ils n'ont pas dit qu'ils avaient laissé la valise dans la chambre du premier? demanda-t-il.

— Si.

— Je vais la chercher.

Je l'entendis monter l'escalier. Je jetai un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte. Gloria était debout dans le corridor, le dos tourné vers moi, regardant du côté de l'escalier. Je reculai et attendis.

Dix lâcha un juron obscène puis, j'entendis ses pas lourds, sur le palier du premier. Il entra dans la pièce du devant.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ed? s'écria Gloria.

Dans la chambre de devant, il claqua la porte qui se referma avec un bruit terrible.

— Qu'est-ce que ça veut dire? hurla-t-il en revenant sur le palier. Je ne la trouve pas.

— Mais c'est impossible, elle doit y être.

— Je te dis qu'elle n'y est pas.

Elle grimpa l'escalier.

— Attends, je vais regarder.

— Vas-y, cherche, fit Dix d'une voix tremblante de rage. Je te dis qu'elle n'y est pas.

J'entendis Gloria qui courait à la chambre de derrière, puis retraversait le palier pour inspecter celle de devant.

— C'est qu'elle doit être en bas, conclut-elle après un silence. Je suis sûre que Joe a dit qu'elle était dans la chambre de derrière. Il voulait peut-être dire celle du rez-de-chaussée.

Je courus à la fenêtre, me glissai dehors, traversai l'allée et me dissimulai derrière un écran de buissons qui faisait face à la fenêtre.

Au bout d'une minute environ, Dix entra dans la pièce, et l'inspecta du regard.

— Rien ici non plus.

— Regardons dans la cuisine, fit Gloria d'une voix hésitante.

Dix passa devant elle et entra dans la cuisine. Mais il en ressortit immédiatement, les yeux comme des billes de glace.

— Rien.

Ils se regardèrent. Gloria tremblait.

— Elle doit être dans la grange.

— Alors, allons-y voir, fit Dix d'une voix basse qui trahissait sa rage, allons voir dans la grange.

J'avais l'impression qu'il ne se maîtrisait qu'au prix d'un effort considérable.

Pendant qu'ils parcouraient le corridor pour repasser dans la pièce du devant, je contournai en courant le derrière de la maison et allai me mettre en position dans l'herbe, à un endroit d'où je pouvais voir toutes les dépendances.

Ils sortirent de la maison en courant. Gloria avait le visage tendu et livide. Elle arriva la première à la grange, mais quelques secondes leur suffirent pour s'apercevoir que la valise n'était pas là non plus, et ils ressortirent.

— Dans une des dépendances, lança Gloria d'un air affolé. Elle y est sûrement!

— Va voir.

Il restait au soleil, près de la grange, son visage masquant à peine une rage difficilement contenue. Il la regarda courir à l'étable, puis de l'étable à la porcherie, et de la porcherie à l'écurie.

Elle sortit de l'écurie lentement, avec un air sidéré et un regard plein d'effroi.

— Rien, fit-elle en secouant la tête. Je n'ai rien vu nulle part.

— Tu ferais mieux de la trouver, Gloria, fit Dix d'un ton très doux.

Elle eut un petit sursaut et le regarda fixement :

— Qu'est-ce que tu veux dire, Ed?

— Ce que je dis, c'est tout. Tu ferais mieux de la trouver. Et en vitesse. Où l'as-tu cachée?

Sa voix menaçante perçait la chaude quiétude du jardin.

Elle se raidit en le regardant en face.

— Cachée? répéta-t-elle d'une voix rauque. Tu es fou? Je n'ai rien caché.

— Vraiment? On ne me la fait pas, tu sais! Pendant que je dormais, tu l'as prise là-haut et tu l'as cachée. Toi et ton salaud de Hacket! Tu crois que je ne vois pas

clair dans ton petit jeu? Tu m'as utilisé pour liquider Joe et Louis, et maintenant, tu veux me liquider. Après ça, Hacket et toi, vous aurez toute la vie devant vous. Tu ignores que je suis renseigné sur votre compte à tous les deux, hein? Je vous ai observés, tu sais. Je sais ce que vous aviez préparé, la dernière fois que tu es allée à Paris. Je vous ai eus à l'œil, tous les deux. (Il se pencha en avant, et sa face tachée de bleu était ravagée par la colère.) Où as-tu caché cette valise, garce?

Elle se mit à reculer. La peur et la colère la faisaient tout à coup paraître vieille et laide; et on aurait eu du mal à la reconnaître.

— C'est faux, voyons, tu le sais bien! Je me moque de Tom! La valise, c'est toi qui l'as cachée. Tu es en train d'essayer de me faire passer ma part sous le nez comme tu l'as fait à Joe, à Louis et à Berry. Mais tu ne vas pas faire ça, Ed. J'ai été avec toi, je t'ai sauvé quand tu traînais, aveugle, dans les rues. J'ai fait marcher Joe et Louis pour que l'on puisse avoir leurs parts. J'ai toujours été de ton côté, Ed. Alors maintenant, tu ne peux pas me traiter comme ça.

— Où as-tu caché cette valise, Gloria? répéta Dix en marchant lentement sur elle. Tu ferais mieux de me le dire.

Elle recula encore.

— Je te jure que je n'y ai pas touché, Ed! Je te le jure!

— Où l'as-tu cachée, garce!

Il fit un brusque mouvement pour l'attraper, mais elle se faufila de côté et se mit à courir comme une folle vers la maison. Il la poursuivit, faisant un pas quand elle en faisait trois. Il la rattrapa et elle se mit à pousser des cris sauvages. Il l'empoigna et la fit pirouetter pour la voir de face.

— Où l'as-tu cachée? hurla-t-il en la secouant. Tu

veux que je te cogne jusqu'à ce que ça sorte?

— Laisse-moi! Laisse-moi!

Et elle lui sauta au visage, le griffant, lui déchirant les paupières.

Il la saisit à la gorge et la força à se mettre à genoux.

— Non, non, Ed, je t'en prie! haleta-t-elle. Je te jure que je n'y ai pas touché. Ce sont ces bandits qui ont dû la cacher.

Il la fit se ployer en arrière en lui enfonçant ses pouces dans la gorge. Ses yeux lancèrent un éclair meurtrier.

— Où l'as-tu cachée?

Elle essaya de crier, mais il enfonça encore les pouces, l'empêchant d'émettre le moindre son.

— Je les trouverai, espèce de garce, s'écria-t-il en la secouant brutalement. Ils ne doivent pas être loin. Je les retrouverai bien sans toi.

Il la repoussa brutalement et elle tomba sur le dos; sa tête rebondit violemment sur le sol.

Elle resta un moment abasourdie puis porta la main à sa gorge et essaya de soulever la tête en geignant.

Il sortit le .45 de son étui et le prenant par le canon, il écrasa la crosse sur le visage de Gloria.

Lorsqu'il pencha sur le corps crispé son visage bleu tout luisant de sueur, ses lèvres retroussées sur ses grandes dents blanches, il n'avait plus rien d'humain et ressemblait plutôt à un fauve.

Il frappa une deuxième fois. Même de l'endroit où j'étais couché, à environ quarante mètres de là, je pus entendre le bruit sourd de la crosse contre le crâne de Gloria et l'os qui cédait...

Il se releva sans la quitter des yeux.

Je levai la main sans trembler. C'était bien pour commettre un certain acte que j'étais venu là. Je ne pensais plus à Ann. Je l'avais déjà perdue en violant

ma promesse et en allant chez Gloria ce fameux soir qui maintenant me paraissait si lointain.

J'avais un compte à régler. En le réglant, je réussirais en partie à remettre de l'ordre dans ma maison. Ce qui m'arriverait m'importait peu. Une fois cette tâche accomplie, je prendrais la valise et rentrerais à Londres en voiture. J'irais trouver Rawson, je lui raconterais tout et lui remettrais les diamants. Il ferait de moi ce qu'il voudrait. Je n'avais d'ailleurs pas idée de ce que ça serait et ça m'était égal.

— Voilà, Bill, murmurai-je, je te l'envoie, à toi de t'en occuper.

Le canon de mon revolver était braqué sur le visage taché de bleu et il ne bougeait pas plus que s'il avait été rivé à son objectif.

Il était difficile de faire mouche à cette distance, mais je savais que je ne le raterais pas.

Soudain, la figure tachée de bleu se tourna et regarda dans ma direction comme si Dix avait eu le pressentiment subit qu'il n'était qu'à une seconde de la mort. Je vis la terreur dans son regard. Sa main chercha le revolver qui était tombé et ses doigts rencontrèrent le visage mort de Gloria.

Je regardai dans la direction du canon et, tout doucement, j'appuyai sur la gâchette.

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

*Dans la collection James Hadley Chase*

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1  
EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE  
PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17

GARCES DE FEMMES !, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE !, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,  
n° 23

À PIEDS JOINTS, n° 24

LE ZINC EN OR, n° 25

FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE !, n° 26

LE JOKER EN MAIN, n° 27

UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28

LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29

ON REPIQUE AU JEU, n° 30

C'EST LE BOUQUET !, n° 31

N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32

PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33

UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34

QUI VIVRA, RIRA, n° 35

ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36

C'EST MA TOURNÉE, n° 37

*Impression Bussière Camedan Imprimeries  
à Saint-Amand-Montrond (Cher), le 18 décembre 1997.  
Dépôt légal : décembre 1997.  
Numéro d'imprimeur : 1/3313  
ISBN 2-07-049742-9./Imprimé en France.*